BALLADES,

LÉGENDES ET CHANTS POPULAIRES

DE

l'Angleterre et de l'Ecosse.

But he was of « the north countrie, »
a nation famed for song.

The Minstrel.

Les anciens Bretons vivaient de poésie : l'expression n'est pas trop forte.... Leurs poètes n'avaient guère qu'un thème ; c'était la destinée du pays, ses malheurs et ses espérances.

THIERRY, *Histoire de la conquête.*

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE DE L'HIRONDELLE, N° 22.



CAMOENS.

BALLADES,

LÉGENDES ET CHANTS POPULAIRES

DE

L'Angleterre et de l'Écosse,

PAR

WALTER-SCOTT, THOMAS MOORE, CAMPBELL
ET LES ANCIENS POËTES;

PUBLIÉS ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION,

PAR A. LOÈVE-VEIMARS.

A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

MDCCCXXV.

PRÉFACE.

Des travaux récens nous ont fait connaître de quel prix pouvaient devenir pour l'histoire d'une nation et pour la connaissance des mœurs d'un peuple, les romances nationales, les légendes, et les traditions populaires, que jusqu'ici l'on avait jugées indignes de servir à des recherches sérieuses. L'Angleterre n'avait pas attendu, pour apprécier ses vieux chants nationaux, que son grand romancier vînt lui en révéler toute l'importance. De nombreux recueils, fruit des savantes investigations des meilleurs écrivains anglais, avaient répandu depuis long-temps, dans l'Angleterre et dans l'Écosse, le goût des anciennes poésies histo-

riques; et les poètes les plus distingués, n'ont même dû, pour la plupart, leur renommée qu'au talent avec lequel ils ont rajeuni ces légendes locales, si chéries des populations de l'île.

Cet ouvrage se compose de ces différens matériaux. On y trouvera quelques-uns des documens si habilement élaborés par M. Thierry, dans son grand travail historique sur la conquête de l'Angleterre par Guillaume et les Normands; les traditions d'après lesquelles Walter-Scott a conçu plusieurs de ses romans; des ballades rajeunies par Walter-Scott lui-même, par Moore, par Campbell, par Southey, et d'autres mélodies aussi anciennes, sans auteur connu, œuvres spontanées, nées du milieu du peuple, dans un moment d'enthousiasme, inspirées par les douleurs d'une grande calamité nationale, ou destinées à éterniser le souvenir de quelque bataille remportée sur les conquérans étrangers. Nous avons également recueilli des petites compositions didac-

tiques, pleines de fraîcheur, et tracées d'une manière conforme aux goûts populaires; les auteurs de ces derniers chants sont, en général, des hommes du peuple, tels que James Hogg, le fameux berger d'Ettrick, Robert Burns, qui était un laboureur, et Bloomfield, le cordonnier ; le roi Jacques V, que l'on nommait *le roi des pauvres*, figure au milieu d'eux. Il eut à partager des souffrances passagères avec ses sujets, et l'on a vu quelquefois l'adversité rendre les princes gais et sociables.

C'est dans les nombreux cahiers de chants populaires de l'Angleterre et de l'Écosse, que, aidé des conseils et des soins d'un ami aussi savant que modeste, nous avons puisé les ballades qui forment ce recueil ; nous nous sommes efforcés de les reproduire, en observant religieusement les vieilles formes narratives, en prenant à tâche de conserver, autant qu'il nous a été possible, les traits originaux,

la couleur et les détails naïfs des récits que nous avions sous les yeux.

Pour plus de garantie de notre exactitude, et des soins que nous avons apportés à transmettre ces vieilles traditions si respectées, nous avons fait suivre notre traduction des textes originaux et d'un glossaire propre à expliquer le dialecte anglo-gallique des Ballades écossaises.

TABLE.

INTRODUCTION.

Comment nommer cette apparition qui s'est récemment laissé entrevoir à notre horizon littéraire? Est-ce le vieux Rondelet français, la Romance espagnole ou la Complainte populaire de l'Angleterre, revêtus de formes nouvelles? On pourrait long-temps discuter sur son origine; on pourrait, comme d'autres l'ont fait, assigner à la ballade une place entre la poésie lyrique et l'épopée; on pourrait remonter, avec quelques critiques, jusqu'aux légendes de la Genèse, et examiner si elles ne furent pas des chants populaires parmi les Orientaux; et, parcourant le cercle des compositions nationales de chaque pays, descendre jusqu'au moyen âge et montrer que ce ne furent pas seulement les fables du Boïardo qui fournirent à l'Arioste son poème de Roland,

mais qu'il lui fut inspiré par les improvisations de l'Italie. Au nord, au midi, on verrait l'épopée naître des mêmes sources, depuis les chants ossianiques des bardes de l'Écosse jusqu'au fameux poème des *Niebelungen* tant célébré dans la Germanie; mais il s'agit moins de l'origine de la ballade que de son caractère. Dans quelque lieu qu'elle se trouve, la ballade s'offre toujours sous deux aspects; la forme historique et la forme didactique. La ballade historique conte ce qui s'est passé dans les villages comme dans les empires, dans le palais comme dans la chaumière; c'est un poète qui chante ce qu'il a vu ou les choses dont ses pères ont gardé la mémoire; tantôt il dit l'épisode dans lequel il a figuré, tantôt l'action entière telle que l'ont rapportée les vieillards; ce genre de ballade, le plus ancien de tous, s'est répandu surtout parmi les Espagnols; mais en Angleterre, il a conservé plus de clarté, il est demeuré plus populaire sur le sol, et s'est même en quelque sorte prêté aux mœurs modernes. D'autres fois, le chantre se bornait à des scènes isolées; il peignait la douleur de la jeune fille que son amant abandonne, les plaintes qu'exhale le prisonnier, les

dangers qui menacent le voyageur : sa muse mêlait des images fantastiques à toutes ces idées, et, se prêtant aux croyances du peuple, il pénétrait dans un monde mystérieux où il évoquait, autour de sa lyre, les esprits des eaux et des tempêtes, les âmes des morts et toutes les créations de la poésie moderne. Goethe a imité le genre de ces poèmes dans ses élégies du *Pêcheur* et du *Roi des aulnes*. On a remarqué que plus ces ballades sont remplies d'images terribles, que plus le sujet en est lamentable, et plus elles sont devenues populaires. C'est toujours dans le caractère de l'homme qu'il faut chercher l'explication des bizarreries humaines : la joie s'efface promptement de la pensée, tandis que la douleur laisse des traces profondes ; un bonheur inespéré enivre l'âme un moment, mais le malheur éveille la réflexion, et de la réflexion jaillissent les ressouvenirs. Or, n'était-ce pas dans la mémoire que se conservait toute la poésie des peuples incultes. Il ne faut pas chercher plus loin l'origine de ces catastrophes, de ces malheurs domestiques, de ces idées pénibles dont les ballades sont remplies. Ce n'est pas qu'il ne s'en trouve quelques-

unes qui furent écrites sous de riantes influences ; celles-là peignent des amours heureux, des plaisirs sans nuages ; mais il faut l'avouer, elles sont en petit nombre et forment, en quelque sorte, exception.

L'Espagne est peut-être le pays natal de la ballade. C'est sous cette molle latitude, du milieu de ces champs parfumés, que dut naître en Europe la poésie populaire. La présence d'un soleil vivifiant, le peu de soins que demande la terre, délivrent l'homme, dans les régions méridionales, des soucis, des inquiétudes de l'avenir, et éloignent de lui les idées sérieuses que fait naître la nécessité ; on y jouit surtout de cette tranquillité d'esprit si propre à l'essor de l'imagination. Si l'on ajoute à cela que la péninsule Ibérique fut tour à tour occupée par les races germaines qui y transportèrent la sombre superstition du nord, et par les Sarrazins qui repoussèrent les Goths dans les montagnes des Asturies, et qui répandirent en peu de temps, dans les Castilles, l'élégance, le faste et les merveilles de l'Orient, on comprendra facilement quelles idées poétiques durent naître de ces contrastes, et quel genre de poésie dut s'élever durant ces huit

siècles de batailles, toujours accompagnées de circonstances romantiques. Le caractère national espagnol se compose de ces élémens ainsi que la poésie populaire de l'Espagne: la fierté, le courage, la galanterie, la piété portée jusqu'à la superstition la plus sombre, toutes les idées de la chevalerie s'y lient avec la fougue des mœurs nomades, avec une certaine loyauté pointilleuse, et une jalousie concentrée qui porte encore tout le caractère arabe. Ces circonstances influèrent sur les esprits long-temps après la chute du dernier trône des Maures, elles existaient encore dans toute leur force lorsque la romance faisait toute la poésie espagnole; c'est là qu'elle a puisé ses couleurs et ses inspirations.

Il est certain que l'Espagne, la seule Ecosse exceptée peut-être, fut habitée par le plus poétique des peuples. La vie entière n'était que la poésie; elle se passait, pour l'oisif Espagnol, à dire, au son de la guitare, les chants historiques de sa patrie. Le langage même était uni à la romance, car ce nom désignait un dialecte mêlé d'arabe, de goth et de latin duquel découle la langue actuelle de l'Espagne. L'Espagnol confiait à la romance toutes ses

pensées ; il y déposait les actions glorieuses de ses rois et de ses aïeux ; par elle, il peignait ses joies, les maux que lui faisait endurer la cruauté de sa maîtresse, la haine que lui inspiraient ses rivaux : quiconque parlait espagnol apprenait aussitôt, et sans y songer, à composer des romances ; le chevalier prenait son luth en quittant son armure sanglante, et il se mettait à chanter les émotions du combat ; l'histoire elle-même n'avait pas d'autres archives, et les premières chroniques ne furent que des *romanceros*. L'histoire de l'Espagne entière est dans ces romances ; on y trouve toute la guerre des Maures et des Castillans depuis la plus grande expédition jusqu'aux entreprises particulières. Quelques-unes de ces compositions témoignent par leur simplicité et leur rudesse d'une haute antiquité. Les plus belles, les plus harmonieuses de ces ballades se trouvent dans le recueil des guerres civiles de Grenade * ; il est facile de s'apercevoir que toute la chronique n'a été composée que pour faire ressortir ces vieux chants nationaux dont quelques-uns ont une pompe

* *Historia de las guerras civiles de Granada.*

et une grandeur que, chez d'autres nations, l'on demanderait en vain à l'épopée. Tel est ce début plein d'un morne enthousiasme du récit de la mort d'Aguilar :

Rio verde, rio verde
Quanto cuerpo en ti se baña
De christianos y de Moros
Muertos por la dura espada !

Y tus ondas cristalinas
De roxa sangre se esmaltan
Entre Moros y christianos
Muy gran batalla se trava :

Murieron Duques y Condes
Grandes señores de salva
Murio gente de valia
De la nobleza de España.

Il faut lire le récit en entier ; il faut comprendre tout le génie des expressions méridionales pour se faire une idée de ce qu'était la romance des batailles. C'est là que sont mêlés les miracles des saints et les dialogues des amans, les souffrances des martyrs et les bravades ridicules, les pensées les plus extravagantes et les actions les plus sublimes : c'est un tableau mouvant qu'on ne saurait compa-

rer qu'aux tragédies de Shakspeare ; il y a des émotions pour tous les caractères, des scènes pour tous les goûts, des maximes pour tous les âges. Aujourd'hui la ballade a cessé d'être du goût des classes cultivées de l'Espagne, comme en général de celles de tout le midi ; et il faut passer dans le nord pour retrouver ce genre de poésie en honneur.

Les Anglo-Saxons apportèrent leurs poésies germaniques dans la Grande-Bretagne, et elles s'y conservèrent sans recevoir d'influence des peuples qui avaient été repoussés dans l'ouest de l'île. Il paraît qu'il n'en fut pas ainsi des Danois qui débarquèrent plus tard sur ce rivage, et qui prirent part aux grossiers mais poétiques essais des Anglo-Saxons. Cette poésie qui ne célébrait aussi que des exploits de guerre, était fort en vogue chez les deux nations, les rois eux-mêmes ne dédaignaient pas d'y prendre part et de s'essayer sur la harpe des ménestrels. Les Normands eurent aussi leurs troubadours, et ces nouveaux conquérans ne dédaignèrent pas d'établir des écoles de poésie à la cour de leurs princes. Mais ce n'était que là que les jeux de l'esprit se cultivaient avec quelque succès ; bientôt, lorsque

les croisades eurent éteint les discordes intestines des différens peuples, en dirigeant les animosités particulières vers un ennemi commun, il se fit une fusion des nations différentes qui habitaient l'Angleterre, et les ménestrels se mirent à parcourir l'île entière, et à chanter dans les châteaux des Franklins saxons et des chevaliers normands, les hauts faits de ceux qui étaient passés en Palestine. Les châtelains ne tardèrent pas à attacher à leur personne un de ces poètes dont les chants volaient de bouche en bouche; mais leur existence en Angleterre dura plus long-temps que la réputation qu'ils avaient acquise; et les progrès des lettres les réduisirent un jour, des nobles attributions de gais convives d'un haut baron au modeste emploi d'égayer les repas des bourgeois des villes ou de charmer les loisirs des fermiers et des humbles habitans des campagnes.

Il paraît que le plus grand nombre des ménestrels se trouvait dans cette partie de l'Angleterre qu'ils ont tant célébrée dans leurs chants, *the north country*. Ils n'avaient d'autre étude, d'autre instruction, d'autres documens que les traditions des grandes familles et les récits des vieillards. Leurs ballades étaient le

seul moyen de renommée, et comme on ne pouvait acquérir de la gloire que par son épée, on ne pouvait la conserver que par leurs vers. L'enthousiasme pour ce genre de poésie était si général parmi les Anglais qu'il a résisté à toutes les révolutions sociales et qu'il s'est perpétué jusqu'aux temps modernes : Ben-Johnson avait coutume de dire qu'il aimerait mieux avoir fait la vieille ballade de *Chevy-chase* * que tous ses ouvrages, et sir Philipp Sydney s'exprime ainsi dans ses dialogues sur la poésie : « Je n'entendis jamais la ballade de Percy et Douglas sans m'animer comme au son de la trompette guerrière, et cependant c'est un aveugle qui la chante d'une voix cassée, en s'accompagnant d'un violon discord ! »

L'Angleterre manque d'un poème épique national. Il n'est peut-être pas cependant de pays et de peuple dont l'histoire ait un aspect plus poétique. Le développement social des habitans de l'Angleterre, les migrations, les conquêtes, les discordes forment un véritable poème romantique où l'intérêt se soutient sans

* La Chasse dans les bois de Cheviot ou Percy Douglas. *Voyez* le Recueil.

cesse, et auquel le peu d'étendue du théâtre, ses limites insurmontables, donnent une constante unité. Chez un peuple aussi libre et aussi patriote que l'étaient les Anglais, il y a un siècle, une épopée nationale eût produit une sensation prodigieuse; mais comme il ne se trouva pas là d'hommes pour l'enfanter, la poésie historique prit son essor vers la scène où Shakspeare transportait les monarques anglais, et se réfugia dans la ballade qui est l'épopée du peuple.

Aussi, les ballades anglaises se rapprochent-elles plus du genre épique que de la chanson. Il y en a même qui sont des poèmes entiers et qui sont divisées en deux ou trois chants, sans toutefois qu'elles s'éloignent de la naïveté voulue dans ce genre; les mots simples et les détails y abondent, et elles commencent presque toutes par cette formule si familière à notre enfance: *Il était une fois*..... On a reproché aux ballades anglaises leur prolixité: le peuple anglais du temps, malgré ses penchans poétiques n'était pas moins, comme celui d'aujourd'hui, d'un sang un peu lourd, et comme on dit vulgairement en Angleterre: *of porter thicked blood;* les hommes de cette contrée

ne furent jamais de ceux qu'on émeut facilement; un éclair de génie, une pensée hardie ne suffisaient pas pour enflammer leur imagination ; il fallait leur peindre les objets avec la minutie d'une nourrice qui cherche à fixer l'esprit d'un enfant; d'ailleurs, les Anglais ont de la patience, ils prodiguent l'attention à qui les intéresse, et le ménestrel qui chantait ne manquait pas d'auditeurs pour l'écouter.

La simplicité des ballades anglaises a un charme inexprimable, surtout lorsqu'elles traitent d'aventures d'amour et de prouesses chevaleresques. On ne sait comment accorder le sentiment tendre et délicat qui y domine avec le caractère de l'Anglais de nos jours, et l'on est même tenté, pour s'expliquer cette contradiction, de supposer que le peuple anglais de cette époque était plus sensible que celui d'aujourd'hui aux impressions poétiques, soit que le commerce qui vint à fleurir sous le règne d'Elisabeth ait donné une direction plus positive aux idées, soit que la furie des guerres de religion et des guerres civiles ait endurci les mœurs et diminué le besoin de jouissances intellectuelles. Le sud de l'île avait reçu des

poètes le joli nom de *Joyeuse Angleterre* *; quand un peuple est satisfait et joyeux, il n'est pas à dire pour cela qu'il soit poétique : les Anglais du sud l'étaient cependant, et à un haut degré : mais cette poésie porte déjà un autre caractère que celle du nord ; elle est écrite sous d'autres influences.

Les vieilles ballades du sud renferment toujours un tableau descriptif des beautés de la nature. Un soleil pur brille rarement sur l'Angleterre ; mais, au sud, il perce quelquefois, comme disent les anciens poètes, le chapeau de brouillards qui recouvre presque toujours cette île singulière. Dans de tels jours, les citadins, les bourgeois de la Joyeuse Angleterre se répandaient dans les plaines fleuries, dans les bois et dans les bruyères ; tout semblait redoubler de vie et d'activité. C'était aussi la scène que choisissaient les ménestrels pour y placer leurs héros, et nombre de leurs ballades commence par la description d'une belle matinée de mai. Ce n'est pas que les premiers bardes bretons abusassent, comme les modernes, du genre descriptif, au point de con-

* *The merry England,*

courir, comme on l'a vu il y a peu de temps par les journaux anglais, pour la meilleure description en vers d'une manufacture de laines, et de remplir leurs écrits de ces froides nomenclatures des beautés de la campagne qui ressemblent plutôt aux discours engageans d'un homme qui veut vendre sa terre qu'à l'expression de la pensée d'un poète; les anciens ménestrels envisageaient tout autrement la nature. C'est un théâtre qu'ils savaient animer et couvrir d'un peuple poétique; autour des buissons d'épines, des bouquets de bouleaux, ils voyaient les esprits qui vivent de fleurs, courir sur la pointe des herbes, folâtrer à la clarté de la lune, et s'échapper à la lueur douteuse du matin *. Les forêts de chênes, les bosquets d'ifs et de houx étaient la retraite d'une bande joviale de braconniers; ils avaient rempli les campagnes et les hameaux de superstitions à-la-fois vulgaires, plaisantes et pittoresques; les fées, les nains, les génies parcouraient les collines et les vallées du sud, et les follets domestiques, les *Brownis* veillaient dans l'intérieur des ménages, passant de l'étable à

* Shakspeare, *le Songe d'une nuit d'été*.

la basse-cour, se tenant auprès de l'âtre ou rôdant autour du logis pour récompenser les valets diligens et pincer *jusqu'au bleu** les servantes paresseuses.

Une autre circonstance a fait éclore un grand nombre de ballades. Sous Guillaume-le-Conquérant et ses premiers successeurs, les droits de la chasse étaient affectés aux seuls barons normands. Les ordonnances des forêts étaient terribles et barbares, et le Saxon qui osait s'arroger ce droit dont les vainqueurs étaient si jaloux, s'exposait à perdre la vie : des bandes entières de prolétaires furent jetées de la sorte dans les bois, séparés de la société et réduits à la condition de véritables *Parias*. Ces proscrits paraissent s'être accrus à un tel point qu'ils formaient un peuple à part qui avait ses mœurs et ses lois. Leur vie, dans les forêts verdoyantes, loin des entraves féodales, parut à leurs concitoyens l'existence la plus délicieuse. Les plus vieilles ballades ne cessent de vanter le charme des lieux qu'ils habitent, l'humeur de ces joyeux brigands, leur bonhomie, leur adresse à tirer de l'arc et leurs réu-

* *Black and blue.* (Shaksp.)

nions divertissantes. Le type de ces héros es le fameux Robin Hood (*Robin des bois*) qui résidait avec sa bande dans les bois de Sherwood, et que Walter Scott a rendu populaire en France, par son roman d'Ivanhoé. Rien de plus frais, rien de plus gracieux que la ballade intitulée : La Naissance de Robin Hood *; toutes celles qui le concernent furent chantées d'un bout à l'autre de l'Angleterre, et aujourd'hui même que les braconniers ont fait place dans les clairières de Sherwood aux *gentilshommes de grand chemin* (Highwaymen), la ballade de Robin des Bois et de ses compagnons n'est pas moins restée le chant favori du peuple; les Anglais avaient même jadis une si haute idée de leur Robin Hood, qu'ils en avaient fait un comte de Huntington.

J'ai dit que les ménestrels ne jouirent pas long-temps de leur suprématie littéraire : déjà au temps d'Elisabeth, l'ancienne ballade commençait à déchoir, et un ménestrel qui se montra aux fêtes données par Leicester au château de Kenilworth, y fut regardé comme une curiosité. Plus le goût de la ballade se restrei-

* *Voyez* le Recueil.

gnait aux classes inférieures de la société, et plus cette poésie perdait de sa délicatesse, de sa simplicité recherchée et de ce sentiment exquis des beautés de la nature qui donne encore tant de charme aux vieilles légendes: mais la ballade prenait en même temps un nouveau caractère et subissait une seconde révolution.

Tandis que la poésie cherchait à se raffiner, l'esprit national qui commençait à surgir du milieu du régime féodal, donna une teinte plus prononcée aux ballades, et ces chants qui ne célébraient autrefois que la gloire de quelques chevaliers renommés, devinrent l'expression du triomphe et de l'orgueil de tous. La politique d'Elisabeth, la plus populaire peut-être qu'eurent les princes de son temps, ne redoutait pas de satisfaire aux besoins de la nation. La liberté régna dans la poésie, et la ballade devint la voix du peuple, et représenta son opinion comme le discours parlementaire représente celle de la classe territoriale; les poètes populaires attaquaient les batteries de Cadix en même temps que les troupes anglaises, et l'enthousiasme qu'ils semèrent ne contribua pas peu à aider Essex à

les prendre. Aujourd'hui la ballade perd chaque jour de ses anciens attraits, ses formes servent même à revêtir les évènemens les plus abjects, et le malfaiteur qui termine aux poteaux de Tyburn son existence toute prosaïque, appartient dès aussitôt, par son genre de mort, au domaine de la poésie. Cependant quelques poètes tels que David Mallet, ont essayé récemment de rappeler la simplicité naïve de la vieille ballade, mais leurs productions n'ont pu devenir populaires, parce que la naïveté qu'ils affectent n'est plus dans les mœurs du peuple; et il est même à remarquer que Wordsworth, Coleridge et Robert Southey qui s'efforce, ainsi que les deux premiers, de faire revivre le vieux genre dans ses ouvrages (*), sont devenus plus nationaux en Allemagne que dans leur propre pays.

C'est qu'en Allemagne où se sont réfugiées les mœurs simples et les idées naïves, les cœurs sont encore ouverts à ces impressions gracieuses; aussi n'est-il pas rare d'y trouver des écrivains qui joignent à la perfection du style moderne tout l'abandon de ceux du moyen

* *Rymes of an old manner.*

âge. Formés aux idées gigantesques par le modèle des poésies scandinaves, les Germains ont conservé ces images hardies, ces formes audacieuses qui leur sont venues de l'extrémité du nord. Le poëte met encore la race des hommes aux prises avec les esprits des airs et des eaux, les fées enchantent encore les nouveaux-nés, une mère sort encore de sa tombe pour sourire à sa fille bien-aimée, l'hirondelle voyageuse vole à des plages lointaines pour porter des messages d'amour, des démons sous la forme de nautoniers sillonnent sans cesse les mers boréales et portent l'effroi parmi les pêcheurs des côtes de l'Islande, des nymphes attrayantes, couchées sur le sable du rivage, appellent d'une voix ravissante le pâtre crédule et l'entraînent sous les flots, le roi des tempêtes descend de ses coupoles de glace pour aller jusqu'au pied de l'autel ravir la fiancée à son époux; mille personnages fantastiques épient l'occasion de nuire aux habitans de ces âpres contrées. C'est à cette mythologie des plus poétiques et des plus animées, que les lyriques Allemands modernes doivent les compositions qui les ont illustrés. Lowen et Weiss ont les premiers, de nos jours,

tenté d'aborder ce genre, ils ont été surpassés par Burger et les deux Stolberg.

Le premier avait réellement emprunté à l'Angleterre son ancienne poésie, et l'on ne doit pas s'étonner qu'il ait réussi à la populariser sur le sol de l'Allemagne. Peut-être Burger a-t-il trop abusé du genre lugubre, peut-être peint-il un peu grossièrement; mais il avait du moins profondément médité sur le genre de la ballade, ainsi que le prouve celle de Lénore déjà si connue parmi nous; et Schiller lui-même est loin de l'avoir égalé dans ses imitations des vieux dits. Il y a dans les ballades de ce dernier quelque chose d'abstrait et de métaphysique, qui semble plus en harmonie avec les idées académiques des étudians de l'Allemagne, qu'avec l'esprit un peu stationnaire des classes plus nombreuses et plus vulgaires; et en cela, elles ont manqué leur but. C'est à Goëthe qui a réuni sur sa palette des couleurs si opposées, qu'il appartenait de faire goûter à tous ses concitoyens les inspirations les plus hardies, en les présentant sous les formes les plus simples. Son Roi des Aulnes qu'il a imité avec tant de génie de deux ballades norwégiennes, de celles du *Sire Oluf* et du *Pic des*

esprits, est devenu célèbre dans l'Europe entière. Dans ce genre comme en beaucoup d'autres, Goëthe a trouvé dans sa patrie beaucoup d'imitateurs et pas un rival.

Quant aux Ecossais, leurs ballades ont un caractère si opposé à celles des Anglais, qu'il serait peu judicieux de les confondre. Cette poésie qui sert de délassement aux pauvres montagnards, s'éloigne entièrement des riantes inspirations du sud, et le génie qui anime les poètes anglais n'est pas non plus le même que celui qui plane au-dessus de la savante Edina*. Un nuage éternel recouvre la patrie montueuse de Walter Scott, le froid piquant, les sites sauvages, tout contribue à attrister la poésie de l'Ecosse. On y reconnaît un peuple qui vit au milieu des dangers et sous le ciel le plus rigoureux ; il semble que tandis que le barde se livre à ses inspirations, il aperçoive la mort qui est là pour l'attendre. Cette teinte mélancolique se retrouve également dans les chants Ossianiques et dans toutes les habitudes de ce peuple. Ceux qui ont lu avec quelque attention l'histoire de ces contrées se rappelle-

* Edimbourg.

ront quels caractères sombres et hardis la nature y forma, quels fanatiques s'y montrèrent aux époques diverses de la barbarie féodale, des querelles des catholiques, et de la réformation; cependant malgré les puritains et les sectaires dont le rigorisme s'alliait mal avec la poésie, ce goût s'est conservé parmi les Ecossais aussi général et aussi vif que parmi les méridionaux; et les ballades les plus renommées furent composées dans les montagnes de la Calédonie (*). Les ballades écossaises sont courtes et se rapprochent de la chanson. On n'y dit que ce qui est nécessaire, le dialogue en est rapide, pressé et singulièrement dramatique. Ces compositions sont en si grand nombre que les recueils qu'on a publiés en contiennent à peine une partie. La frontière seule (*the Border*) a ses ballades particulières, et le *Minstrelsy* de Walter Scott n'en renferme qu'une petite quantité.

Mais c'est détruire toute poésie que d'en scruter ainsi froidement le mérite et le caractère. Le propre de la poésie fugitive est d'être

* C'est une ballade écossaise qui a fourni à Burger le sujet de celle de *Lénore*.

indéfinissable et d'échapper à l'analyse. Il ne faut pas demander aux ballades surtout, ces beautés arrêtées et convenues que souvent nous admirons sur la foi de nos pères; ici on ne peut que lire, rêver et s'abandonner, sans réflexion, au charme qu'on éprouve.

Première Partie.

Ballades Anglaises.

CUMNOR-HALL.

Une nuit d'été répandait sa fraîcheur sur les bruyères, la lune argentait les murs de Cumnor-Hall et les chênes touffus qui s'élevaient dans leur enceinte.

La nature était calme, l'activité du jour et le bruit des travaux avaient fait place au repos et au sommeil : troublant seuls le silence universel, les soupirs d'une infortunée s'échappaient de ces tours isolées.

« Leicester, s'écriait-elle, est-ce là cet amour « que tu m'as juré tant de fois ? M'abandonner « honteusement dans cet édifice solitaire, me ren- « dre captive au milieu de ces murs !...

« Tu n'accours plus avec l'empressement d'un

« amant auprès de ton épouse, de celle que tu ju-
« rais d'adorer toujours : hélas! que t'importe au-
« jourd'hui sa destinée!

« On ne m'avait pas accoutumée à tant d'in-
« différence, lorsque je goûtais le bonheur dans
« la maison paternelle : que dis-je? un parjure
« époux ne m'opprimait pas; mon sein ne se gla-
« çait pas par le frisson de la crainte.

« Je me levais avec la riante aurore, non moins
« enjouée que l'alouette, non moins brillante que
« la fleur, et, semblable à l'oiseau qui salue le
« matin, je chantais joyeusement comme lui.

« Si ma beauté, faible sans doute, devait es-
« suyer des mépris à la cour, pourquoi, dédai-
« gneux comte, l'avoir arrachée au séjour où l'on
« savait l'estimer?

« Mais j'étais belle quand vous m'adressiez vos
« vœux, vous le disiez alors! et fier de votre con-
« quête, vous avez enlevé le fruit et laissé dépérir
« la fleur.

« Maintenant, négligés et méprisés, la rose est
« pâle et le lis est fané : celui qui jadis prisa tant
« leurs attraits, a causé la perte de leurs couleurs
« et de leurs charmes.

« Lorsqu'elle devient la proie du chagrin dévo-
« rant, et que le mépris a payé sa tendresse, on

« voit la beauté dépérir..... Quelle fleur peut en-
« durer la tempête?

« La beauté, m'a-t-on dit, a son trône à
« la cour où chaque lady vient étaler les attraits
« les plus rares; les fleurs de l'Orient qui font
« pâlir le soleil ne sont ni plus brillantes ni plus
« belles.

« Alors, Comte, qui t'a fait quitter les couches
« où les roses, où les lis rivalisent, pour chercher
« une primevère dont les pâles nuances devaient
« s'effacer devant tant d'éclat?

« On me distinguait parmi les beautés rustiques :
« aux champs les fleurs sauvages sont encore bel-
« les. Quelque amant de village m'aurait obtenue,
« et mes attraits auraient paru divins à ses yeux
« enchantés.

« Mais ce n'est pas la beauté qui attire tes vœux,
« Leicester, c'est plutôt l'ambition d'une cou-
« ronne qui te fait oublier ton humble épouse.

« Hélas! pourquoi rechercher la fille d'un ha-
« meau? Pourquoi louer ses humbles charmes pour
« les laisser ensuite se flétrir? Pourquoi m'avoir
« attirée dans tes bras caressans et m'avoir ensuite
« abandonnée aux pleurs que je répands tout le
« temps du jour?

« Les filles des champs me saluent lorsqu'elles

elles ne conduisent plus la danse champêtre sous les bosquets de Cumnor-Hall.

Le voyageur pensif a souvent soupiré et donné des pleurs au sort de la comtesse, lorsque ses pas le conduisaient vers les tours abandonnées de Cumnor-Hall.

LA BATAILLE

De Cuton Moor.*

Le ciel obscurci s'abaissait au-dessus de Cuton Moor, chargé de nuages effrayans.... L'Ecosse déplorera d'âge en âge le funeste carnage de cette journée.

La rivière du Tees a gémi souvent en suivant son cours sinueux de ce que l'argent de ses eaux limpides fut autrefois gonflé de sang humain.

Le roi Dávid s'arrêta sur le sommet de la colline, et, contemplant la plaine verdoyante, il vit, par dessus un marais, cette belle rivière rouler l'argent de ses eaux.

Il contempla le marais verdoyant tout émaillé

* La bataille de Cuton Moor, nommée aussi de North-Allerton ou de *l'Etendard,* fut livrée, en 1138, aux Normands et aux Anglo-Saxons réunis, par les Écossais secondés d'émigrés normands. Les premiers furent vainqueurs.

de fleurs sauvages. « Il m'est bien pénible, dit-il, de songer qu'un rivage aussi frais sera bientôt souillé du sang des hommes.

« Mais, ce qui m'afflige davantage et ce qui oppresse le plus mon cœur, c'est que tant de guerriers si jeunes et si braves, doivent aujourd'hui succomber. »

Le roi des Ecossais conduisait à sa suite une aussi magnifique armée qu'il s'en élança jamais sur la plaine. Jamais plus braves guerriers n'enfoncèrent, au signal de la trompette, l'éperon dans les flancs de leurs coursiers : hélas ! fallait-il qu'ils fussent si promptement moissonnés.

Les habitans du Galloway qui descendaient des anciens Pictes, marchaient les premiers au combat : le son de leurs lances brillantes et de leurs larges boucliers se faisait entendre l'espace de plusieurs milles.

Les phalanges normandes mêlées aux bataillons anglais s'avancèrent contre eux; elles venaient combattre pour l'impératrice Matilde* et venger les injures de cette princesse.

Alors s'ébranlèrent à-la-fois cavaliers et fan-

* Veuve de l'empereur Henri IV, et remariée à Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou.

tassins : tous ces guerriers couverts d'armures de fer déployaient un front redoutable.

Le roi David, le prince Henry*, son généreux fils, jetèrent leurs regards sur la plaine; ils aperçurent les colonnes anglaises qui s'avançaient joyeusement.

Le monarque alors élevant la voix : « Quel est, s'écria-t-il, quel est dans tout mon camp celui qui me décrira cette armée ? »

Quelqu'un s'avança vers la tente.... C'était un Anglais ! Depuis peu de temps, le traître avait déserté ses drapeaux.

« Fais-moi connaître ces phalanges, s'écria le monarque et tu recevras un riche salaire. Quel est ce chef qui pousse vers nous un coursier bondissant et dont les cheveux sont blanchis par l'âge?

— « C'est Walter de Gaunt : depuis long-temps ses cheveux ont blanchi sous la tente : mais il commande à mille bras et les troupes qu'il guide sont intrépides et vaillantes.

— « Et quel est ce chef si brillant dont les bataillons franchissent à grands pas la plaine ? — C'est le jeune comte d'Albemarle qui marche à la tête de sa généreuse phalange.

* Depuis roi d'Angleterre, sous le nom de Henri II.

« On chercherait en vain dans toute cette armée une épée plus affilée; et ses soldats sont comme lui, pleins d'ardeur et de vaillance.

— « Et quels sont ces deux chevaliers au panache neuf et brillant, et dont les troupes liguées portent la même armure? — Ce sont les Bruces qui, dans ce jour de combat, viennent fonder leur renommée. »

Le roi David alors s'écria, pénétré de douleur: « Je tiens à jamais ces Bruces pour des perfides, car ils me doivent mille bienfaits.

« Mais quel est ce chef qui s'élève comme un géant au-dessus des lances qui l'environnent, et dont la masse énorme jette une ombre épaisse au-devant de son coursier? — Walter Espec est le nom de ce chef, et c'est un chef puissant.

« Sa stature est élevée comme un chêne de la montagne, et sa force est inébranlable: nul chef, dans tout le nord, n'osa jamais combattre contre ce héros.

— « Et quel est cet adolescent dont le coursier galope avec grâce autour de ce marécage? La troupe dorée qui l'environne annonce la grandeur de sa naissance. »

— « Ce jeune héros est Roger de Mowbray, issu de la race des rois: ses vassaux et ses trésors égalent presque les tiens, ô puissant monarque! »

— « Et quel est ce chef vénérable que je vois s'avancer vêtu d'une robe de pourpre ? — C'est l'évêque des îles d'Orkney qui vient bénir toute l'armée.

« Les autres sont des gentilshommes rivaux de fortune et de renommée : ces vaillans chefs sont venus de Nottingham et du Derbyshire. »

— « Mais qu'aperçois-je qui s'élève et brille au centre de ce front de bataille ?— C'est l'étendard consacré dont l'Anglais tire tant de gloire !

« Haut comme le mât d'un navire, il s'élève éblouissant d'or et de soie; et sur le sommet de sa lance, une croix révérée rayonne comme le soleil.

« Les bannières de plus d'un saint sont déployées à l'entour; là sont représentés Saint-Pierre et Jean de Beverly avec Saint Wilfred.

« Des vieillards aux cheveux blancs se pressent en foule autour d'elles : et là plus d'un chef valeureux s'incline et prie du fond du cœur. »

Le roi d'Ecosse alors s'écria tristement : « Oh ! quelle serait ma joie si je possédais seulement ce pieux étendard !

« Oh ! si j'avais cette noble enseigne qui flotte avec tant d'éclat, je me rirais de ces armées d'Angleterre et de toute la puissance de ces chefs.

« Si j'avais cette croix révérée qui rayonne à

l'égal du jour, je me rirais de cette armée et de sa menaçante fureur. »

Le prince Henry prit la parole, et son discours fut celui d'un héros. « Combattons seulement comme de vaillans hommes et nous ferons fuir ces phalanges.

« Combattons seulement comme de vaillans hommes, et si le Christ ne s'y oppose, cet étendard et la victoire seront bientôt notre partage. »

Le prince Henry fut un chevalier aussi brave que jamais il en combattit sur un champ de bataille; et dans ce jour fatal, plus d'un guerrier valeureux tomba sans vie sous ses coups.

Le prince Henry fut un aussi beau chevalier qu'il en parut jamais sous l'azur du ciel; et plus d'une dame écossaise soupira pour ce jeune prince.

Il appela son page et lui parla en ces termes : « Ecoute bien mes paroles : sers-moi fidèlement, et tu recevras un riche salaire.

« Monte sur le sommet de cette colline; ce lieu me paraît sûr, et suis de là mon panache au fort de la mêlée.

« Si je viens à tomber épuisé par mes blessures, prends un coursier rapide et vole de ce marécage aux murs de Dumfries.

« Va trouver en ces lieux la belle Adélaïde,

tu connais cette illustre dame : elle surpasse en attraits la vierge la plus ravissante.

« Parle-lui de mon sort funeste ; entretiens-la de mon amour et donne-lui cet anneau d'or pour lui prouver ma tendresse dernière.

« Calme le cœur de cette belle ; efforce-toi d'adoucir ses chagrins : car je connais ce cœur ; il est noble et sensible, et je lui fus toujours cher. »

Les phalanges anglaises s'avançaient rangées en bataille ; et les glaives brillans et les lances étincelantes confondaient au loin leurs éclairs.

Les deux vaillantes armées s'élancèrent alors affamées de carnage, tandis que des milliers d'oiseaux de proie planaient au-dessus de leurs têtes.

Le soleil cacha ses rayons sous de sombres nuées, comme s'il eût frémi de contempler les désastres affreux de ce jour.

Les vents impétueux se levèrent et mugirent, comme pour étouffer les cris et les soupirs des mourans.

L'impitoyable mort entendit l'horrible signal répété d'échos en échos : et elle s'élança sur le champ de bataille pour se repaître de lambeaux humains.

Ce fut la race des Pictes qui la première, en ce jour, commença le carnage : les cris de ces com-

battans imitaient le bruit de la tempête qui déracine les rochers.

Les fiers guerriers du Galloway commencèrent donc l'attaque dans cette journée de deuil, et leurs cris s'élevaient comme le rugissement du tonnerre au moment de l'orage.

Les boucliers résonnaient contre les épées et les lances; les dards obscurcissaient la plaine; et déjà plus d'un guerrier succombant roulait sur la poussière, et plus d'un chef expirait sur le gazon flétri.

Oh! malheureux, malheureux fut ce jour pour l'enfant, pour l'épouse en larmes! Car là, de près et de loin, l'affreux trépas saisissait aveuglément sa proie. Jour épouvantable!.... Le ciel semblait submergé sous de ténébreuses nuées : mais plus effrayante encore était la scène du carnage.

Poussés par le bras de la mort, les glaives s'abaissaient et les dards s'élevaient dans les airs : la veuve et l'orphelin maudiront ce jour de malheur.

Pleurez dames d'Ecosse! pleurez et gémissez; mille vaillans Ecossais qui saluèrent le matin, gissaient le soir sans vie, et les corbeaux volaient au-dessus de leurs têtes.

Et vous aussi, charmantes dames de la Joyeuse Angleterre, laissez couler vos larmes, car il est

plus d'un brave Anglais que vos yeux ne verront plus.

Soupirez, dames d'Angleterre! Gémissez et versez des pleurs, car plus d'un noble Anglais qui salua le matin, tomba le soir sans vie, et sa visière se rouilla dans la fange.

Les Ecossais prirent la fuite, mais leur monarque et son fils combattirent long-temps encore.... Brave monarque et brave héritier du trône, vous serez à jamais l'orgueil de l'Ecosse !

Les Ecossais prirent la fuite, mais leur monarque et son brave fils combattirent vaillamment jusqu'à ce qu'une flèche vola par dessus le marais et que le prince Henry tomba, les yeux éteints, sur des monceaux de morts.

A cet aspect, son jeune page tressaillit d'épouvante : monté sur un coursier rapide, il s'élança de la colline.

Il traversa le cours charmant du Tees déjà gonflé de sang humain, et chevaucha sans s'arrêter jusqu'aux murs de Dumfries.

La belle Adélaïde s'était rendue au temple, le cœur accablé de tristesse; et sans cesse, elle s'écriait, en invoquant le ciel : « Sauvez le prince Henry du danger ! »

La belle Adélaïde s'élança vers le chœur où le

prêtre chantait d'une voix lente : et sans cesse elle répétait : « Saints bienheureux, sauvez le prince Henry du danger ! »

Elle s'agenouilla devant la croix : ses pleurs coulaient en abondance ; et sans cesse elle s'écriait : « O doux Sauveur, sauvez le prince Henry du danger ! »

La belle Adélaïde regarda vers la porte de la sainte demeure, et son cœur battit avec violence ; car elle aperçut le page du prince Henry dont le cheval s'arrêtait sous le portail.

Elle regarda derechef et se sentit prête à défaillir : car elle s'était assurée que c'était le page du prince qui venait en galopant à travers la ville.

« Que le Christ te sauve doux et jeune page! Qu'il te sauve et qu'il te protège ! Que fait ton aimable prince ? Dis-le moi, je t'en supplie.

Le page regarda la belle Adélaïde d'un air attendri et consterné ; il la contempla jusqu'à ce que ses pleurs commencèrent à couler.

« Ah ! malheur à moi ! » s'écria la triste Adélaïde. Elle arracha ses blonds cheveux ; et ses mains de lis se tordirent dans les angoisses d'un affreux désespoir.

« L'Anglais reste maître du champ bataille ; beaucoup d'Ecossais ont péri.... — Le prince

Henry vit-il? s'écria-t-elle : tout le reste n'est rien pour moi.

« Le prince vit-il? Hâte-toi de le dire, s'écria-t-elle de nouveau. — Ces yeux ont vu voler une flèche aiguë, ont vu le prince Henry.... tomber! »

La belle Adélaïde s'assit sur la terre et ne proféra plus une parole; mais elle devint pâle comme les froides statues qui décoraient le portail; car son cœur était prêt à se briser.

La rose dont le doux éclat animait autrefois sa joue, venait de disparaître; mais la blancheur de sa peau de lis était plus belle qu'auparavant.

« Charmante dame, oh! levez-vous! s'écria le page : ne demeurez pas ici couchée de la sorte. » Elle ne répondit rien; mais un soupir qu'elle exhala, parla du tourment de son cœur.

Ses femmes accoururent pour la ranimer, mais leurs soins furent inutiles : chaque passant pleurait de la voir accablée par le désespoir.

Ils la relevèrent du sol et l'arrosèrent d'eau limpide; mais l'eau de la plus froide source n'était pas aussi froide qu'elle.

On vit alors accourir vers la ville les cavaliers que le prince avait envoyés en diligence pour annoncer qu'il respirait encore et rassurer Adélaïde.

Car lorsque ce malheureux prince tomba, la

flèche n'avait point tranché le fil de ses jours : ses guerriers le secoururent et l'emportèrent sans danger.

Ils secoururent leur malheureux prince et le transportèrent à Carlisle ; et là respirait ce jeune héros quoique blessé, triste et souffrant.

La belle Adélaïde entendit la surprenante nouvelle et trois fois elle soupira de joie : puis, accablée de tant d'émotions diverses, l'infortunée se leva.... sourit.... et mourut.

Les pleurs que ses dames versèrent jaillirent en abondance : le vent qui murmurait alors était chargé de leurs soupirs.

Le page vit descendre la belle Adélaïde au sein d'une tombe profonde, et placer à sa tête un monceau de gazon et à ses pieds une pierre.

Alors il se remit en route avec des pleurs et des sanglots, et se rendit à Carlisle tout vêtu de noir.

Il courut où logeait le prince et fléchit humblement le genou. « Que fait la belle Adélaïde ? mon page, venez me le dire.

— « La belle Adélaïde !.... hélas ! cette beauté si rare, est morte et dans la tombe : à sa tête s'élève un monceau de gazon, et ses talons reposent sur une pierre.

« La belle Adélaïde est morte et dans la tombe :

les vers dévorent son sein ; et c'est pour l'amour de vous, ô mon prince, que cette beauté n'est plus ! L'herbe croît, la pierre se dresse où cette belle repose.

Le prince alors soupira tristement ; le chagrin accablait son cœur : il frappa sa poitrine et ses pleurs commencèrent à couler.

« Es-tu dans la tombe, ô mon Adélaïde ! es-tu partie ? s'écria-t-il : Plût au ciel qu'avec toi j'eusse perdu la vie, ô mon fidèle amour !

« Tu m'es ravie, ô mon Adélaïde ! la tombe te dévore : un tertre de gazon s'élève à ta tête chérie, une pierre à tes pieds !

« Le gazon qui croît sur ta tombe, chère Adélaïde ! sera baigné de mes larmes, et la pierre qui s'élève à tes pieds doit s'amollir, ô mon amour ! avant que je t'oublie. »

Lorsque la nouvelle de la bataille gagnée dans le nord, fut arrivée en Angleterre, le roi Etienne et toute sa noblesse, allèrent avec joie au-devant des vainqueurs.

Il s'ouvrit alors des joûtes et des tournois, et les festins suivirent les festins ; et le peuple se réjouit avec des transports d'allégresse, de la victoire du Cuton-Moor.

Mais de nombreux soupirs se mêlèrent aux vents

et d'abondantes larmes à la pluie; car plus d'un cœur fut brisé par la bataille de Cuton-Moor.

Plus d'une veuve abandonnée, plus d'un orphelin sans appui et plus d'une vierge maudirent la victoire du Cuton-Moor.

La belle Adélaïde était dans la tombe: les pleurs de ses dames coulaient, et plus d'un malheureux pleura avec elles le désastre du Cuton-Moor.

Le prêtre lui-même pleura, lorsqu'il chanta la messe pour les âmes de ceux qui avaient péri à la bataille du Cuton-Moor.

LOCHINVAR.

Le jeune Lochinvar vint du côté de l'ouest : son coursier était le meilleur de toute la frontière; il n'avait point d'autre arme que son large sabre; il chevauchait seul et sans crainte. On ne vit jamais un chevalier plus fidèle en amour et plus intrépide en guerre que le jeune Lochinvar.

Ni la pierre ni le buisson n'arrêtèrent ses pas : il franchit à la nage la rivière de l'Eske, où ne se trouvait aucun gué; mais avant qu'il fût descendu à la porte de Netherby, sa maîtresse avait consenti à de nouveaux nœuds; le galant vint trop tard : un paresseux en amour, un peureux en guerre, épousait la belle Eléonore qui régnait sur le cœur du brave Lochinvar.

Il entra fièrement dans le château de Netherby, au milieu des gens de la noce, des parens et des frères : le père de la mariée prit alors la parole, car le pauvre époux était tremblant : « Venez-vous

apporter ici la paix ou la guerre, ou venez-vous danser à notre noce, jeune lord Lochinvar. »

— « J'ai long-temps recherché votre fille; vous avez rejeté ma demande : l'amour se soulève comme le Solway, mais il reflue comme son onde; et je viens seulement exécuter une danse et boire une coupe de vin avec l'amante que j'ai perdue. L'Ecosse a des vierges plus belles qui seraient fières d'épouser le jeune Lochinvar. »

La mariée effleura la coupe, le chevalier s'en saisit, il but le vin et jeta le vase. Elle baissa ses regards en rougissant, et les releva ensuite avec un soupir, le sourire sur les lèvres et les pleurs dans les yeux. Il prit sa main charmante avant que sa mère y vînt mettre obstacle.... « Commençons à présent la danse! » dit le jeune Lochinvar.

Jamais tant de fierté, jamais tant de grâces n'avaient brillé dans un bal. La mère contenait à peine son dépit, l'indignation du père était sur le point d'éclater, l'époux regardait, en secouant son bonnet et ses plumes, tandis que les filles de la noce se disaient tout bas : « Il aurait mieux valu marier notre charmante cousine au jeune Lochinvar. »

Il lui serra la main et lui dit un mot à l'oreille : ils gagnèrent la porte; un coursier bondissait im-

patiemment près de là : il l'éleva sur la croupe et sauta lestement en selle. « Elle est gagnée!... » s'écria Lochinvar.

Les frères, les parens s'élancèrent sur leurs coursiers, et volèrent après les deux fugitifs. Ils parcoururent dans tous les sens l'immense bruyère ; mais ils ne revirent jamais l'épouse que Netherby perdit en ce jour.

Entendit-on jamais parler d'un galant plus audacieux en amour et plus intrépide en guerre que le jeune Lochinvar?

LA FOLLE.

Première partie.

La nuit était noire, un vent froid sifflait dans les feuilles, et l'orage grondait avec force; des éclairs bleuâtres volaient de l'un à l'autre pôle; le torrent fougueux précipitait ses flots. Les humains reposaient à l'abri dans les palais et dans les chaumières, hors une fille insensée qui errait au milieu de la tourmente.

Elle courait où la tempête se déchaînait avec le plus de fureur, où le tonnerre s'agitait avec le plus de fracas : elle errait à travers la clairière effrayante où les tombes se pressent autour de la chapelle, et cette fille infortunée chantait ainsi dans les transports d'une joie délirante :

« Soufflez, vents, soufflez! Elancez-vous, tor-

rens! Nuages, luttez dans les airs! Brillez, éclairs, brillez! Tonnerres, grondez avec force! mais épargnez mon bien-aimé. C'est lui que je cherche le jour et la nuit; c'est pour lui que j'erre égarée.... Eclairs, guidez mes pas, menez-moi à la recherche de mon amant!

« Pour lui je supporte la chaleur de l'été, et je brave le vent de l'hiver; et jour et nuit pour lui je pleure, car il s'est montré cruel. Roulez, torrens! Grondez, tonnerres! Etincelez, cieux irrités! car je ne verrai plus mon amant, et pour lui je vais mourir.

« La nuit est noire et terrible.... Je ne puis trouver mon bien-aimé! Hélas! je l'ai cherché partout...? Mais je le poursuivrai... j'arrêterai sa fuite... Et pour me venger de ses mépris, je forcerai son cœur de saigner comme le mien et alors... je mourrai à mon tour! »

Un chevalier s'avançait de ce côté, cherchant un abri contre la bise orageuse, il entendit l'infortunée soupirer et se plaindre; au bruit des pas du coursier, elle s'élança par-dessus la bruyère en jetant de lamentables cris. Elle arrêta le chevalier et lui chanta ces mots qui le frappèrent d'étonnement.

« Oh! détournez votre blanc coursier, seigneur,

écoutez mes chants et retournez sur vos pas pour venger mon injure. J'aimais un chevalier : mon amour était pur; il jura que le sien serait constant : le perfide m'a trompée.... Et maintenant il me faut gémir et pleurer sur mon sort.

« Il respire dans cette tour; il respire... et ne pense plus à moi! O chevalier, je bénirais le pouvoir de vos armes si je voyais le traître s'abaisser devant elles. Détournez donc votre blanc coursier, seigneur; la route est facile : puisse la dame que vous préférez, vous récompenser, si vous voulez venger mon injure.

— « Oui, je vous vengerai, charmante fille! répondit le galant chevalier; mais je n'aperçois point ces tourelles; les ombres de la nuit les dérobent à mes yeux. — C'est là, s'écria-t-elle, c'est sur cette colline que l'ingrat se retire : tout-à-l'heure encore, à la lueur des éclairs, j'ai vu briller ces tourelles.

— « Pauvre fille! montez auprès de moi, mon coursier vous portera. — Oui, j'irai, chevalier, j'irai voir le combat! » Soudain, ils chevauchèrent ensemble, et bientôt ils atteignirent la colline et la tour où devait s'arrêter leur course.

Deuxième partie.

« Levez-vous, levez-vous, chevalier infidèle! — Qui ne craint pas, s'écria-t-il, dans cette nuit terrible, qui ne craint pas de troubler mon sommeil? — C'est ta fidèle amante : elle te méprise, et t'appelle à présent hors de ta couche!.... Levez-vous, levez-vous, chevalier infidèle! levez-vous pour combattre ou pour épouser. »

Le chevalier se leva, il ouvrit la porte et vit son amante debout et immobile : son visage naguère si charmant était sillonné de larmes : ses lèvres, autrefois vermeilles comme un fruit d'automne, étaient pâles et flétries; sa voix, jadis mélodieuse comme un luth d'argent, était rauque comme le cri du corbeau.

Une couronne fanée entourait son front : le vent agitait sa robe grossière et déchirée; et sa chevelure qui flottait auparavant avec tant de grâce était en désordre et chargée de pluie. « Chevalier bien aimé, je suis ton amante fidèle; et je

viens t'épouser, parée de mes vêtemens nuptiaux et la tête ornée de la guirlande virginale.

« Nous irons au temple saint, âme de ma vie! nous irons comme deux joyeux fiancés : les éclairs qui brillent autour de nous, nous réjouiront en chemin : du frais et verdoyant gazon qu'amollit la rosée, nous ferons notre lit nuptial, et nous reposerons avec volupté sur la ciguë et les morelles bleues. Nous danserons joyeusement au son de la foudre qui gronde avec harmonie au-dessus de nos têtes ; nous chanterons tandis que le ciel nous inondera des flots de la pluie ; et lorsque je serai morte, on m'ensevelira avec mon anneau nuptial et l'on dansera en chantant sur ma tombe de verdure, car mon cœur sera délivré de ses peines. »

Le chevalier morne et troublé frissonna à la vue de son amante : elle s'élança vers lui et le couvrit de baisers ; mais il repoussa sa main. « Oh! combattez, mon chevalier! cria-t-elle ; oh! combattez, car vous êtes vaillant! Vous le voyez ; mon amour est payé de haine : vengez la cause de la jeune fille.

— « Allez chercher, dit-il, votre glaive et votre bouclier ; allez chercher votre casque et votre lance ; car je veux venger cette pauvre demoiselle! — Oui, j'irai chercher mon glaive et mon bouclier,

et j'irai chercher ma lance; car il n'est aucun chevalier à qui je veuille céder, aucun chevalier que je redoute ! »

Ils combattirent; et durant plus d'une heure les échos retentirent des coups qu'ils se portaient: ils brisèrent leurs lances, ils fendirent leurs boucliers, et les flots de leur sang jaillirent: trois fois, épuisés de fatigue, ils s'arrêtèrent pour essuyer leurs fronts sanglans, et trois fois, suspendant leur lutte, ils burent au ruisseau qui murmurait près delà.

Et tandis qu'ils combattaient avec rage, la folle s'assit et chanta : « Combattez, combattez, ô mes champions, sur les collines ombragées! Celui qui vivra recevra ma foi; nous unirons nos cœurs.... Combattez, combattez, ô mes champions, jusqu'à ce que la mort décide la victoire.

« J'apprêterai un linceul pour celui qui succombera et mes pleurs couleront sur lui.... Combattez, ô mes chevaliers, pour adoucir ma souffrance; mon cœur est dévoré de chagrin. Je chanterai et je prierai pour celui qui sera tué, et je le pleurerai jour et nuit; car c'est le sang de mon cœur qui rougit vos boucliers, ce sont mes malheurs qui vous font combattre ! »

La lutte fut longue : elle dura jusqu'à ce que

le perfide chevalier fût tombé sur le sable. « Fille outragée, s'écria-t-il, ta cause a triomphé; viens, entends ma voix expirante ! » Elle s'élança dans un affreux délire et baisa sa joue pâlissante, et elle but le sang fumant qui jaillissait de ses blessures.

« Ah ! s'écria-t-elle, le voilà ce sang qui m'a coûté si cher ! à présent, qu'il s'élance de ce cœur en flots de pourpre ; qu'il me paie larme pour larme ! » Et plongeant sa main dans le flanc entrouvert du blessé, elle en arracha son cœur palpitant, et elle porta, avec une joie convulsive, ce sanglant trophée au chevalier vainqueur.

« Ah ! le voilà ce cœur de pierre qui m'a fait verser tant de larmes, qui m'a fait errer à travers la vallée dans les angoisses de la mort ! » Puis, retournant vers son bien-aimé, elle s'étendit à ses côtés : la folle baisa ce cœur qu'elle pressait contre le sien, et poussant un soupir, l'infortunée mourut !....

LA CHASSE

Des bois de Cheviot.*

DIEU fasse prospérer long-temps notre roi, et veille sur notre vie et notre salut! Une funeste chasse fut autrefois donnée dans les bois de Cheviot.

Le comte Percy se mit en chemin pour aller poursuivre le daim avec le dogue et le cor; le vaillant comte de Northumberland fit le vœu devant Dieu, qu'il prendrait son plaisir dans les bois de l'Écosse, durant trois jours d'été; qu'il tuerait les principaux cerfs dans les noires bruyères de Cheviot et qu'il les emporterait.

Les nouvelles en vinrent au comte Douglas, en

* *Chevy-chase.*

Ecosse, où il demeurait. Il envoya dire au comte Percy qu'il préviendrait ses desseins joyeux. L'Anglais méprisant cet avis, se rendit aux bois avec quinze cents archers d'élite, qui savaient, dans le besoin, faire voler leurs flèches au but le plus lointain.

Les dogues généreux coururent avec ardeur à la poursuite du daim fauve : ils commencèrent leur chasse un lundi avant que le jour parût; et long-temps avant midi ils avaient tué cent daims superbes : ensuite, ayant pris leur repas, les piqueurs partirent pour lancer les autres.

Les archers aguerris à la fatigue, faisaient la ronde sur les deux revers des collines, qui furent gardées alors avec un soin particulier.

Les dogues légers coururent à travers les bois pour atteindre le daim rapide, et les échos des collines et des vallées retentirent de leurs cris perçans.

Lord Percy vint à la curée : « Le comte Douglas a promis, dit-il, de venir me trouver ici, en ce jour, mais si je savais qu'il n'y vînt pas, je ne m'arrêterais pas plus long-temps. »

Un jeune et brave gentilhomme s'adressant, à ces mots, au comte : « Voyez! s'écria-t-il, le comte Douglas approche avec ses gens couverts d'armes

brillantes : deux mille lances écossaises s'avancent à notre rencontre. Ce sont tous les habitans du riant Tiwydal, sur les rivages du Tweed. »

Alors, cessez vos jeux, dit le comte Percy, et prenez vos arcs avec promptitude ; et maintenant avec moi, mes compatriotes, que votre courage se réveille; car jamais il ne vint champion d'Écosse ou de France, sur le dos d'un cheval, que je n'osai l'affronter seul à seul pour briser une lance avec lui.

Le comte Douglas, sur un coursier blanc de lait, s'avançait, tel qu'un hardi baron, le premier de sa compagnie; son armure brillait comme l'or.

Apprenez-moi, dit-il, de quelles gens vous êtes, vous, qui chassez si librement ici, vous qui, sans ma permission, poursuivez et tuez mon daim fauve ?

Le premier qui lui fit réponse fut le noble Percy, qui dit : « Nous ne voulons ni te déclarer ni t'apprendre de quelles gens nous sommes. Toutefois nous épuiserons notre sang le plus cher pour tuer librement tes plus nobles cerfs. »

Douglas alors proféra un serment solennel, et s'écria plein de rage : « Avant que je sois ainsi bravé l'un de nous deux périra. Je te connais bien, tu es un comte, lord Percy ; je le suis aussi.

« Mais, en vérité, Percy, ce serait dommage et grande offense d'immoler un seul de nos gens innocens; car ils n'on fait aucun mal.

« Mesurons-nous en combat singulier, et que nos gens se tiennent à l'écart. — Maudit soit, cria lord Percy, celui qui refusera cela! »

Mais soudain s'avança un généreux écuyer, nommé Witherington, qui dit : « Je ne voudrais point raconter à notre roi Henri que jamais mon capitaine ait combattu à pied et que je sois demeuré honteusement spectateur tranquille.

« Vous êtes deux comtes et je ne suis qu'un écuyer, mais je ferai de mon mieux tant que j'aurai la force de rester debout : tant que je pourrai manier mon épée et la serrer avec force. »

Nos archers anglais bandèrent leurs arcs; leurs cœurs étaient courageux et fidèles : au premier vol de traits, qu'ils lancèrent, ils tuèrent soixante Ecossais.

Le comte Douglas qui avait la passion de chasser le daim avec le dogue et le cor, et son adversaire animé d'un farouche orgueil, firent voler leurs lances en éclats.

Les deux partis en vinrent aux mains avec ardeur, on n'apercevait des deux côtés, ni lenteur ni mollesse; et plus d'un vaillant gentilhomme fut

jeté sur la terre, respirant à peine. Il était affreux d'entendre les cris des hommes gissànt dans leur sang et de les voir dispersés çà et là.

Les deux valeureux comtes se rencontrèrent à la fin, comme deux capitaines d'une grande puissance; ils se chargèrent comme des lions au sein des forêts, et se livrèrent un cruel combat.

Ils combattirent avec leurs épées d'acier trempé jusqu'à ce qu'ils ruisselèrent de sueur, jusqu'à ce qu'ils sentirent leur sang jaillir comme des gouttes de pluie.

« Rends-toi, lord Percy, s'écria Douglas!... Je te conduirai sur ma parole, et tu recevras un rapide avancement de Jacques, notre roi d'Ecosse. J'abandonnerai généreusement ta rançon et je rapporterai de toi que tu es le plus courageux chevalier que j'aie jamais vu.

— « Non, Douglas, répliqua Percy : je méprise tes offres, je ne veux me rendre à nul Ecossais qui soit né jusqu'à ce jour. »

A ces mots, une flèche aiguë lancée par un arc anglais, vint faire, au cœur de Douglas, une profonde et mortelle ouverture.

Et le comte ne prononça plus que ces paroles: « Combattez encore, ô mes généreux vassaux!

Lord Percy me voit tomber, parce que ma vie est arrivée à son terme. »

La vie alors l'abandonna : le comte Percy prit le mort par la main et dit : « Comte Douglas, je voudrais avoir perdu mes domaines et que tu fusses encore plein de vie.

« O terreur! mon cœur saigne en te voyant sur le feuillage, car, assurément jamais il n'arriva mal à chevalier plus renommé! »

Il y avait parmi les Ecossais un chevalier qui vit tomber le comte Douglas, et qui soudain jura dans sa fureur, qu'il le vengerait sur lord Percy.

Il se nommait sir Hugh Montgomery; brandissant une lance étincelante, bien monté sur un coursier superbe, il courut fièrement à travers la mêlée.

Il dépassa tous les archers anglais, sans crainte et sans frayeur; et il plongea sa lance noueuse dans le flanc du comte Percy.

Il enfonça sa lance avec tant de force et de violence, dans le corps de Percy, que le bois ressortit de l'autre côté de la longueur d'une verge et plus.

Ainsi périrent ces deux nobles lords, dont nul n'aurait éclipsé le courage. Un archer anglais s'aperçut alors que son illustre chef était tué.

Il avait un arc tendu dans sa main, un arc formé d'un arbre sûr : il y plaça une flèche longue d'une verge, qu'il tira jusqu'au fer; et il la décocha si droit contre sir Hugh Montgomery, que la plume grise qui réglait son vol, fut mouillée dans le sang du chevalier.

Le combat dura depuis le point du jour jusqu'au coucher du soleil : car, lorsqu'on sonna la cloche du soir, la bataille était à peine finie.

Là, furent tués, avec le comte Percy, sir Jean d'Ogerton, sir Robert Ratcliffe et sir Jean, sir Jacques, ce valeureux baron.

Et avec sir Georges et le vaillant sir Jacques, l'un et l'autre chevaliers distingués, périt le brave sir Ralph Raby, dont la valeur se surpassa.

Pour Witherington, je dois le pleurer comme un homme accablé de chagrins cruels, car lorsque ses jambes furent enlevées, il combattit sur ses moignons.

Et là furent tués, avec le comte Douglas, sir Hugh Montgomery, sir Charles Currel, qui n'aurait jamais reculé d'un pas dans le champ de bataille.

Et sir Charles Murrel de Ratcliffe, le fils de sa sœur. Sir David Lamb, que l'on estimait tant, ne fut point non plus sauvé.

Lord Maxwell mourut aussi en cette affaire avec le comte Douglas. De deux mille lances écossaises, vingt-cinq à peine s'enfuirent.

De quinze cents archers anglais, cinquante-trois seulement revinrent à la maison, le reste fut tué dans Cheviot, sous les arbres de la forêt.

Le jour suivant plusieurs veuves vinrent pleurer leurs époux : elles lavèrent leurs blessures avec des larmes amères ; mais rien n'aurait pu les guérir.

Ces nouvelles furent apportées à Edimbourg, où régnait le roi d'Ecosse ; on annonça que le brave comte Douglas avait été soudainement tué d'une flèche.

« O déplorables nouvelles! s'écria le roi Jacques ; l'Ecosse peut témoigner que je n'eus aucun capitaine plus distingué que lui. »

De semblables nouvelles vinrent au roi Henri dans un aussi court espace de temps : on lui dit que Percy de Northumberland avait été tué dans les bruyères de Cheviot.

« Que Dieu soit maintenant avec lui, dit notre monarque, puisqu'il ne peut en être autrement : j'affirme que j'ai dans mon royaume cinq cents chevaliers aussi bons que lui. Toutefois il ne sera point dit des Ecossais et de l'Ecosse, que je n'en

tirerai point vengeance : je vengerai sur tous la mort du brave comte Percy.

Le roi sut accomplir bientôt après ce vœu dans Humble-Down : cinquante chevaliers furent tués en un jour, avec des lords de grand renom; et une foule d'hommes obscurs se baigna dans le sang des seigneurs les plus illustres.

Et de moins distingués, il en périt plusieurs cents : ainsi fut terminée la chasse de Cheviot, donnée par le comte Percy.

Dieu sauve le roi et fasse prospérer cette terre en abondance, joie et paix; et qu'il permette que désormais ces affreux débats cessent entre de nobles gens!

HENGIST ET MEY.

Dans les anciens jours, au temps où régnait Arthur, vivait sir Elmer, qui ne connaissait pas de pareil, par toute la terre; nul autre jeune chevalier ne fut si tendrement aimé des dames.

Sa sœur Mey, la plus belle des vierges, captivait tous les chevaliers à la cour d'Arthur; mais leur tendresse était vaine.

Leurs plus brûlans transports, leurs sermens les plus tendres n'auraient point ému ce cœur : toutefois le soir, à l'heure de la prière, son âme était tout à l'amour.

L'abbesse en eut connaissance et la pressa de s'expliquer. « Oh! dites-moi le nom de l'aimable damoisel : j'obtiendrai son aveu. »

Long-temps pressée, long-temps importunée, la charmante Mey répondit : « Vous demandez

son nom.... comment puis-je le dire? Un ange des célestes plaines a dérobé mon cœur.

« Une fois, hélas! une fois seulement, il m'est apparu sous sa forme charmante; c'était un soir, sur le rivage mugissant, tout près du verdoyant bocage.

« Ses yeux brûlans de la plus douce flamme, confessèrent aux miens son amour: son air majestueux et son vêtement de pourpre révèlaient sa race divine.

« Mais lorsqu'il entendit le cor de mon frère, il s'enfuit promptement vers ses vaisseaux: hélas! tandis que je sommeille, sa forme gracieuse plane encore autour de ma couche.

« Tantôt couvert d'une éclatante armure, il brandit une lance guerrière, et tantôt paré de son habit de cour, il conduit la danse animée.

« Sa chevelure est aussi noire que l'aile du corbeau, sa peau de lis, aussi blanche que la neige de Noël; ses joues surpassent l'incarnat de l'aurore, et ses lèvres ont l'éclat des boutons de la rose.

« Toute sa personne semble le plus noble ouvrage sorti des mains de la nature: ses yeux étincelans, annoncent qu'il est né pour aimer et pour commander à-la-fois. »

Toute une longue année, la belle Mey languit dans les chagrins d'un amour sans espoir; mais lorsque les parfums du printemps revinrent et que l'été revêtit le bocage de feuilles nouvelles, les bannières des Saxons voltigèrent sur les rivages délicieux de l'Humber, et leurs escadrons s'avancèrent jusqu'aux portes du château de sir Elmer.

Le matin rougissait la nue, lorsque Mey regarda par-dessus les murs éclatans du manoir; et voici qu'elle aperçut, couverts de leurs armures, les jeunes guerriers saxons qui s'exerçaient sur la prairie.

Hengist, l'aîné des fils d'Offa, s'appuyait au milieu d'eux sur sa lance étincelante, et les rangs se refoulaient et se déployaient à ses mâles accens.

Sa chevelure aussi noire que l'aile du corbeau descendait en flottant sur ses épaules : ses joues surpassaient l'incarnat de l'aurore, et ses lèvres avaient l'éclat des boutons de la rose.

Le charmant visage de Mey attira bientôt sa perçante vue : il donna le signal et les bandes se retirèrent, tandis qu'il soupirait d'amour....

« O toi, pour qui j'ai bravé les mers, pour qui j'apporte ou la paix ou la guerre, oh!... par la croix qui brille sur ton sein, soulage le chagrin de ton amant!

« Pour toi j'abandonnerai le trône de mon père, avec toi j'irai m'ensevelir aux solitudes des montagnes ; ou bien avec toi je partagerai la couronne de la Bretagne... avec toi j'adorerai la croix ! »

Sous la rougeur d'une vierge timide, elle brûlait de l'amour le plus tendre; ainsi, rougissant sous les feux du matin, s'offre aux yeux la rose qui s'ouvre.

C'était l'heure de la prière matinale, où les hommes pleurent leurs péchés; et sir Elmer entendit le cor du roi Arthur, dont les sons perçans retentissaient dans la vallée.

Des larmes coulèrent des yeux brillans de Mey, semblables aux perles de la rosée d'Avril, lorsqu'en l'embrassant tendrement, son frère lui fit ses adieux.

Elle prit la croix de pierres éblouissantes qui brillait sur son sein de neige, et tandis qu'elle adressait des prières au ciel, sa main de lis l'attacha sur la tunique d'Elmer.

Alors, il marcha à travers la plaine, suivi de cinq mille archers éprouvés, jusqu'à ce qu'il eût joint la suite du roi Arthur avec sa généreuse phalange.

Quarante mille lances saxonnes s'avancèrent en

saisie soudain par le souffle glacé de l'hiver, la fleur timide incline une tête mourante.

Elle fit un dernier effort et souleva ses yeux languissans. « Reviens, ô mon Hengist ! reviens, ô mon époux, s'écria-t-elle.

« Il respire encore, il sourit de nouveau ! il s'avance avec grâce !... Ah !... j'aborde au rivage où jamais glaive ni lance ne troubleront plus nos amours ! »

Elle dit... et mourut. Le dard saxon, ployé dans le combat, fut retiré du flanc d'Elmer; et trois fois il appela sa sœur Mey; et trois fois il gémit.... puis il mourut.

Où vous voyez, dans la vallée, de hautes épines ombrager une croix couverte de mousse, les guerriers en deuil déposèrent les restes de sir Elmer et du jeune Hengist.

Et là, toutes vêtues de blanc, avec des sanglots et des larmes, les filles du village portèrent, au tombeau d'Hengist, le corps charmant de Mey.

Et là, quand le jour se lève ou se couche, toutes les tourterelles des bosquets voisins soupirent les chagrins du veuvage et chantent des amours infortunées.

REUBEN ET ROSE.

Légende Germanique.

On se rappela long-temps avec une frayeur mêlée de respect, les ténèbres qui couvrirent les murs de Willumberg : durant des années aucun rayon de soleil ne se joua dans ses salles; il semblait qu'elles fussent séparées des régions du jour.

Bien que les vallons resplendissent de mille clartés, aucune d'elles ne pouvait éclairer les bois du château; et l'éclair qui brillait sur le fleuve voisin, reculait comme s'il eût craint d'en pénétrer l'obscurité.

« Oh! quand ces affreuses ténèbres se dissiperont-elles? » dit le seigneur de Willumberg au devin de la caverne. « Elles ne seront point dissipées, répondit le barde, que l'astre brillant de la chevalerie ne se plonge dans la vague! »

Et qui donc était l'astre brillant de la chevalerie ? Quel autre que Reuben, la fleur de la jeunesse ? Reuben était le premier des hommes au combat lorsqu'à peine son nom était inscrit sur le livre de la gloire.

Son cœur avait palpité pour la fille de Willumberg, pour Rose, vierge plus brillante que l'esprit du matin lorsqu'il foule de ses pieds d'argent les fleurs de la montagne et de la plaine, en répandant sur le gazon ses diamans liquides.

Faut-il donc que Rose soit séparée de Reuben d'une manière aussi fatale ! L'homme de la caverne fut cruel d'annoncer que les ténèbres couvriraient le château pour jamais ou que Reuben se plongerait dans l'onde impitoyable.

Elle vola vers le devin.... « Oh ! dites-moi, dites-moi ! mon Reuben ne reparaîtra-t-il plus à ma vue ? — Si ! Lorsqu'un esprit sonnera la grande cloche de l'abbaye en ruines, votre Reuben se levera ! »

Trois fois il répéta : « Votre Reuben se levera ! » Et Rose se sentit un moment soulagée de ses peines : en écoutant elle essuyait les larmes de ses yeux ; elle espérait qu'elle pourrait encore revoir son héros.

Son héros souriait aux terreurs de la mort, en

songeant qu'il allait périr pour le père de Rose : Il vola vers l'Oder, et, plongeant sous les flots, il trouva bientôt le repos dans leur sein.

Destinée étrange ! A peine le guerrier reposait-il au sein des eaux qu'on vit un rayon de soleil briller au-dessus des murailles et que le château de Willumberg fut échauffé de ses feux.

Tout, excepté le cœur de la vierge, resplendit de lumière ; là, le chagrin et la terreur confondaient leurs ténèbres : elle erra deux jours et deux longues nuits en quête de son amant, sur le rivage du fleuve.

Souvent, souvent elle s'arrêta pour écouter le son de la cloche ; mais elle n'entendait au sein de l'air que les soupirs de la nuit : long-temps, elle regarda sur le dos soulevé des ondes ; mais elle ne voyait là que l'écume de la vague blanchissante.

Et souvent à l'heure où la nuit soulevait son voile, observant sur le fleuve la clarté de la lune, lorsque le flot bondissant brillait aux rayons de cet astre, elle croyait voir le casque d'argent de Reuben.

Déjà la troisième nuit diamantait le firmament : l'infortunée se reposait sur le rivage couvert d'une froide rosée, et les pleurs tarissaient presque dans

ses yeux épuisés, lorsque soudain elle écouta!... C'était le son de la cloche que le vent apportait sur ses ailes.

Elle frémit, et vit à travers l'ombre indécise, une figure qui glissait majestueusement sur les eaux : elle reconnut son amant, bien que sa joue fût flétrie et que son casque d'argent fût lavé par la vague.

Etait-ce là ce que le devin de la caverne avait prédit ? La lune lançait un rayon à travers le fantôme : c'était Reuben ; mais hélas! il était froid et sans vie, et passait légèrement comme le prestige d'un songe.

Trois fois il se leva, et trois fois elle crut l'embrasser.... Vain espoir!.... S'élançant alors, elle se saisit d'une vague et se laissa plonger pour reposer à jamais dans son sein.

LE ROI DES EAUX.

La marée montait avec un doux murmure, tandis que sur la rive bordée de pivoines et de lis humides, une charmante fille, en répétant de joyeux noëls, poursuivait son chemin vers la chapelle de Marie.

Le regard malin de l'esprit des eaux suivit le long du rivage sa marche empressée; il courut aussitôt vers l'Enchanteresse sa mère, et s'écria d'une voix suppliante :

« O ma mère ! ma mère ! Venez me dire comment je pourrai là-bas surprendre une fille: oh! ma mère ! ma mère ! Venez m'enseigner comment je pourrai l'obtenir. »

L'Enchanteresse lui donna une armure blanche et lui fit prendre la forme d'un galant chevalier : et du cristal de l'onde, sa main fit naître un coursier dont le harnais était de couleur noire.

Le Roi des eaux partit rapidement et dirigea ses pas vers la chapelle de Marie : il attacha son coursier à la porte et parcourut douze fois le parvis ; ensuite il s'empressa d'entrer dans l'aile de l'édifice où tout le monde affluait, grands et petits.

Le prêtre dit, comme le chevalier s'avançait : « Que vient faire ici le Chef Blanc ? » La charmante fille sourit à l'écart.... « Oh ! que je voudrais que le Chef Blanc me prît pour épouse ! »

Il franchit trois bancs ; « Oh ! charmante fille, je meurs d'amour pour vous ! Oh ! charmante fille, venez avec moi ! »

La jeune fille sourit et dit en lui abandonnant sa main : « Qu'il m'arrive joie ou malheur, je veux aller avec vous sur la colline et dans la vallée. »

Le prêtre joignit leurs mains : ils dansèrent sur l'herbe menue, tandis que rayonnait la douce clarté de la lune, et la brillante fille était bien loin de penser que son danseur fût le démon des eaux.

Oh ! si quelque esprit eût daigné chanter : « Votre époux est le Roi des eaux ! » la vierge eût alors avoué sa frayeur et maudit la main qu'elle pressait.

Mais rien ne lui donnait à penser qu'elle s'égarait sur les bords d'un abîme ; elle partit tran-

quille, et les amans se tenant par la main, gagnèrent les sables du rivage.

« Monte avec moi ce palefroi, mon amie! Il nous faut ici traverser ce ruisseau : avance hardiment, il n'est point profond; les vents se taisent, les flots dorment. »

Ainsi parla le Roi des eaux; la Vierge obéit au vœu de son traître époux; et bientôt elle vit le coursier hennissant se plonger avec délices au sein de la vague maternelle.

« Arrête, arrête, mon amour! Les flots bleuâtres baignent déjà mes pieds qui se retirent. — Oh! mettez de côté vos craintes, ma douce amie! nous aurons bientôt gagné l'endroit le plus profond.

— « Arrête, arrête mon amour! car je vois maintenant les flots s'élever au-dessus de mon genou. — Oh! mettez de côté vos craintes, ma douce amie! nous avons atteint maintenant l'endroit le plus profond.

— « Arrête, oh! pour l'amour du ciel, arrête! car, hélas! les flots roulent au-dessus de mon sein. » Cette parole était à peine prononcée que chevalier et palefroi s'évanouirent à sa vue.

Elle jeta des cris, mais ce fut en vain; car les vents fougueux s'élevant en furie, étouffèrent sa

voix. Le démon tressaillit de joie; les vagues ennemies bondirent au-dessus de leur victime infortunée.

Trois fois, tandis qu'elle luttait contre le courant, on entendit crier la charmante fille; mais lorsque la tempête eut apaisé sa rage on ne la revit plus.... Jeunes filles ne dansez pas avec l'esprit des eaux.

SIR JAMES LE ROSS.

De tous les chefs du nord de l'Ecosse de haute et puissante renommée, le plus brave était Sir James le Ross, chevalier d'illustre mémoire.

Sa taille égalait celle d'un jeune chêne qui couronne le front de la montagne, et ses blonds cheveux tombaient en ondoyant sur ses larges épaules.

Ses champs étaient vastes et ses vassaux nombreux; ses troupeaux de brebis couvraient la plaine, et ses chevreuils et ses daims s'élançaient en foule sur les montagnes escarpées.

Chef du généreux Clan de Ross, brave et belliqueuse phalange, cinq cents guerriers tiraient l'épée sous son commandement suprême.

Trois fois, dans un combat sanglant, il avait résisté au monarque d'Angleterre, avant que son intrépide jeunesse eût vu fleurir vingt-deux printemps.

Il aimait tendrement la charmante Matilde, vierge d'une rare beauté : Marguerite elle-même, sur le trône d'Ecosse, n'étala jamais tant de charmes.

Long-temps il la pressa; long-temps elle rejeta ses vœux, en affectant le mépris et l'orgueil; mais souvent ses yeux confessaient l'amour que niait sa bouche timide.

A la fin elle couronna sa tendresse fidèle : elle écouta sa plainte, lui voua son cœur de vierge et lui fit l'aveu d'une flamme égale à la sienne.

Le père de Matilde, le cruel lord de Buchan désapprouva cette ardeur : il lui ordonna d'épouser Sir John le Graëme et d'abandonner le jeune héros qu'elle aimait.

Ils se rencontrèrent un soir, suivant leur coutume, au fond d'un épais bocage, près d'un ruisseau au bord duquel s'élevait un saule en fleurs.

Couché sous des taillis, l'astucieux Donald, le frère de Sir John le Graëme, se tenait en embuscade pour épier leurs paroles.

Lorsque la vierge commença en ces termes : « Mon père blâme notre tendresse; il m'ordonne d'épouser Sir John le Graëme, et nous devons mettre un terme à nos amours.

« Il me faut obéir à la volonté paternelle; rien

ne me sert de résister : quelque vierge plus belle, dans la fleur de ses charmes, fera votre joie en vous donnant sa main.

« Matilde sera bientôt oubliée, elle sera bientôt effacée de votre souvenir : mais puissiez-vous goûter le bonheur qui n'est plus fait pour moi !

— « Qu'entends-je ? Sont-ce là tes vœux ? répliqua Sir James le Ross ; ainsi Matilde épousera le Graëme, quoiqu'elle ait juré d'être mon épouse !

« Cette épée percera mon cœur plutôt que je me laisse enlever tes charmes !.... » Et la pressant contre son sein palpitant, il se sentit lui-même étroitement enlacé dans ses bras.

« J'ai parlé, dit-elle, pour éprouver ton amour; je n'épouserai jamais que toi : le tombeau sera ma couche nuptiale si Graëme devient mon époux.

« Prends, ô mon bien-aimé, prends ce baiser pour gage de ma fidèle ardeur : que tous les maux deviennent mon partage le jour où je trahirai ma foi. »

Ils se séparèrent ainsi.... Le soleil était couché. Soudain, l'impétueux Donald s'élance, et : « Tourne-toi, tourne-toi jeune homme imberbe! » s'écrie-t-il d'une voix insultante.

Le chef se retourna sans crainte et tira son

épée; car le glaive de Donald avait déjà traversé ses habits.

« Voici pour l'amour dédaigné de mon frère! Mon bras vengera ses injures. » Le jeune héros se retira trois pas en arrière et sauva ses jours du danger.

Revenant avec la rapidité de la foudre, il éleva son épée au-dessus du front de Donald, et de son arme flexible, il fit jaillir la cervelle de son ennemi à travers son crâne fracassé.

La vie s'échappa par cette blessure.... L'audacieux Donald tomba comme une masse d'argile. « Ainsi tombent mes ennemis! » s'écria le vaillant Ross, en s'éloignant.

Il traversa d'un pas rapide, le bois verdoyant qui entourait le château de lord Buchan, s'arrêta sous la fenêtre de Matilde et l'appela de la sorte:

« Dors-tu, charmante Matilde? Eveille-toi, mon amour; vois ton bien-aimé qui t'attend pour recevoir un long adieu:

« Car j'ai tué le farouche Donald Graëme; son sang est sur mon épée: et mes guerriers sont loin de ces lieux, ils ne peuvent assister leur chef.

« Je vais diriger ma fuite vers Skye, où commande mon vaillant frère; et je ferai lever le lord des îles pour combattre à mes côtés.

— « Que vas-tu faire ? interrompit la belle : reste avec moi jusqu'à l'aurore ; car la nuit est noire et terrible, et les chemins sont dangereux.

« Je veillerai sur toi toute la nuit dans le parc, et j'enverrai mon fidèle page lever promptement le fidèle Clan de Ross, pour qu'il défende son maître. »

Il se tapit sous un buisson et s'enveloppa dans son plaid, tandis que, tremblante pour son amant, la belle se tint à quelque distance.

Le page courut légèrement par monts et par vaux jusqu'à ce qu'il rencontra, dans une vallée profonde, le furieux Sir John Graëme conduisant vingt de ses guerriers.

« Petit page, où vas-tu ? dit-il, qui t'envoie si loin ? — Je cours lever le brave Clan de Ross pour qu'il vienne défendre son maître.

« Car il a tué le farouche Donald Graëme : son sang est sur son épée, et ses guerriers sont loin ; ils ne peuvent assister leur chef.

— « Il a tué mon frère chéri ? répliqua le chef en fureur : que le déshonneur souille mon nom si avant l'aurore, il n'est tombé sous mes coups !

« Dis-moi, page, où trouverai-je Sir James le Ross ? Je saurai te récompenser. — Il dort dans

le parc de lord Buchan, et Matilde est sa garde. »

Ils éperonnèrent leurs coursiers, et, furieux, volèrent comme l'éclair sur la plaine : ils atteignirent les tours sourcilleuses de lord Buchan avant la naissance du jour.

Matilde se tenait debout sur une éminence : elle observait chaque objet aux lueurs de l'aurore, et prêtait l'oreille au plus léger bruit.

« Où dort le Ross ? demanda le Graëme : où s'est enfui le félon ? Cette main jettera sur la poudre le misérable qui répandit le sang de mon frère. »

Le sommeil venait de surprendre le vaillant chevalier : il entendit les cris de la vierge, s'élança de sa retraite et tira son épée, quand la farouche bande apparut.

« Votre épée a frappé mon frère; son sang en ternit encore l'éclat ; mais avant que le soleil redore les cieux, votre sang fumera sur la mienne.

— « Vos paroles sont braves, répartit le chef, mais les actions font connaître l'homme : éloignez vos guerriers; et seul à seul, éprouvons ce que peut la valeur. »

Il s'avança d'un pas intrépide et défia son adversaire au combat : le Graëme recula quelques pas, car il connaissait toute la force de son épée.

Quatre de ses guerriers, les quatre plus braves,

tombèrent sous les coups de James; mais le héros méprisait uue vulgaire vengeance et cherchait leur maître orgueilleux.

Le Graëme vint lâchement derrière lui et le perça dans le flanc : un ruisseau de pourpre jaillit soudain et teignit ses vêtemens.

Mais il n'abandonna pas la garde de son fer; il ne tomba point sur la terre que son acier vengeur n'eût plongé le froid de la mort dans le cœur de son ennemi.

Graëme, tel qu'un arbre déraciné par les vents, roula sans vie sur la poussière, et le Ross tomba près de lui sans forces et succombant lui-même.

Matilde le vit et accourut : « Epargne, épargne sa vie, s'écria-t-elle, la fille de lord Buchan la demande ; ne rejette pas sa prière ! »

Le héros entendit cette voix bien connue; il souleva ses yeux appesantis par la mort, les fixa sur la vierge en pleurs et répondit d'une voix languissante :

« Matilde en vain demande une vie expirante; mes pieds touchent le cercueil : ma course est achevée..... Adieu !.... » Il referma ses yeux et mourut.

D'une main égarée, elle retira du flanc du héros l'épée sur laquelle le sang fumait encore :

« Sir James ! s'écria-t-elle, je vais te suivre ! »

Elle appuya la poignée contre un tertre et découvrit son sein de neige : elle tomba sur le visage de son amant et s'endormit auprès de lui d'un sommeil éternel.

LA FILLE ERRANTE.

Première partie.

Une fille plaintive et malade d'amour, errait auprès du château d'un baron; elle avait parcouru plusieurs milles en cherchant l'objet de ses soupirs : elle errait jour et nuit, en proie au désespoir, et ne bénissait point la clarté qui brillait sur ses pas, car elle avait perdu son amant.

Elle s'assit au bord du fossé profond, et ses larmes coulèrent : elle s'assit et soupira tristement accablée de fatigues et de douleurs. « Quoique tu fasses couler les larmes d'une fille infortunée, je t'aimerai toujours, ingrat que j'adore, et je mourrai pour toi. »

Alors un joyeux et galant ménestrel s'avanca sur le pont-levis : « Pourquoi, s'écria-t-il, char-

mante jouvencelle, pourquoi demeurer ici livrée au désespoir? La pluie bat le feuillage; elle tombe en froides ondées : déjà le vigoureux bétail qui paissait dans la plaine, a regagné l'étable.

— « Hélas! répondit-elle, j'ai perdu mon amant et je l'ai cherché partout : doux ménestrel, avez-vous rencontré le jouvenceau que j'adore? — Hélas! aimable fille, comment l'aurais-je distingué des autres? — A ses blonds cheveux ondoyans, à son visage vermeil.

« Le sourire de la beauté réside sur ce visage; là brillent le lis et la rose : sa voix, comme une douce mélodie, sait dérider le front que le chagrin sillonne. Hélas! c'est ce riant visage qui fait le tourment de mon cœur. C'est cette voix qui m'a charmée; c'est sa douceur qui fait couler mes larmes.

« On m'a dit qu'il était venu près de ces tours altières : dites-moi, ô ménestrel! dites-moi sans feinte; mon bien-aimé est-il venu? — Croyez-moi tendre fille, je n'ai vu votre amant ni le jour ni la nuit : oh! qu'il doit être dur le cœur qui peut mépriser tant de charmes!

« N'errez plus ainsi, jouvencelle, trempée de rosée, déchirée par les ronces : venez, venez, et soyez mon amante : je ne mépriserai pas ainsi vos

charmes. » Le ménestrel à ces mots prit sa harpe d'or; il en tira des sons harmonieux, mais la jeune fille était insensible à tous ses discours.

« Non, ménestrel ! Dans mes cruels ennuis je maudis son inconstance, mais je lui serai toujours fidèle : je veux le chercher nuit et jour, et quand je l'aurai trouvé, l'enlacer amoureusement de mes bras, comme le lierre entoure de ses anneaux l'orme qui le déchire. »

Un gai soldat survint : il tira son sabre, et le ménestrel avait à peine pris la fuite qu'il tomba sans vie dans son sang. « Oh ! damoiselle, dédaignez la fourberie de ce ménestrel, prenez-moi pour votre amant ; je suis un franc soldat et nous irons gaîment à la guerre, nous charger d'or et de butin.

— « Non, guerrier, non ! je chercherai toujours cet amant infidèle et je n'aimerai que lui. En vain les vents glacés mugiront, je dois errer jour et nuit ; et je ne bénirai la clarté qui me sourit que lorsque j'aurai retrouvé mon amant. »

Le soldat s'était à peine éloigné qu'un garde de la forêt vint à passer en ces lieux ; il cheminait joyeusement, vêtu d'un brillant pourpoint vert. Elle arrêta le galant sur la pelouse : « Oh ! dites-moi, s'écria-t-elle, dites-moi, n'avez-vous

point vu mon bien-aimé errer dans ces forêts ?

— « Et comment aurais-je reconnu le jouvenceau que vous cherchez ? — Oh ! aisément ; son visage est vermeil et sa voix touchante. — Douce fille, le cor en main, je parcours dès le lever du jour ces forêts verdoyantes ; mais croyez-moi, je n'ai point point vu le volage que vous aimez.

« Oh ! n'errez plus, charmante fille, dans le deuil et dans l'abandon ; mais venez avec moi, je vous aimerai toujours et je vous sauverai du mépris. Mes chiens sont à large gueule, sablés de taches rougeâtres : nous chasserons et nous chanterons tout le long du jour, et le crépuscule serein et la riante aurore nous trouveront toujours dispos.

« Parée de robes vertes, chasseresse vive et légère, on vous nommera partout la brillante reine de Mai. Venez aimable fille ! Couronnez mon ardeur, et toujours au sein des plaisirs, nous serons les seigneurs de la plaine !

— « Non ; je ne veux point de robes vertes ; je ne serai point la reine de Mai, et je ne chasserai pas aux sons du cor ; mais je veux errer jour et nuit, malgré le vent et la grêle orageuse ; et je ne bénirai la clarté qui me sourit que lorsque j'aurai retrouvé mon amant. »

Deuxième partie.

Le joyeux garde s'éloigna en faisant résonner son cor ; et la jouvencelle s'assit au bord du fossé dans le désespoir et dans l'abandon ; elle s'écriait encore : « Quoique tu fasses couler mes larmes, je t'aimerai toujours, ingrat que j'adore, et je mourrai pour toi. »

Le baron l'entendit de sa tour isolée : il descendit et gagna la porte du manoir. Il vit la jouvencelle assise sur le bord du fossé, et succombant au désespoir par amour pour un brillant jouvenceau qui l'abandonnait avec mépris.

Sa joue naguère vermeille comme une rose de printemps, était pâle comme le ciel de l'hiver : ses lèvres purpurines, autrefois si chères à son amant, étaient livides et fermées ; le froid engourdissait cette main de lis qu'il avait si souvent pressée.... A cet aspect, de fréquens soupirs trahirent la douleur du baron.

La jeune fille entremêla de pleurs et de sanglots son récit lamentable : elle raconta comment bra-

vant les feux de l'été et la froidure, elle errait de tous côtés pour retrouver son amant. « Hélas ! dit le baron, ce récit est triste et funeste.... Mais, ô charmante fille ! s'écria-t-il avec transport, tes chagrins sont passés.

« Oui, tu ne dois plus errer, tu ne dois plus t'égarer dans les campagnes, en butte aux atteintes des saisons : tu seras mon amante et mon épouse, et tu vivras au sein de l'opulence et de la joie. »

La triste jouvencelle s'étonnait d'entendre le baron lui déclarer son amour ; mais elle resta ferme quoiqu'elle craignît sa puissance.

« Venez, venez avec moi, soyez mon amour et ma noble dame : vous ne rôderez plus en butte au mépris ; vous ne traverserez plus la plaine, au sifflement des vents ; mais revêtue de robes d'or, vous serez plus brillante que l'astre de la lumière. Venez ! ne songez plus au désespoir et consentez à me suivre.

« Vous serez servie par de nobles filles renommées par leur beauté : l'or et les pierreries des mines de l'Orient seront votre parure, et vos cheveux seront couronnés de joyaux brillans, et votre sein sera chargé de perles éblouissantes.

— « Hélas ! s'écria-t-elle, dédaignez une fille destinée au mépris. Mon cœur n'est plus à moi

pour le donner. Mais il me faut errer jour et nuit quoique les vents mugissent, et je ne bénirai la clarté qui me sourit que lorsque j'aurai retrouvé mon amant. »

La triste jouvencelle se leva soudain; elle voulait fuir, mais le baron surpris la retint doucement et s'écria plein de joie : « Que le ciel, ô fidèle amie! récompense ton sincère et constant amour! C'est moi qui mérite ton mépris, moi qui cause tes maux.

« Tu vois le cruel.... J'ai voulu éprouver ta foi. Ta plainte a frappé mon oreille; elle a percé mon cœur. Reprends-le ce cœur, aimable jouvencelle! Je t'appartiens et nous ne serons plus séparés.

« Ce château, ce vaste domaine seront ta dot; ô ma bien-aimée! tu régneras dans ces lieux et tu n'auras plus à redouter la misère. Unis à jamais, nous nous aimerons d'un si tendre amour que si l'impitoyable mort te frappe la première, ô fille chérie, le même coup me jettera dans la tombe. »

La jeune fille rougissait de retrouver dans son amant un baron renommé; mais il s'écria avec transport : « Bannis tes craintes; ta foi a triomphé de mon orgueil. Je t'engage encore mon cœur: laisse éclater ta joie, et bénis la clarté qui rayonne à ta vue, car ton amant est retrouvé. »

LA SORCIÈRE,

OU

Wolfwold et Ulla.

« Hélas! il gît dans la poussière, sa joue pâle et froide est couchée sans vie sur l'argile. Mais l'espoir encore lutte dans mon sein... O jour naissant parais et viens éclairer mes pas!

« Ciel puissant, déchaîne sur les hordes cruelles du Danemarck, le souffle enflammé de ta vengeance, qu'elles fuient devant la lance de mon Wolfwold! Et toi, brillante heure matinale, viens éclairer mes pas. »

Ainsi se lamentait Ulla, la plus belle fille de la race des Saxons; ainsi se lamentait Ulla dans l'ombre de la nuit, et des pleurs inondaient son visage.

Quand l'orbe rougeâtre de la lune se montra

au-dessus de la colline et répandit sa lumière dans la vallée sinueuse et tranquille, Ulla ne pouvant maîtriser son inquiétude, se mit en marche, agitée par l'espérance et la crainte.

Elle abandonna sa demeure; et, seule, elle traversa la vallée profonde, cherchant au pied de la colline une caverne remplie de glaïeuls et d'herbes touffues.

De noirs et noueux troncs de chênes outragés par le temps et tout enlacés de plantes vénéneuses, protégeaient cet antre : l'épouvantable entrée, à demi souterraine, s'ouvrait comme la bouche de l'enfer.

Aussitôt qu'elle eut aperçu la ténébreuse caverne, une froide horreur fit trembler ses genoux. « Ecoute, ô prophétesse! écoute, s'écria-t-elle, une princesse t'implore. »

Surprise, elle s'arrêta... La sinistre frésaie s'envola dans les airs, et le filet qui retenait sa noire chevelure fut séparé violemment de sa tête et rejeté en arrière.

Ses vêtemens, du jaune le plus doux, s'empourprèrent sous les rayons de la lune, et répandirent une clarté dorée sur la terre jonchée de rameaux d'if.

Cet éclat vint frapper les yeux de la sorcière,

alors que, dans l'endroit le plus reculé de son antre, à l'heure magique de minuit, elle essayait sur une tombe un charme puissant.

Sa voix glapissante s'éleva du sein de la caverne : « Oh ! viens, ma fille, viens sans crainte, et conte-moi tes malheurs. »

Ainsi que frémit la feuille du tremble, lorsque l'ouragan agite ses rameaux ; ainsi que s'arrête étonné le chef de Clan qui voit fuir ses lâches phalanges.

Ainsi frémit, ainsi s'arrêta la craintive beauté lorsque du fond de l'antre effroyable, une vieille furie s'avança, vêtue de haillons souillés.

Autour de son front couronné de ciguë, ses cheveux gris de cendre tombaient à l'aventure : comme des profondeurs de deux horribles cratères, ses prunelles ardentes lançaient une flamme bleuâtre.

Sa peau, d'un rouge terreux, semblait adhérer aux os de ses épaules, semblable à l'écorce flétrie cicatrisée par l'éclair, lorsque la foudre a grondé.

Une robe d'un vert et d'un bleu salis, accoutrait la taille de ce spectre : une énorme déchirure laissait entrevoir les sillons de son flanc.

« Oh ! conte-moi, ma fille, conte-moi sans crainte quel chagrin t'a conduite ici : que mon

pouvoir puisse écarter tes soucis et rendre à ton âme la joie la plus douce.

— « Puissante enchanteresse ! vous voyez devant vous l'héritière du roi Edric : le Northumberland échut à mon père, mais le chagrin échut à sa fille.

« Lord Wolfwold obtint mon virginal amour ; mon père lui sourit : mais dès qu'il fut monté sur le trône du Northumberland, son orgueil exila le jeune héros.

« Bientôt les noirs corbeaux du sauvage Danemarck déployèrent leurs sombres ailes au-dessus des mers et se précipitèrent sur les coteaux et sur les prairies du Northumberland en redoutables bataillons.

« Reviens, brave Wolfwold ! s'écria Edric : ô gé-
« néreux guerrier, écoute ! la main de ma fille, l'é-
« pouse de ton choix attend ta lance triomphante. »

« Le jeune exilé avait passé dans les ennuis une année entière à la cour d'Ecosse : il entendit cet appel favorable et soudain il reprit sa large claymore. *

« Il laissa dans les pleurs les beautés de l'Écosse ; et revolant vers moi sur les ailes de l'amour, mar-

* Son épée.

chant nuit et jour, et se refusant le sommeil, il gagna les bords de la Tweed.

« Ce fut avec des accens de joie et des regards ravis, qu'il pressa cette main qui lui fut chère.... « Je pars, ô ma charmante Ulla ! s'écria-t-il, je « cours défendre les états de ton père.

« Sur le rivage de l'Edon, nous rencontrerons « l'audacieux ennemi : avant trois courtes jour-« nées, je viendrai déposer à tes pieds leurs dé-« pouilles sanglantes. »

« Hélas! ce temps est écoulé et trois longs jours encore, et cependant nul message n'est venu des bords de l'Edon réjouir sa tremblante épouse.

« Savante enchanteresse ! dévoile-moi son incertaine destinée. — Calme tes sens, mon enfant, car le ciel t'est favorable, répondit la vieille magicienne.

« Approche de ma caverne, et tiens-toi dans l'endroit où je place le cercle magique ; ne crains rien surtout des effrayans fantômes qui vont se glisser sous ma baguette d'ivoire. »

La sorcière brûla dans un vase informe un grossier encens, et des vapeurs impures s'élevèrent jusqu'au disque de la lune qui répandit une nouvelle clarté.

Un de ses pâles rayons se joua à travers les ténèbres qui recouvraient les flancs de la caverne, et l'on découvrit sur la roche la plus reculée, un autel et une tombe.

On distinguait autour de la tombe de mystérieuses leçons, tracées sous des formes bizarres; et des lézards et d'immondes serpens ailés supportaient la base fétide de l'autel.

Affamé et privé d'yeux, un énorme reptile était tapi dans l'angle le plus éloigné; et des milliers d'orfraies et de chauve-souris étaient suspendues aux crevasses de la voûte.

Le squelette d'un renard et celui d'un vautour ouvraient un gosier avide, et ces cadavres semblaient se disputer encore les os l'un de l'autre, et prêts à engager une querelle de mort.

« Maintenant, ma fille, dit la sorcière, la tombe va me rendre sa proie; le père de Wolfwold va se présenter dans ma caverne.

« Ses os entendront mes paroles, et sa main desséchée va tracer sur ces murs les lignes du sort. »

Elle sentit les gouttes d'une sueur glacée couler sur son visage pâle comme la glace du nord, lorsque porté par les esprits des airs, le fantôme apparut à l'entrée de la caverne.

Et trois fois l'enchanteresse agita sa verge magique au-dessus du squelette, et trois fois il leva lentement son bras décharné.

Le doigt fatal se promena sur un bouclier fendu et sur une lance brisée; puis il s'arrêta sur un lugubre cercueil que souillaient des taches de sang.

La sorcière agitée d'une horreur convulsive s'écria : « Que ces oracles, ô mon enfant, s'accomplissent sur les ennemis de Wolfwold !

« Essayons de nouveaux charmes : silence, mon enfant, sois attentive, et remarque les flammes qui vont s'élever de l'autel et du sol.

« Si la flamme brille à tes yeux du doux incarnat de la rose, alors Wolfwold respire.... Mais que l'enfer nous garde qu'elle vienne à répandre une lueur bleuâtre. »

La sorcière éleva son bras difforme et secoua sa baguette dans l'air, et tandis qu'elle murmurait des paroles magiques, de sombres éclairs s'échappaient de ses yeux.

Le genou de la belle Ulla fléchit soudain et frappe la terre ; ses mains s'élèvent vers le ciel, et ses membres se roidissent du froid de l'horreur.

Ses lèvres, naguère semblables à la rose, sont maintenant d'un violet pâle ; elles s'agitent et ne peuvent exprimer la douleur qui l'accable.

Ses yeux si brillans n'ont plus que la blancheur terne de l'albâtre et semblent inanimés.

Bientôt le charme fut achevé ; et, brillant faiblement une flamme tremblottante perça du sol.... Une effrayante flamme bleuâtre !

Derrière le feu livide de l'autel, du lieu le plus secret de l'antre, le jeune Wolfwold se leva sous de blancs vêtemens, sous les vêtemens de la tombe !

Ses yeux se fixèrent sur les yeux d'Ulla ; sa joue était terreuse et cave ; de sa main ensanglantée, il semblait lui faire signe de le suivre. . .

La belle Ulla vit l'ombre désolée : son cœur horriblement frappé se brisa.... Elle abandonna sa tête insensible, tomba sur la terre, et mourut !

FRÉDÉRIC ET ADÉLAIDE.

Frédéric quitte les terres de France; il s'éloigne de ses foyers, et jette avec indifférence un dernier regard sur le théâtre de ses premiers plaisirs.

Se jouant sur un coursier qui se cabre, impatient d'éprouver la trempe de ses armes, les joyeux rêves de l'espérance guident le soldat au-delà des montagnes, des marais et des clairières.

Abandonnée, éperdue, livrée au désespoir, l'aimable Adélaïde gémit sur des nœuds rompus, sur un fol amour, sur le repos et l'honneur évanouis.

Son sein est agité de battemens convulsifs; ses pleurs coulent en abondance; bientôt ses sanglots se mêlent au rire bruyant de la folie.

Dans son délire elle maudit, elle prie; sept longs jours et sept longues nuits s'écoulent.... La mort fut compatissante et vint à son aide alors que la

cloche du village retentissait pour la quatrième fois.

Et loin d'elle, et loin de la terre natale, le parjure Frédéric cheminait sans cesse, contemplant avec joie le rayon du matin qui dore les flancs de la montagne.

Et voilà qu'il entendit comme un son éloigné, comme la voix de la cloche qui s'agite au haut d'une tour et dont les vibremens se répètent quatre fois dans la vallée.

Le coursier se dressa avec effroi et frappa l'air qui siffla sous les coups de son ondoyante crinière : les cheveux du cavalier se hérissèrent et son âme fut frappée d'étranges et mystérieuses terreurs.

En vain il enfonce l'éperon dans les flancs de son coursier; en vain il espère se fuir.... La cloche mortuaire le poursuit, et durant sept longs jours et sept longues nuits, une inquiétude sans fin, une épouvante sans cause égarèrent ses pas.

La septième nuit fut noire et lugubre; les rivières se gonflèrent, la pluie tomba en torrens, et le tonnerre joignit son rugissement au bruit des vents qui faisaient craquer les arbres de la forêt.

Fatigué, ruisselant d'eau, consumé de tourmens affreux, Frédéric ne sait où cacher sa tête;

lorsqu'il découvre à la lueur des éclairs, un édifice en ruines.

Le voyageur attache fortement son coursier sous le portail humide et bas, et il s'engage lentement dans les détours d'un escalier, labyrinthe obscur et chancelant.

Devant lui se prolongent de longues voûtes sous lesquelles semblent glisser de pâles lumières. « Bienheureuse Marie, entends mes cris supplians : daigne guider les pas d'un pécheur. »

Des voix tonnantes s'élevaient mêlées à des éclats de rire : chaque fois qu'elles cessaient de se faire entendre, un refrain solennel ramenait sa triste et bizarre finale.

Au milieu de cris aigus, il lui semblait entendre la voix de ses amis moissonnés par la mort dans les batailles; mais le refrain solennel lui était bien connu; c'était la romance qu'aimait Adélaïde.

Tout-à-coup un glas funèbre trouble quatre fois le silence des ombres, quatre fois les échos des ruines retentissent; les éclats prolongés expirent: une porte s'ouvre lentement.... Un banquet dressé s'offre à la vue de Frédéric; mais les convives étaient glacés!

Adélaïde enveloppée de ses funèbres vêtemens désigne un siège avec un horrible sourire. Tous

se lèvent avec un bruit foudroyant, tous saluent l'étranger qu'ils attendaient.

Ils élèvent d'un air menaçant leurs bras décharnés. Ils entonnent avec un accent farouche leur refrain de bien-venue. « Viens parjure, viens au banquet de la tombe, et dis adieu à la lumière !... »

LA FILLE DE LORD ULLIN.

Un chef s'arrête aux confins des montagnes, il s'écrie : « Nocher, ne tarde point, et je te donnerai une livre d'argent pour nous faire passer le détroit !

— « O vous qui voudriez traverser Loch-Gyle, cette onde orageuse et noire! Qui donc êtes-vous? — Je suis le chef de l'île d'Ulva, et voici la fille de lord Ullin.

« Depuis trois jours nous fuyons ensemble devant les gens de son père; car s'ils nous eussent rencontrés dans la vallée, mon sang eût rougi la bruyère.

« Ses cavaliers volent sur nos pas : s'ils découvraient nos traces, qui réjouirait ma charmante épouse lorsqu'ils auraient tué son amant ? »

L'intrépide montagnard sécria : « J'irai, mon chef; je suis prêt ! ce n'est point pour votre argent qui brille, mais pour votre charmante dame;

« Et, sur ma parole, cette belle enfant ne demeurera pas plus long-temps exposée au danger; quoique les vagues blanchissent en fureur, je vous ferai passer le détroit. »

Cependant, tandis qu'il parlait, la tempête éclata ; les flots courroucés mugirent, et la face des cieux se couvrit de sinistres ténèbres.

Mais alors que le vent soufflait avec plus de violence, et que la nuit devenait plus affreuse, des hommes armés précipitèrent leurs coursiers dans la vallée, et l'on entendit bientôt de plus près le bruit de leurs armures.

« Hâtez-vous ! hâtez-vous ! s'écria la dame, bien que les tempêtes s'accumulent autour de nous : je puis affronter la fureur des cieux, mais non le courroux d'un père. »

L'esquif abandonne une terre orageuse pour se livrer à une mer plus orageuse encore. Il voguait déjà au milieu du rugissement des vagues mutinées, lorsque lord Ullin atteignit ce fatal rivage.

Sa colère se changea bientôt en pitié douloureuse; car, saisi d'épouvante, il aperçut sa fille livrée à la furie des flots; elle élevait une main

charmante pour implorer du secours, et de l'autre elle entourait son amant.

« Reviens, s'écria-t-il dans sa douleur; reviens à travers cette onde orageuse ! et je jure de pardonner à ton chef montagnard, ma fille ! ô ma fille !.... »

Ses cris furent vains.... Les vagues mugissantes battirent le rivage, comme pour repousser tout secours, et les flots écumeux roulèrent sur son enfant, et le laissèrent se plaindre.

LES SEPT SŒURS.

Lord Archibal avait sept filles, toutes enfans d'une seule mère : je ne dirais point dans le court espace d'un jour tout l'amour qu'elles se portaient. Partageant la même demeure, la charmante demeure de Binnorie, elles formaient entre elles une guirlande de sept lis : mais leur père, hardi chevalier comme il n'en combattit jamais, ne prit aucun soin d'elles. Il aimait tant à guerroyer ! — Chantez tristement, tristement la solitude de Binnorie !

Un vent frais souffle, un vent d'ouest; et des rivages d'Erin, un audacieux pirate se dirige à travers l'onde vers Binnorie : le brillant navire s'avance et touche aux rivages d'Ecosse; les guerriers sautent sur la plage.... Ecoutez !... Le chef

de la bande a fait résonner son cor. — Chantez tristement, tristement la solitude de Binnorie!

Près d'une grotte de leur domaine, où des rameaux de primevères s'entrelacaient au-dessus d'elles, les sept sœurs reposaient couchées comme de jeunes faons; mais soudain se levant avec épouvante au bruit des hommes et des coursiers, elles s'enfuient à l'aventure.... Illustre père, il semble que vous prenez peu de souci de votre charmante famille. — Chantez tristement, tristement la solitude de Binnorie!

Les sept belles Campbells s'enfuient, et les jeunes pirates les poursuivent sur la colline et dans la vallée, avec d'orgueilleuses menaces et de bruyantes insultes. Ils criaient: « Votre père aime à courir, à voyager; c'est assez pour lui de trouver la maison vide, lorsqu'il revient à la maison : peignez pour nous vos tresses blondes; pour nous soyez belles et tendres! — Chantez tristement, tristement la solitude de Binnorie!

Quelques-uns atteignaient leurs pas, quelques autres déjà ceignaient leur taille d'un bras vigoureux, elles volaient comme des nuages chassés par un vent orageux, et elles s'écriaient: « Non! laissez-nous mourir, et laissez-nous mourir ensemble! » Un lac était proche; le rivage était es-

carpé; là, jamais le pied de l'homme n'avait imprimé sa trace : elles coururent, et d'un élan désespéré, elles plongèrent ensemble dans l'abîme.... Jamais on ne les revit.... — Chantez tristement, tristement la solitude de Binnorie !

Le torrent qui s'échappe du lac, lorsqu'il roule à travers la vallée, répète en bouillonnant sur la pierre et sur la mousse, la plainte des sept charmantes Campbells. Sept petites îles verdoyantes et sans ombrage s'élevèrent du fond de l'abîme : les pêcheurs disent que ces aimables sœurs y furent enterrées par des fées, et que là elles dorment ensemble. — Chantez tristement, tristement la solitude de Binnorie !

LE LAC DU DISMAL SWAMP. *

Chant américain.

« Ils lui creusèrent un tombeau trop froid et trop humide pour une âme si brûlante et si ferme; et elle s'est en allée au lac du Dismal Swamp où toute la nuit éclairée par la lampe d'une mouche

* On raconte d'un jeune homme qu'il perdit l'esprit à la mort d'une fille qu'il chérissait, et qu'il disparut subitement aux regards de ses amis qui n'entendirent plus parler de lui. Comme il avait dit fréquemment, dans ses accès de folie, que son amante n'était point morte, mais allée au Dismal Swamp, on suppose qu'il s'enfonça dans ce désert affreux, et qu'il mourut de faim ou se perdit dans l'un de ses redoutables marais. — Le grand Dismal Swamp ou *Marécage terrible*, est éloigné de dix ou douze milles de Norfolk dans l'Amérique septentrionale, et le lac qui en occupe le milieu, long d'environ sept milles, est appelé l'étang de Drummond.

de feu *, elle fait voguer sa blanche nacelle.

« Et bientôt je verrai sa lampe lumineuse; bientôt j'entendrai le bruit de sa rame : notre vie sera longue et pleine d'amours; et je cacherai la vierge au sein d'un cyprès, lorsque j'entendrai le pas de la mort. »

Il courut vers le Dismal Swamp : la route était rude et pénible, à travers des genévriers entrelacés et des couches de roseaux, à travers plus d'un marécage, retraite des serpens, où jamais homme auparavant n'avait osé s'engager.

Et lorsqu'il s'étendit sur la terre pour essayer si ses paupières connaissaient encore le sommeil, il choisit le lieu où le manguier homicide distille ses larmes vénéneuses sur le voyageur qui cherche un asile sous ses rameaux.

* Le *Porte-lanterne*. Cette belle mouche lumineuse ne se trouve qu'en Amérique : elle a quatre pouces de longueur y compris la lanterne qu'elle porte sur le devant de la tête. La forme contournée de ce foyer de lumière est extrêmement bizarre. Le corps de la mouche est nuancé de plusieurs couleurs fort agréables : elle possède quatre ailes dont les supérieures ont peu de transparence; on y remarque un grand œil que l'on peut comparer à ceux des ailes des papillons-paons. Réaumur a mis cet insecte au rang des procigales, à cause de la structure de sa trompe. La lumière qu'il répand est si vive, que l'on peut lire écrire et même peindre à la clarté d'un seul porte-lanterne.

Et près de lui, la louve agitait le buisson et l'haleine empestée du serpent frappait son visage, lorsqu'il s'écria brusquement en s'éveillant d'un songe : « Oh ! quand verrai-je le lac noirâtre et la blanche nacelle de ma bien-aimée ? »

Il vit le lac : un brillant météore se jouait légèrement à sa surface. « Salut, dit-il, lumière de mon amie ! » Et le rivage sombre répéta durant plus d'une nuit le nom de la vierge expirée.

Il suivit la flamme errante du météore jusqu'à ce qu'il eût creusé une barque d'écorce de bouleau qui l'emporta loin du rivage.... Les vents étaient furieux et les nuages étaient sombres.... et la barque ne revint plus.

Mais souvent, du camp du chasseur indien, on voit à l'heure des ombres, cet amant et sa vierge fidèle traversant le lac, éclairés par la lampe d'une mouche de feu, et faisant voguer leur blanche nacelle.

JEMMY DAWSON.

Venez écouter mon récit lamentable, tendres cœurs, amans chéris ! et vous ne dédaignerez pas de pousser un soupir et vous ne rougirez pas de répandre une larme.

Et toi, chère Kitty, fille sans pareille, prête une oreille attentive ; car tu sais pleurer l'infortune et t'attendrir sur chaque plainte, excepté sur les miennes.

Le jeune Dawson était un garçon de bonne mine ; jamais gars plus brillant ne courut sur la plaine : il adorait une fille charmante qui le payait tendrement de retour.

Une fille sensible l'aimait avec tendresse : la demoiselle était d'un rang illustre, sa figure était sans défaut, sa réputation sans tache.

Malédiction sur l'odieuse querelle de parti qui

fit sortir du chemin de l'honneur le jeune homme adoré ! Puisse le jour où parurent les Clans rebelles, s'effacer de notre mémoire !

Il porta leurs couleurs et leur ceinture et fut trouvé sous ce funeste costume; et bientôt il lui fallut endurer ce trépas que ne put éviter le plus brave.

Que la joue de sa fidèle amie devint pâle lorsque la sentence de son Jemmy parvint à son oreille! Jamais la neige des Alpes ne parut si matte et si froide.

La vierge éperdue s'écria d'une voix entrecoupée : « O Dawson, maître de mon cœur, ne pense pas que ta mort puisse briser nos amours; car jamais nous ne serons séparés.

« Oh! si le doux pardon pouvait s'échapper de tes lèvres et venait soulager les infortunes de Jemmy; jamais, ô Georges! jamais mes oraisons ne se termineraient sans une prière pour toi.

« Le prince gracieux qui lui laisserait la vie, couronnerait une flamme qui ne peut s'éteindre; et chaque tendre enfant que je porterais sur mon sein, apprendrait à bégayer le nom de notre bienfaiteur.

« Mais quand il serait traîné couvert de mépris à cet arbre d'ignominie, il ne manquerait point

d'une amie qui partagerait avec lui l'arrêt de l'inexorable destin. »

Hélas ! son char funèbre fut amené ; il s'avançait avec lenteur : mais si son amant eût été porté sur un quadrige triomphal, elle ne l'eût pas aimé davantage.

Elle le suivit, préparée à contempler le terrible accomplissement de la loi ; et elle vit la dernière scène des malheurs de Jemmy d'un œil tranquille et résolu.

Cette riante figure qu'elle aima si long-temps avec délire fut contournée ; cette haleine mélodieuse qui chantait doucement ses amours, fut étouffée.

On sépara ce cou charmant autour duquel ses bras se joignaient avec tendresse : on déchira ce sein adoré sur lequel se reposait sa tête amoureuse.

On arracha ce cœur constant qu'elle préférait à tout autre ; car s'il avait oublié son roi, pour elle encore il était loyal et fidèle.

Elle supporta la vue de ce cœur au milieu des flammes impitoyables ; mais lorsqu'il fut réduit en cendres : « Oui, oui, s'écria-t-elle, je te suis !

« Ma mort, ma mort seule peut faire connaître l'amour qui faisait palpiter mon sein. O ciel ! prends pitié de malheurs semblables aux nôtres,

et permets..... permets que nous ne pleurions plus ! »

L'horrible scène était achevée ; le lugubre char se retirait : la vierge languissante jeta sa tête en arrière et mourut en soupirant le nom du bien-aimé.

La justice doit toujours prévaloir, mais les pleurs que ma Kitty répand sont bien légitimes ; car on entendra rarement un récit aussi vrai, aussi attendrissant et aussi lamentable.

LADY MARGUERITE.

Lady Marguerite ouvrit sa fenêtre et contempla l'étoile du soir qui brillait dans toute sa beauté, comme la lumière d'un phare éloigné.

Le silence régnait sur la terre et dans les cieux: on n'entendait que le murmure du ruisseau, qui bouillonnait sous les bouleaux de la vallée et rayonnait à la clarté de la lune.

La dame contempla le cours charmant du ruisseau, elle contempla les brillans rayons de la lune; mais ses regards cherchèrent en vain dans le bois et dans la vallée le palefroi de son fidèle chevalier.

« Hélas! dit-elle, voici l'heure où mon amant m'a promis de venir; car l'étoile du soir jette au loin ses rayons sur l'arbre du rendez-vous;

« Et la lune brille sur le cours de cette onde,

dans son plus doux, dans son plus bel éclat : pourquoi donc n'arrive-t-il pas? qui peut retarder mon chevalier fidèle?

« Mais calme-toi, calme-toi, mon cœur, car sûrement j'aperçois son coursier : hâtons-nous de rejoindre mon amour avant qu'il atteigne l'arbre du rendez-vous.

« Mais pourquoi vient-il à travers la vallée des sorcières? Ah! c'est un signe effrayant. J'entends le cri sinistre du prophétique oiseau de nuit, je le vois décrire son vol circulaire, et la lune a cessé de briller.

« Mais il vient, il vient! je vois ondoyer son panache; il flotte au gré des vents comme un météore au sein des ombres de la nuit. »

Lady Marguerite abandonna les salles de son père : elle ne songeait plus à ses craintes, car elle se hâtait pour rejoindre son chevalier sous l'ombrage de l'arbre du rendez-vous;

Et toujours elle apercevait ce panache, et par momens, elle voyait rayonner les mailles de son armure à la clarté de la lune.

« Arrête, ô doux ami! s'écriait-elle, pourquoi courir si vite? hélas! ma force est prête à m'abandonner, et je faiblis sous le vent glacé du nord. »

Mais le chevalier pressant encore ses pas, indi-

quait de la main sa route, et il dirigeait sa course le long du chemin qui conduisait à la colline des esprits.

Et Marguerite avançait sur les pas de son chevalier, et elle s'aperçut que sa joue était pâle comme la mort, et que ses yeux brillaient d'un éclat terrible.

Elle suivit ses pas sur la colline des esprits, et plus loin encore à travers la vallée des sorcières; et elle s'aperçut qu'il volait d'une course plus légère que ne le permet la vitesse des hommes.

Elle suivit ses pas sur le verdoyant parvis de la chapelle, jusqu'à ce qu'il s'arrêta sous l'arbre du rendez-vous. « Ici, cria-t-il, lady Marguerite! laisse-moi reposer, mon amour, un moment avec toi. »

Ils s'assirent sur l'épais gazon qui croissait sous leurs pieds; et Marguerite sentit que son sang se glaçait et que son cœur refusait de battre.

Ils étaient étendus non loin d'une pierre grisâtre sous laquelle quelque malheureux se réduisait en poussière; et lorsque Marguerite observa le visage de son amant, elle le vit pâle et froid comme l'argile.

La lune brillait à travers un nuage, et ses rayons tombaient sur le chevalier : mais un corps

hideux reposait à côté de Marguerite, et elle recula d'horreur à cette vue effroyable.

Tandis qu'elle regardait encore, le chevalier et son coursier s'évanouirent comme un nuage; et Marguerite demeura sans vie sous l'arbre du rendez-vous!

LORD THOMAS

ET

La belle Éléonore.

Lord Thomas était un hardi forestier, un chasseur des chevreuils du Roi : la belle Éléonore était une femme accomplie, et lord Thomas l'aimait avec tendresse.

« Venez expliquer mon enigme, ô ma mère, « dit-il, épouserai-je la belle Éléonore et laisse-« rai-je la brunette? »

— « La brunette a des châteaux et des terres, « la belle Éléonore ne possède rien : je te conjure « donc par ma bénédiction de m'amener la bru-« nette au logis. »

Or il arriva qu'un grand jour de fête, lord Tho-

mas alla trouver la belle Éléonore qui devait être son épouse.

Et lorsqu'il vint à la demeure de la belle Éléonore, il frappa contre la porte avec l'anneau: qui fut jamais si prompte que la belle Éléonore à faire entrer lord Thomas.

« Quelles nouvelles, quelles nouvelles, lord Thomas, dit-elle, quelles nouvelles m'apportez-vous? — Je viens vous inviter à mes noces, et c'est pour vous une triste nouvelle. »

— « Oh! Dieu défende, lord Thomas, dit-elle, qu'une semblable chose s'exécute : n'ai-je pas été moi-même votre fiancée et votre main ne me fut-elle pas promise? »

« Venez expliquer mon énigme, ô ma mère, dit-elle, et l'expliquer d'un seul mot : irai-je aux noces de lord Thomas ou resterai-je au logis? »

— « Il y a là beaucoup de vos amis, ma fille, et beaucoup de vos ennemis : je vous conjure donc par ma bénédiction, de ne point aller aux noces de lord Thomas.

— « Il y a là beaucoup de mes amis, ô ma mère; mes ennemis seraient-ils en plus grand nombre, que j'y trouve la vie, ou la mort, je veux aller aux noces de lord Thomas. »

Elle revêtit une magnifique parure et fit ha-

biller tous ses gens d'un vert brillant; et lorsqu'ils traversaient les villes, on les prenait pour les gens d'une haute princesse.

Et lorsqu'elle vint à la porte de lord Thomas, elle frappa avec l'anneau: qui fut jamais si prompt que lord Thomas à faire entrer la belle Éléonore.

« Est-ce là votre épouse? dit-elle : son visage me semble étrangement brun; vous qui méritez la plus belle femme qui ait jamais foulé la terre.

— « Ne la méprisez point, belle Éléonore, dit-il, ne la méprisez point devant moi, car j'aime mieux votre petit doigt que son corps tout entier. »

La brune fiancée portait un léger poignard, à-la-fois long et pointu; et, le plongeant entre les côtes, elle en perça le cœur de la belle Éléonore.

« Oh! que le Christ vous sauve, s'écria lord Thomas; votre visage me semble étrangement pâle: vous avez perdu les plus fraîches couleurs sur lesquelles ait jamais lui le soleil.

— « Etes-vous aveugle, ô lord Thomas? dit-elle, ou votre vue se trouble-t-elle? ne voyez-vous pas le sang de mon cœur jaillir en pluie sur mon genou? »

Lord Thomas avait un glaive à son côté : il

trancha la tête de son épouse et la jeta contre le mur.

Il appuya la poignée contre la terre et la pointe contre son cœur : On ne vit jamais trois amans qui se rencontrèrent et qui se séparèrent plus vite.

L'HÔTE DES BORDS DU BRIGNAL.

QUE les bords du Brignal sont beaux et sauvages ! Que les bois de Greta sont verts ; on y cueille des guirlandes dignes de parer la reine de l'été ! Un jour que chevauchant près de Dalton-Hall, je passais au-dessous de ses hautes tourelles, une fille chantait gaîment du haut des murs du château : « Que les bords du Brignal sont frais et charmans ! Que les bois de Greta sont verts ! J'aimerais mieux errer avec Edmond sous leur ombrage qu'être la reine d'Angleterre. »

— « Jouvencelle, si vous voulez partir avec moi pour abandonner la tour et la ville, il vous faut avant tout deviner quelle vie nous menons, nous qui demeurons dans la plaine et dans la vallée ; et, si vous expliquez cette énigme, alors vous

courrez aux bois aussi joyeuse qu'une nymphe de mai.

— « Je devine à ce cor, à ce vigoureux palefroi que vous êtes un garde-chasse chargé de veiller sur les forêts du roi. — Un garde-chasse, aimable fille, fait résonner son cor, mais c'est à la pointe du jour; on entend ses joyeux accords au lever du matin, et les miens dans les ténèbres de la nuit.

— « A ce brillant sabre, à ce mousqueton qui vous parent si galamment, je devine que vous êtes un dragon intrépide qui n'attend que le son du tambour. — Je n'attends point le son du tambour, et je ne suis pas plus attentif au bruit de la trompette : mais lorsque le bourdonnement de l'escarbot se fait entendre, mes camarades prennent la lance.

« Jouvencelle, je mène une vie sans nom ; je mourrai d'une mort sans nom : le lutin dont la lanterne éclaire la prairie est un meilleur compagnon que moi ; et lorsque je me trouve avec mes camarades sous le vert feuillage des bois, nous oublions tous ce que nous fûmes et nous ne songeons pas à ce que nous sommes. »

LE CHATEAU DE GLENCHORE.

Le château de Glenchore est l'asile de l'obscurité; ses antiques salles sont froides et désertes : la ciguë se déploie sur le plancher entr'ouvert, et le lierre serpente sur les murailles en ruines.

Le vallon cachait les cerfs endormis; l'aigle était couché dans son aire sur le sommet de la montagne, lorsqu'un ménestrel égaré vint demander un asile à ces demeures fréquentées par les ombres des morts.

La grande cloche sonnait; l'oiseau de nuit jetait des cris; le vent résonnait avec force sous chaque arche ruinée; l'éclair étincelait à travers le grillage, tandis qu'un vieillard s'engageait dans la formidable enceinte.

Son œil était hagard, sa joue était pâle; son

cœur battait avec violence, et son pas chancelant était à-la-fois pressé et tardif.

Il gagna la tour la plus reculée du château, et suspendit sa harpe au-dessus de sa tête : il fit monter une prière vers la puissance gardienne et s'étendit pour dormir sur la terre glacée.

Là, tandis que le vent terrible soufflait sur lui, que les nuages étaient chassés rapidement à travers les cieux, on dit que d'étranges sons frappèrent son oreille, et que son œil fut épouvanté de visions sinistres.

On rapporte qu'à l'heure où minuit sonna, lorsque la chouette se taisait et que l'orage était calmé, des esprits tirèrent de mystérieux accords de la harpe suspendue au-dessus de lui.

L'air était triste et le chant traînant ; de pareils sons ne parvinrent jamais aux oreilles d'un mortel : ils parlaient des affronts d'un monarque captif, ils disaient les pleurs d'une nation dans le veuvage.

Quelque chose qu'il entendît ou qu'il vît à cette heure, c'en était trop pour la cervelle du ménestrel ; car après qu'il se fut reposé dans la tour de Glenchore, il ne se ressembla plus à lui-même.

Il erra sans repos nuit et jour ; il ne parla plus des choses de la terre ; mais on l'entendit se dire

à lui-même : « Il faut que j'aille chercher le roi Cœur-de-Lion ! »

Enfin, sur un esquif, les vents de la nuit l'emportèrent loin de son rivage natal, nul mortel ne sait où ; mais on dit encore que, dans quelque pays éloigné, il erre pour chercher le sommeil qui le fuit.

Il touche en tous lieux sa harpe et semble chanter pour quelque inconnu, et il dit qu'il trouvera le repos qui le fuit lorsqu'il aura retrouvé le roi Cœur-de-Lion. *

* Cette ballade est une des plus anciennes que l'on connaisse; on pense même qu'elle remonte à l'époque où l'Angleterre souffrait de la tyrannie de Jean-Sans-Terre, frère de Richard-Cœur-de-Lion, qui était allé aux Croisades.

LA SOURCE

De Sainte Keyne.*

Il est une source au pays de l'Ouest : on n'en vit jamais de plus claire ; et dans le pays de l'Ouest il n'est aucune femme qui n'ait entendu parler de la source de Sainte-Keyne.

Un chêne et un orme s'élèvent auprès d'elle : un frêne se déploïe derrière la roche, et de la rive, un saule se penche sur l'onde.

Un voyageur vint à la source : il en approcha plein de joie, car il marchait depuis le chant du coq, et aucun nuage ne se voyait dans le ciel.

Il but de cette eau si fraîche et si limpide, car il était consumé de soif et abattu par la chaleur ;

* La source de Sainte-Keyne se trouve en Cornouaille : la vertu que l'on attribue à cette eau est de donner à celui des deux époux qui en boit le premier, l'autorité sur l'autre.

puis il s'assit au bord de l'onde sous l'ombrage du saule.

Un homme survint de la ville voisine pour remplir sa cruche à la source : il s'arrêta sur le bord de la fontaine et salua l'étranger.

« Etranger, dit-il, êtes-vous marié ?... Ah ! si vous avez une femme, vous avez pris aujourd'hui le plus heureux breuvage que vous ayez bu de votre vie.

« Mais votre honnête femme, si vous en avez une, serait-elle, par aventure, venue en Cornouaille ? Si jamais elle y vint une fois, je gagerais ma vie qu'elle a bu à la source de Sainte-Keyne.

— « J'ai laissé au logis une bonne femme qui n'est jamais venue ici, répliqua l'étranger ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi mon breuvage en sera-t-il meilleur ?

— « Sainte-Keyne, répondit le Cornouaillais, but pendant long-temps du cristal de cette source ; et devant que l'ange l'eût inspirée, elle jeta sur l'onde un charme.

« Si le mari boit avant sa femme de cette source merveilleuse, il devient un homme à jamais heureux, car il sera le maître toute sa vie.

« Mais si l'épouse boit de cette eau la première, Dieu garde l'époux ! » L'étranger se pencha vers

la source de Sainte-Keyne et but une seconde fois.

« Vous bûtes à propos, je pense, de cette fontaine? » dit-il au Cornouaillais; mais le Cornouaillais sourit et secoua humblement la tête.

« Dès que le mariage fut achevé, je courus à la source, laissant ma femme sous le porche; mais, plus habile que moi, elle avait emporté une bouteille de cette eau à l'église. »

L'ESPRIT DE LA TEMPÊTE.

Sa face était comme celle du spectre qui se glisse lentement à minuit hors de la chapelle; sa stature, comme la tour de fumée au-dessus de l'édifice en flammes.

Ses yeux étaient rouges et terribles; son chapeau, le nuage grisâtre argenté par la lune; son bâton, le serpent tortueux qui déploie ses replis sur la Voie-Lactée.

Il cria : « Loin d'ici! figure à demi nue, blanchissante et débile! Comment oses-tu seul aborder mes états et braver l'ange de la tempête ?

— « Qui donc es-tu, répliqua l'homme, ô toi qui portes la destruction sur ton front, dont l'œil ne peut souffrir aucun mortel ? Affreux esprit de la montagne, qui donc es-tu ?

— « Dans ce désert humide et reculé, depuis

que le monde roule une mer sans rivage, j'ai fondé, sur les élémens, mon trône, la terreur de ta race et de toi.

« Je couvre de sang le roi du jour et je voile, dans l'Orient, les rayons de sa lumière : je cache la lune dans un funèbre linceul, au fond de la demeure de la nuit.

« Je dirige l'aile rapide des flèches de la foudre au-dessus de la voile balayée par l'aquilon, et je prête l'oreille pour entendre gronder mes tempêtes au-dessus de la profonde vallée de Glen-Avin.

« Ces collines sont éternellement entr'ouvertes; leurs fronts révérés sont chauves et blanchis : les vagues du Groënland saluent le ciel, et de leur écume éteignent les astres brûlans.

— « Qui souleva ces vagues dévorantes ? Qui découronna les sommets de l'antique Cairngorm, et creusa ces cavernes toujours béantes ? — Ce fut moi.... l'Esprit de la Tempête.

« Et toi, tu seras condamné pour jamais à gouverner avec moi le vent, à crier, au milieu du rugissement de la tempête, auprès de la fontaine, du fleuve et de l'arbre de la forêt ! »

LA BARQUE DU PÊCHEUR.

TANDIS que le pêcheur assis, vers la fin du jour, au fond de son bateau, réparait son filet dans un enfoncement de la baie, et comptait avec joie les nombreuses rasades qu'il avait bues le matin, un coup de vent rompit les amarres, et soudain s'éloigna la barque du pêcheur.

Il chercha sa voile et sa rame; mais il les chercha en vain, elles étaient restées l'une et l'autre sur le rivage; il tourna ses regards vers la côte où sa femme éplorée levait ses mains au ciel pour implorer du secours, et les vents apportaient à son oreille sa voix gémissante, tandis que s'éloignait la barque du pêcheur.

Qu'elle fut terrible pour lui cette nuit accablante, au milieu de la mer dans sa rage, et de

la tempête dans sa force! combien de fois il pensa, battu par les vents et les ondes, qu'il ne reverrait plus ses enfans et sa femme! Il pleurait, mais ses larmes étaient inutiles,.... car toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Le lendemain ses yeux s'ouvrirent avec effroi devant cette immensité de flots tumultueux, verdissans et déserts; il regarda le sud, il regarda le nord; mais aucun rayon de soleil ne fit luire l'espoir au milieu de la tempête. Il essaya si par la prière, il pourrait fléchir les cieux.... Mais toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Trois jours et trois nuits sur les mers profondes, aussi légère que la feuille chassée par la brise, en dépit de la faim qui lui rongeait le sein, en dépit des larmes qui jaillissaient fréquemment de ses yeux, en dépit de la prière qu'il élevait avec ferveur.... s'éloigna la barque du pêcheur.

Le quatrième matin, à la clarté de son étoile, il aperçut une voile voguer au loin sur l'horizon; il sentit son cœur palpitant renaître à l'espérance, une larme délicieuse humecta sa joue; mais la voile disparut bientôt... et toujours s'éloigna la barque du pêcheur.

Le cinquième matin, il se crut poussé vers une île déserte, toute hérissée de rochers grisâtres.

« Il me serait doux, ô mon Dieu, de vivre et de mourir là, quand même cette rive ne serait habitée par aucun mortel, par aucune créature. » Il approcha de l'île et passa, car ses efforts furent impuissans.... et toujours s'éloigna la barque du pêcheur.

Enfin comme un trait décoché de l'arc, vers cette région de ténèbrès, de glaces et de neiges, où la pesante nuit du pôle sommeille durant des mois sur l'Océan, où jamais nul mortel ne se vit deux fois, où ses os reposeraient avec l'ours et la baleine.... s'éloigna la barque du pêcheur!

L'EXILÉ IRLANDAIS.

Il vint au rivage un pauvre exilé d'Erin; la rosée était froide et pesait sur son vêtement chétif; il soupirait pour son pays lorsqu'à la chute du crépuscule il errait seul auprès de la colline battue des vents; mais il tournait avec ferveur vers le soleil ses regards attristés, lorsque cet astre s'élevait au-dessus de cette île natale où dans le feu de ses jeunes émotions, il entonna jadis le chant hardi d'*Erin go Bragh.* *

« Oh! que mon sort est misérable, dit l'étranger; le daim sauvage et le loup peuvent s'enfuir

* Le refrain de ce chant patriotique, signifie littéralement *Irlande, ma chérie, Irlande pour toujours!* Lady Morgan a adopté cette devise à laquelle elle a donné pour corps une harpe couronnée de trèfle qui est la fleur nationale de sa patrie.

sous un abri; mais je n'ai point de refuge contre la faim et le danger; il n'est plus pour moi ni toit, ni patrie. Non, jamais je ne coulerai de douces heures sous l'ombre des verts bocages où vécurent mes pères, je ne couronnerai plus ma harpe de la fleur du trèfle sauvage, et je ne toucherai plus l'air ravissant d'*Erin go Bragh.*

« Erin, ô ma patrie! quoique plaintif et délaissé, je visite encore dans mes songes ton rivage battu des flots de la mer; mais hélas! je me réveille loin de lui sur une terre étrangère, et je soupire après mes amis qui ne s'offriront plus à ma rencontre. Impitoyable destin, ne me rendras-tu jamais au repos d'un séjour où les périls ne me poursuivent pas? hélas! mes frères ne m'embrasseront plus; ils sont morts pour me défendre, ou vivent pour me pleurer.

« Qu'est devenue ma cabane qui s'élevait auprès d'un bois sauvage? Mes sœurs et mon père, déplorez-vous sa chute! Qu'est devenue la mère qui veilla sur mon enfance, et le sein chéri qui fut tout pour moi?.... O mon triste cœur, long-temps abandonné par le plaisir, pourquoi rêver encore un bonheur épuisé? Les pleurs tomberaient comme la pluie, qu'elle sne rappelleraient pas la joie et la beauté qui ne sont plus.

« Mais en réprimant tous ces souvenirs insensés, un dernier vœu s'échappera de mon âme. Erin, un exilé te lègue sa bénédiction; terre de mes ancêtres! lorsque froid et sous la terre, mon cœur aura cessé de battre, que tes champs soient verdoyans, ô la plus délicieuse île de l'Océan! et que tes bardes en touchant la harpe entonnent avec ferveur, *Erin mavourneen*, *Erin go Bragh!* »

LA COURONNE DE CYPRÈS.

« Oh ! ne me tressez point de couronne ou tressez-la-moi de cyprès! L'éclat du lis est trop vif, la feuille du houx est trop brillante.

« La fleur de mai et l'églantine peuvent ombrager un front moins triste que le mien. Oh! ne me tressez point de couronne ou tressez-la-moi de cyprès !

« Que la gaîté ceigne ses tempes des rians festons de la vigne; que le mâle chêne et l'if pensif couronnent le patriote et le sage!

« Le rameau de myrte rend la vie aux amans ; mais, hélas! Matilde ne me le donnera pas : ne me tressez donc point de couronne, ou tressez-la-moi de cyprès!

« Que la superbe Angleterre se pare avec orgueil

de ses roses fameuses qu'elle a si chèrement payées; que l'Ecosse orne son bonnet de bruyère et de campanule trempée dans la rosée!

« Qu'on voie briller sur le cimier de l'Irlande la fleur d'émeraude qu'elle aime; mais pour moi, ne me tressez point de couronne, ou tressez-la-moi de cyprès! »

OWEN.

Derrière ces hautes montagnes qui s'étendent au loin, j'ai vu mon bien-aimé disparaître le dernier jour de mai, pour voler aux combats où l'appelait sa patrie. Ah! je me souviendrai de ce jour en poussant de tristes soupirs; Owen, pourquoi m'as-tu quittée, pourquoi suis-je restée à la maison?

Mon père fut cruel de s'opposer à ma fuite et j'eus un cruel courage de demeurer en ces lieux. Avec toi je voyagerais contente de climats en climats. Owen, pourquoi m'as-tu quittée, pourquoi suis-je restée à la maison?

Chaque matin je porte des fruits à Langollen; mais je ne sais plus débattre un marché. Mon

père me gronde le soir et ma mère tout le long du jour. Owen, pourquoi m'as-tu quittée, pourquoi suis-je restée à la maison?

Lorsque je pense à mon Owen, mes yeux se remplissent de larmes, et ma mère s'irrite de voir mon rouet s'arrêter. Puis-je être attentive à filer lorsque Owen est loin de ma vue? Owen, pourquoi m'as-tu quittée, pourquoi suis-je restée à la maison?

Ah! puisse le ciel favorable protéger mon amant contre les dangers; le presser sur mon sein dissiperait tous mes ennuis; mais je crains, hélas! que cet heureux jour ne soit encore éloigné. Owen, pourquoi m'as-tu quittée, pourquoi suis-je restée à la maison?

LA PETITE MENDIANTE.

JE traverse dans l'abandon la montagne et le marécage, j'erre les pieds nus, et la fatigue m'accable; mon père est mort, et ma mère est pauvre; elle regrette des jours qui ne reviendront plus.

Ayez pitié de moi, cœurs généreux, amis de l'humanité! le vent est froid et la nuit approche; donnez-moi par charité quelques alimens pour ma mère, donnez-moi quelques alimens, et je m'en irai.

Ne m'appelez point paresseuse, mendiante ou effrontée, je voudrais bien apprendre à tricoter et à coudre; j'ai deux jeunes frères à la maison; lorsqu'ils seront grands, ils travailleront avec courage.

O vous qui vous réjouissez, libres et sans inquiétude, garantis du vent, bien vêtus et bien nourris, si la fortune changeait, songez combien il serait affreux de mendier à une porte pour un morceau de pain!

LA PRISONNIÈRE DE BEDLAM.

Un matin de printemps, au lever de l'aurore, j'entendis dans Bedlam une fille qui chantait avec tristesse; sa main secouait avec bruit ses chaînes, tandis qu'elle faisait entendre ce chant plaintif et doux. « J'aime mon bien-aimé parce que je sais qu'il m'aime.

« Que ses parens furent cruels de l'envoyer sur la mer, et qu'il fut cruel aussi le vaisseau qui l'emporta loin de moi! Cependant j'aime ses parens puisqu'ils sont à lui, quoiqu'ils aient causé mon malheur, et j'aime mon bien-aimé parce que je sais qu'il m'aime.

« Oh! s'il plaisait aux puissances compâtissantes de m'appeler au ciel, je réclamerais un ange gardien pour qu'il vole autour de mon bien-aimé. Que je serais heureuse de le préserver de tous les

dangers! car j'aime mon bien-aimé parce que je sais qu'il m'aime.

« Je ferai une guirlande de paille; je la ferai merveilleusement belle : je tresserai l'églantine avec les roses, les lis et les marguerites, et j'en ferai présent à mon bien-aimé lorsqu'il reviendra de la mer; car j'aime mon bien-aimé parce que je sais qu'il m'aime.

« Oh! je voudrais être un petit oiseau pour m'aller poser sur son sein ; je voudrais être un rossignol pour l'endormir par mes chants : me mirer dans ses yeux charmans serait toute ma récompense; car j'aime mon bien-aimé parce que je sais qu'il m'aime.

« Oh! je voudrais être un aigle pour m'élancer dans les cieux! je regarderais de tous côtés avec des yeux perçans, et je pourrais l'apercevoir. Mais hélas! fille infortunée, tu ne le reverras jamais : cependant j'aime mon bien-aimé parce que je sais qu'il m'aime. »

L'ÉTRANGÈRE.

Il passa le long de ce vallon tranquille une jeune fille : personne ne pourrait dire de quels lieux elle était venue; personne ne pourrait raconter son histoire. On eût dit une fleur charmante long-temps battue par la tempête, ou quelqu'une de ces figures que l'on voit en songe; ses yeux égarés brillaient d'un éclat aussi vif, ses formes étaient aussi diaphanes.

Si nous examinions son visage flétri, si doux malgré le dépérissement de ses charmes, soudain elle le cachait avec sa main décharnée, et précipitait sa marche. En vain nous affligions-nous de ses peines; en vain aurions-nous voulu lui prodiguer nos soins; plus nous desirions la retenir et l'abriter du soleil et de la pluie, plus elle desirait s'éloigner.

Si quelqu'un prononçait le nom du chien qui la suivait, elle commençait un chant tendre qui semblait composé par quelque jouvencelle dont le cœur avait été cruellement outragé; et toujours elle en prolongeait le refrain avec un accent si sauvage, qu'à peine eût-on pensé que c'était un chant terrestre, et qu'il appartînt à cette fille si douce et si paisible.

Ensuite elle tressaillait et regardait autour d'elle comme si elle eût été poursuivie, comme si elle avait retrouvé la pensée qui renouvelait tous ses chagrins. Elle bénissait le moment où le repos appelait tous les habitans au sommeil, car elle aimait à parcourir les collines couvertes de bruyères et les bancs de thym, aussi libre que la brise vagabonde.

Ce qu'elle disait, ce qu'elle chantait, annonçait qu'elle avait été tendrement aimée : mais en vain lui demandait-on ce qui la forçait d'errer et d'où provenait son chagrin. On voyait qu'elle avait donné à son chien un nom qui réveillait quelque peine; mais ce n'est qu'au ciel que l'on sait ce qui a causé tant de ravage dans son âme.

Il y a long-temps que l'étrangère passa le long de ce vallon tranquille, et personne ne sut de quels lieux elle était venue, et personne ne peut

conter son histoire, personne ne peut dire si elle repousse encore, comme autrefois, la main qui s'avance pour la secourir, ou si sa raison est revenue, et si elle est heureuse avec celui qu'elle pleurait..., ou si elle repose dans la tombe.

LE GARDE DES BOIS.

Arrêtez-vous! ô voyageur! demeurez ici cette nuit : la pluie tombe encore; le vent mugit; la lune même a retiré sa lumière et s'est allée coucher derrière un nuage. Vous avez sept longs milles à parcourir à travers des marécages; et vous vous égareriez en vous éloignant de cette cabane, sans rencontrer peut-être une porte amie, une seule âme qui vous indiquât le chemin!

Viens, chère Catherine, prépare le souper : cet étranger partagera ce que nous avons de meilleur. Qu'un gâteau et une tranche de lard réparent ses forces avec la bierre douce qui réjouit l'homme épuisé de fatigue.... Approchez du foyer : prenez là votre place; et, jusqu'à l'heure du sommeil, nous chanterons la ballade de Robin Hood et celle

de Chevy-Chase; ensuite nous gagnerons nos lits. Si j'étais plus riche, je vous traiterais avec largesse : je ne puis, hélas! vous offrir que peu de chose; mais vous direz, si vous parlez de notre cabane, que votre hôte était le garde des bois.

CHANT DES NYMPHES

De la Mer.

Loin des royaumes de l'air, nous habitons des bosquets de corail : nos jardins sont parés d'algue choisie, et notre demeure est la coquille nacrée.

Quand la lune luit doucement, nous refoulons la marée bouillonnante, et c'est nous qui tirons la ligne de lumière qui brille au bord de l'horizon.

Dans le sillage du léger navire, nous folâtrons où le flot se sépare, et nous flottons en rayonnant autour de l'écume soulevée par la rame, comme des étoiles sur le ciel de l'Océan.

Lorsque la tempête est déchaînée et que l'esquif s'enfonce sous la vague, nous formons avec des algues un linceul pour le matelot, et nous creusons sa tombe dans le sable.

Quelquefois, pour l'avertir avant que le choc fatal étouffe son dernier soupir, nous allumons un phare sur l'aride écueil où ne brilla jamais une flamme terrestre.

Et lorsqu'un brillant incendie s'allume dans l'occident, lorsque Phébus atteint le terme de sa course, nous marions les vagues à ses rayons d'or, et par nous s'opère l'hymen de la mer et du soleil.

Mortel, notre vie est douce : veux-tu comme nous connaître le bonheur, fuis le trouble et le bruit du monde, et viens demeurer sur les bords solitaires de la mer.

CHANT DE MORT DE L'INDIEN.

Le soleil se couche dans l'ombre, et les étoiles n'ont pas paru; commencez bourreaux! vos menaces sont vaines, car le fils d'Alnomook ne se plaindra jamais.

Souvenez-vous des flèches qu'il a décochées de son arc; souvenez-vous de vos chefs tombés sous le tranchant meurtrier de sa hache. Pourquoi ce retard?.... Attendez-vous que je recule devant la souffrance? Non, le fils d'Alnomook ne se plaindra jamais.

Rappelez-vous le bois où nous dressons nos embuches et les crânes chevelus que nous avons enlevés à ceux de votre nation.... Maintenant la flamme pétille; vous triomphez de mes souf-

frances; mais le fils d'Alnomook ne se plaindra jamais.

Je vais au grand pays où mon père est allé; son ombre se réjouira de la renommée de son fils. Le trépas vient comme un ami, il me délivre de la souffrance; et ton fils, ô Alnomook, a dédaigné de se plaindre!

LE CHANT DE LA NAIADE.

Ma demeure est au sein de la vague; le lis d'eau est mon lit; et les perles les plus brillantes que roulent les rivières, sont enlacées autour de mon sein et de ma tête.

Le poisson nage avec indolence auprès de ma couche; souvent ses nageoires frémissantes effleurent mon front, et ses esprits s'exhalent en silence vers moi, tandis que le flot roule doucement au-dessus de lui.

Viens donc dans ces bras que je t'ouvre, viens sur ce sein charmant, et tu tresseras parmi les vagues d'argent, ma chevelure de soie.

J'ai un anneau d'algue de rivière qui fut scellé avec le baiser d'un esprit; je t'épouserai aux clartés de cette lune d'eau et de miel.... Ah! viens couronner mon amour.

LE CHANT

De la Femme du Chasseur.

Encore un jour..... encore un jour! et cependant il ne vient pas. Je porte au loin mes regards sur les collines bleuâtres, et rien ne s'offre à ma vue.

J'entends au bas des monts la chute des torrens dont les échos retentissent; j'entends le chant des oiseaux, mais je n'entends pas le cor de mon chasseur.

L'aigle se perd au sein de la clarté qui renaît, le chamois diligent bondit; mais hélas! je n'aperçois ni le faucon ni les dogues de mon Ulric.

J'ai trois fois observé la neige rougie par la pourpre du soir, j'ai vu le soleil se coucher derrière le rocher, et trois fois j'ai attendu en vain.

J'aime à voir l'arc qu'il ne tend plus, croiser avec grâce son épaule, et j'aime à voir le cor doré se balancer à sa ceinture.

J'aime ses dogues noirs, j'aime le vol impétueux de son faucon; et j'aime à voir sa joue mâle briller des couleurs montagnardes.

J'ai patiemment attendu, mais à présent je voudrais que la chasse fût terminée; il peut bien aimer les travaux du chasseur, mais il devrait m'aimer davantage.

Pourquoi tarde-t-il encore?.... Il serait de retour si son amour était égal au mien : je pense que si j'avais en cage une colombe amoureuse, je ne voudrais pas la laisser languir.

Mais écoutons!.... quels sont ces pas qui résonnent dans la vallée?.... je vois ses dogues.... je l'aperçois lui-même.... O mon Ulric! sois le bien venu!

LE CHANT DU BANDIT.

Que les amans chérissent la douce clarté de la lune et se retirent sous des bosquets de myrte; la nuit sombre et sans lune, et les cavernes des rochers sont pour nous!

Que d'autres aiment écouter le chant mélodieux du rossignol; la tempête, le vent, la pluie retentissante, sont plus doux à notre oreille.

Car souvent ils égarent l'homme solitaire à travers les buissons et la ronce; nous nous élançons de notre secret repaire et nous fondons sur notre proie.

Alors nous partageons gaîment le butin et nous nous réjouissons en buvant, jusqu'à ce que l'au-

rore barbouillée de lie, nous épiant de loin, regarde à travers le treillage.

Le plaisir, craignant l'esclavage, précipite avec dédain sa fuite loin des guerriers, des hommes d'état, des misérables et des rois, et cherche la caverne du brigand.

LE CHANT DE LA FÉE.

Mes heureuses compagnes s'élancent maintenant des clairières herbeuses et des bois remplis de fougère : le jour décline; le brillant Vesper répand sa clarté, et la nuit envahit le ciel. Loin des folâtres ébats de midi et des bancs de thym, retirons-nous dans la demeure de Dolydd! Nous avons des plaisirs que ne connaissent point et que ne peuvent partager les mortels.

Que la porte soit légèrement fermée, et que le plancher soit bien net; que l'âtre soit nettoyé avec soin; que la flamme brille et que l'eau soit proche; placez en rond les sièges! Mettez d'accord vos instrumens, modulez vos sons harmonieux, et le jour viendra redorer l'Orient avant que nous cessions de chanter.

Mais je me glisserai d'abord où les mortels sommeillent et j'amènerai à ma suite l'heureux songe : j'irai planer près du sein de la jeune fille étendue sur sa couche, et je lui ferai rêver le moment si doux, où le plus tendre et le plus beau des hommes, où son fidèle Eimon, goûtera le bonheur dans ses bras amoureux.

Déployez vos provisions sur des feuilles de primevères, vos glands et vos baies ! Que les douces amandes augmentent le repas, et que les fleurs répandent leurs parfums ; et lorsque le banquet sera terminé, nous foulerons le plancher, séparées en couples joyeux : aucune voix ne sera muette, et les sons aigus de vingt fifres animeront nos danses légères.

Lorsque le jour commence à poindre et que l'homme éveillé, s'arrache aux douceurs du repos, nous abandonnons à sa domination le troupeau, le champ, la maison : alors, vêtues de vert, nous folâtrons sur les coteaux éclairés par le soleil, attendant que le retour de l'ombre termine son empire de la journée !

LE CHANT DU MATELOT.

Le mirage des cieux blanchit la surface des mers ; la flamme du navire, agitée par la brise, flotte à travers les ondes écumantes. En quelque contrée que le vent me jette, ma bien-aimée ! mon esprit se tourne vers toi, vers ma patrie !

Quand les tempêtes menaçantes s'amoncèlent au-dessus de l'Océan ; quand la nuit descend sur l'abîme et que les géants d'Eole hurlent et balaient la mer avec un mugissement terrible, je songe au bonheur que je goûterais, à cette heure, auprès de toi, sous le chaume natal.

Lorsque les vents calmés sommeillent et que les vagues ne bouillonnent plus sur le sein de l'Océan ; lorsque l'astre du soir, pleurant sur le jour qui

s'éteint, allume dans le Sud une lampe sacrée, je demeure immobile : ma pensée se reporte encore vers les jours écoulés, et je soupire de ton absence.

Soufflez avec force, soufflez constamment, brises favorables, et portez-nous à travers les mers fatiguées, jusqu'à ce que les collines bleuâtres d'Albion s'élèvent devant nos yeux inquiets..... L'ancre frappe l'arène mouvante; j'entends les refrains accoutumés.... J'aperçois mon bocage natal dans toute sa parure printanière, la cabane qu'un orme ombrage, et toi, ma vie!... ma bien-aimée !

LE CHANT DES GRECS.

Aux combats, fils de l'Achaïe !... Nos cœurs bravent les tyrans : notre pays ne fut pas en vain le premier jardin de la liberté; il sera de nouveau la terre de l'homme libre ! La croix de notre foi est replantée ; le pâle croissant est vaincu, et nous marchons pour effacer dans le sang, la trace imprimée sur les tombes de nos ancêtres par les pas des esclaves de Mahomet. Les ombres paternelles planent au-dessus de nous, et le glaive nous rendra notre gloire.

Qu'importe que les rois nous refusent leurs secours, que les lances chevaleresques de la chrétienté refusent de briller pour notre défense ?.... Combattons seuls, et, seuls, nous périrons ou nous triompherons avec gloire : car nous avons

juré par les oppresseurs de notre patrie, par les vierges qu'ils ont arrachées de nos autels, par nos compatriotes massacrés, par nos enfans dans les fers, par nos héros du vieil âge et par leur sang qui coule dans nos veines, que, vivans, nous serons vainqueurs ou que notre mort sera glorieuse.

Nous n'exhalerons pas un souffle de soumission; nous ne déposerons point le glaive que nous avons tiré; son fourreau est resté sur la tombe de nos martyrs, et sa lame est aiguisée par la vengeance. La terre peut nous cacher, les flots nous engloutir, le feu nous consumer; mais les tyrans ne nous condamneront pas à l'esclavage : s'ils règnent, ils régneront sur nos cendres et sur nos tombeaux. Mais nous les avons déjà frappés avec le feu sur les flots, et de nouveaux triomphes nous attendent.... Marchons!... La bannière du ciel est déployée sur nos têtes.

L'histoire de ces jours fera rougir nos enfans de honte ou elle illustrera nos vies. Nos femmes.... ah! pousseront-elles les cris du désespoir, ou embrasseront-elles leurs époux revenant chargés de dépouilles, avec des couronnes sur leur chevelure? Maudite soit la mémoire du lâche qui voudrait chercher le repos avant que nous ayons foulé le turban sous nos pieds et que nous ayons montré

les successeurs des guerriers de l'Olympe ! Marchons !... et l'univers nous révèrera comme des héros, dignes descendans des héros.

La vieille Grèce illuminera avec des transports joyeux, son archipel et ses îles de l'Océan : les temples relevés et les villes resplendissantes retentiront de chants de fêtes, et les Neuf Sœurs reviendront à la source de leur Hélicon. Nos âmes éteintes par l'esclavage, s'enflammeront par la liberté ; nos jeunes filles danseront en entrelaçant leurs bras de neige, et chantant le brave, libérateur de leurs charmes, tandis que sang des Musulmans vaincus empourprera les becs de nos corbeaux !

LE CHANT FUNÈBRE

De Wallace.

Ils allumèrent un cierge dans le silence de la nuit et chantèrent leur hymne le plus saint : mais tandis qu'ils priaient pour le salut de son époux captif, le cœur de la dame d'Elderslie était glacé par l'effroi ; le sommeil fuyait ses yeux troublés, et ses pleurs coulaient abondamment, lorsqu'une horloge de mort résonna dans sa cellule solitaire, que les rideaux de sa couche s'agitèrent et que le corbeau vint battre des ailes au bord de sa fenêtre, annonçant la condamnation du guerrier.

« Entonnez maintenant le chant de mort et priez pour l'âme du chevalier qui m'est si cher : appelez-moi veuve dès cette heure funeste, puis-

que Dieu m'a révélé mon sort ! Un démon nocturne m'oppresse dans mon sommeil : hélas ! le maître de mon âme est condamné à mourir ; ils ont fait à son cœur vaillant, une profonde blessure, et la patrie versera des pleurs de sang pour Wallace d'Elderslie. »

Cependant, ses concitoyens ignorent qu'à cette heure fatale, du haut d'une tour anglaise, une trompette de mort a sonné l'hymne funèbre de leur défenseur ! Quand la lampe du cachot a jeté sa clarté rougeâtre sur le sang d'un martyr immolé, nulle pieuse prière ne s'est élevée auprès de son lit de mort : aucune larme n'a coulé à l'aspect de son sein sanglant, et son cœur s'est brisé sans entendre la voix d'un ami.

Oh ! qu'il en était autrement, quand la lance de chêne brandissait dans le gantelet du chevalier, et que des milliers d'ennemis se dispersaient devant elle, comme des chevreuils effrayés aux accens du cor ; lorsqu'entouré des chefs à la blonde chevelure, orgueil de sa terre natale, il s'avançait en foulant les débris semés sur le champ de bataille ; car sa lance faisait voler en éclats les casques et les armures, et un glaive qui semblait fait pour armer le bras de l'Archange, brillait dans sa main terrible.

Mais quoique le sang de Wallace ait coulé dans les fers, la trompette ne sonna jamais pour un chevalier plus brave que William Wallace d'Edersle ! L'éclat de sa renommée ne passera jamais; sa tête, sans sépulture, est ceinte d'une auréole de gloire; et quoique le corbeau se repaisse de son cœur, et que son bec en disperse les lambeaux, jamais plus noble cœur ne fut embaumé et environné de religieux hommages.

LE CHANT DES NOIRS,

SUR

Mungo Park.

Où le sauvage Joliba roule ses eaux profondes; aux lieux où d'épais mangliers répandent leurs larges ombrages, les noires filles de l'Afrique, accroupies sur le sol desséché, chantaient tristement en se penchant sur leurs nattes solitaires : pleurons le sort de l'homme blanc. Hélas! nous n'accueillerons plus l'étranger au sein d'ivoire, errant dans les déserts!

« Les lions farouches rodent à travers la forêt profonde, les hyènes hurlent dans les halliers touffus : aurait-il égaré ses pas dans ces contrées dangereuses? il ne retournera jamais dans sa patrie

où le soleil se couche. Pleurons le sort de l'homme blanc, hélas! nous n'accueillerons plus l'étranger au sein d'ivoire, errant dans les déserts.

Les mains furieuses du Maure le chargent-elles de liens? Oh! sa mort est certaine, si le Maure inflexible atteint ses pas. Le sabre du Maure et l'éclat terrible de ses yeux sont plus cruels que les hyènes qui s'avancent à travers l'obscurité. Pleurons le sort de l'homme blanc, hélas! nous n'accueillerons plus l'étranger au sein d'ivoire, errant dans les déserts.

« Une voix s'élève du désert! « Mes solitudes « ne le possèdent point : la pâle soif ne le torture « pas et la tempête de sable ne l'enveloppe plus de « ses murailles mouvantes. Le vent de la mort a « soufflé; son haleine a été étouffée, et la voix de « sa mère ne le réveillera jamais! » Pleurons le sort de l'homme blanc, hélas! nous n'accueillerons plus l'étranger au sein d'ivoire, errant dans les déserts.

« Amour du lotus qui pare tes eaux, précipite, ô Joliba! précipite ces torrens que soulève le lever de l'aurore! L'alcyon peut se reposer sur ta vague comme sur un doux rivage; mais malheur à l'homme blanc qui se confie à tes flots! Pleurons le sort de l'homme blanc : hélas! nous n'accueille-

rons plus l'étranger au sein d'ivoire, errant dans les déserts.

« Il lança sa barque légère malgré nos avis bienveillans et cingla vers la terre où les rayons du jour se lèvent. Sa femme peut, dans ses ennuis, regarder hors de sa demeure, mais il ne viendra jamais réaliser l'espoir qu'elle a conçu pour demain. Pleurons le sort de l'homme blanc : hélas! nous n'accueillerons plus l'étranger au sein d'ivoire, errant dans les déserts. »

BOADICÉE.

Lorsque la reine belliqueuse des Bretons, échappée sanglante des verges romaines, vint avec un visage indigné, demander conseil aux dieux de sa patrie, le Druide aux cheveux blanchis, s'assit sous l'ombrage du chêne, et chaque parole que prononça le sage était pleine de rage et d'amertume.

« Princesse! si nos yeux vieillis pleurent sur tes affronts, c'est que la douleur enchaîne notre langue. Rome périra....... Ce mot est écrit avec le sang qu'elle a répandu : elle périra sans espoir, abhorrée, ses ruines seront immenses comme ses crimes!

« Rome, pour maintenir son empire, foule aux pieds mille nations : bientôt ces fiers républicains ramperont sur cette terre qu'ils dominent!....... Ecoute! le Gaulois est à ses portes.

« Un jour, d'autres Romains se lèveront des ruines de Rome, sans songer au nom de soldat : des sons et non des armes les conduiront au triomphe; l'harmonie ouvrira le chemin de la gloire.

« C'est alors que la race qui sera sortie de nos forêts, armée du tonnerre et portée sur l'aile des vents, dominera sur un plus vaste univers.

« Oui, ta postérité régnera sur des régions que César ne connut jamais, où jamais n'ont volé ses aigles tout invincibles qu'elles furent. »

Ainsi, brûlant d'un feu céleste, le barde prononça ces paroles prophétiques, tandis qu'il se penchait en touchant les cordes de sa douce et terrible lyre.

Tout l'orgueil royal vint ranimer l'âme de Boadicée; elle s'élança dans la mêlée, en répétant les paroles du Druide; elle combattit et mourut : en expirant, elle les hurlait à l'ennemi.

« Brigands hautains et sans pitié, le ciel accueille la vengeance : l'empire nous est accordé, la honte et la ruine vous attendent! »

LE TOMBEAU DU PÉLERIN.

Quel est ce tertre funèbre qui ne s'élève pas au sein d'une terre consacrée, mais dans la profondeur de la forêt, où le frêne lugubre balance tristement sa tête inclinée? Là dort sans honneurs un mortel inconnu, et sa couche solitaire n'est pas décorée d'un orgueilleux blason.

Ici le voyageur égaré tomba sous la bruyère et fut reçu dans les bras glacés de la mort; il est demeuré sous les ombres de la forêt, loin de son pays et de sa famille! Un saint personnage n'a pas murmuré de prière sur sa triste dépouille, aucun pleureur n'a honoré d'une larme la pierre qui le couvre, aucune cloche funèbre n'a sonné son heure solennelle.

Mais autour de cette tombe ignorée, les vio-

lettes exhalent leur doux parfum, les roses de l'églantier sauvage fleurissent en touffes épaisses; et lorsque les ombres de la nuit ont mis en fuite les brillans rayons du jour, et que la tremblante lumière de la lune argente les flots, Philomèle vient réjouir ces lieux de ses accens flexibles.

Dors, pauvre pélerin! tes voyages sont terminés; tu ne seras plus tourmenté par des pensées inquiétantes; tu t'es couché paisible, et tu reverras bientôt l'aurore, l'aurore de l'immortalité!

L'EXILÉ D'ULDOONAN.

Adieu rocher! adieu cascade qui fais retentir les échos sur les collines d'Albion! Uldoonan, ma terre natale! je dis adieu pour long-temps à tes forêts suspendues sur des précipices, à tes ruisseaux limpides.

Je m'éveille des rêves de mon enfance et de ma jeunesse; tous les doux prestiges ont fui. Adieu solitaires vallées et vous collines verdoyantes que l'amitié et l'amour m'avaient rendues si chères.

L'étranger est venu et le malheur a frappé le foyer paternel : je me suis en vain efforcé de trouver un asile au milieu des champs où naquit mon père.

Mais en dépit du sort, mon esprit ne sera jamais séparé de la demeure où me sourirent ma

sœur et ma mère, quoique, maintenant tout brisé, son toit de rameaux gise entre les murs découverts, et qu'elle ne présente plus qu'un amas poudreux de décombres.

J'entends devant moi le mugissement de la vague, je vois la galère au sein de la baie; prête à voguer, elle fait des signaux au rivage et semble me reprocher un plus long retard.

Uldoonan! lorsque, languissant loin de ta vallée, j'aurai terminé ce pélerinage au-delà des mers écumantes, d'autres accorderont la harpe et te salueront par des chants nouveaux, mais jamais avec un enthousiasme, avec un amour égal au mien.

LE DÉTROIT DE GLÉNORAN.

« Hatez-vous, nocher! lancez votre barque, faites-moi passer le détroit de Glénoran; de sa sauvage retraite, la mouette effrayée jette des cris aigus sur le penchant des rochers. Hâtez-vous, nocher! équipez votre esquif; faites-moi traverser promptement le détroit: la neige bouillonnante qui s'élève fréquemment des vagues, annonce que la tempête approche. »

La rame et la voile l'emportèrent avec rapidité loin du bord; mais avant qu'il eût passé, les flots et les vents mugirent avec violence. Bientôt la vague roulante devint sa froide et mouvante couche, où il s'endormit d'un sommeil profond, enveloppé d'un manteau d'écume.

D'autres draps préparés pour lui, peuvent de-

meurer long-temps déployés; la main de sa fiancée et le lit nuptial peuvent long-temps attendre avant qu'ils l'entourent. Les brillans flambeaux du festin rayonnent où la lampe funèbre luira bientôt faiblement. Le nuage de la douleur plane sur toi, jeune fille! tu ne reverras plus ton amant.

SALLY-ROY.

La charmante Sally, jadis l'ornement du hameau, gît froide et pâle au fond de cette vallée: elle perdit son amant et mourut; le chagrin brisa le cœur de la tendre Sally. Le jeune Vaillant était le nom du héros, car une valeur précoce l'enflamma dès l'enfance: il échangea tout son amour pour de la gloire, et détruisit les espérances de Sally-Roy.

S'arrachant des bras de l'amour en larmes, lorsque la guerre déchaînait sa rage au sein de la vallée, il y courut impatient de prouver sa vaillance; et l'aimable Sally s'évanouit d'épouvante. Elle vit à midi partir le jeune héros, le soir elle avait perdu tout ce qui faisait sa joie; et le der-

nier battement de son cœur fit connaître avant la nuit le sort de Sally-Roy.

Souvent lorsque la lune épanche de pâles rayons au sein de la vallée, on voit les vierges en pleurs se glisser lentement, en foulant le gazon couvert de rosée, vers le tombeau de la tendre Sally, et là s'élève, accompagné de soupirs et de gémissemens, le chant funèbre qui déplore le sort de Sally-Roy.

CRAZY-JANE.

Pourquoi, jeune fille, vois-je l'épouvante empreinte sur chacun de tes traits? Une pauvre créature errante peut-elle remplir ton âme d'une semblable terreur? mes regards furieux t'inspirent-ils de l'effroi? Crois-moi, ma chère, tes frayeurs sont vaines; pour des royaumes, je ne voudrais te faire aucun mal; ne fuis donc point la pauvre Crazy-Jane.

Pleures-tu de voir ma détresse? contemple ma misère et évite mon malheur. Lorsque les hommes flattent, soupirent et languissent, pense qu'ils sont faux!.... Je les ai trouvés tels; j'ai trop sincèrement aimé, je ne voudrais jamais aimer de nouveau; mais, hélas! celui que j'ai chéri si tendrement a volé la raison de Crazy-Jane.

Mon jeune cœur l'accueillit avec délire, car il était dans ma destinée de n'aimer que celui-là... Il soupira, fit des sermens... et je le crus. Il était perfide.... et je fus perdue!.... depuis cette heure la raison n'a jamais repris son empire. Henry a fui.... avec lui pour toujours a fui la raison de Crazy-Jane.

Abandonnée maintenant et le cœur brisé, en proie aux transports de la folie, dans les lieux où nous nous sommes séparés, dans les lieux où nous nous cherchâmes pour la première fois, je chante encore mon abandon; je chante et je parcours à pas lents la plaine, tandis que chaque passant s'écrie de pitié : « Dieu te secoure, Crazy-Jane! »

LE SONGE DU SOLDAT.

Nos trompettes avaient sonné, car la nuit sombre était descendue, et les astres, sentinelles vigilantes, brillaient au ciel; des milliers d'hommes étaient couchés sur la terre, le guerrier fatigué pour dormir et le blessé pour mourir!

Tandis que je reposais sur ma couche de paille, auprès de la fascine qui défendait le mort des attaques du loup, une vision agréable vint charmer mon âme, et se répéta deux fois depuis le chant du coq.

Il me semblait que, loin de la plaine où se déployait l'ordre effrayant de la bataille, je traversais des lieux désolés par le passage de la guerre, quand la clarté du soleil découvrit à mes yeux le riant chemin de la maison paternelle qui s'ouvrit joyeusement à mon arrivée.

Je volai dans ces champs délicieux, parcourus tant de fois au matin de ma vie, lorsque mon cœur était plein de jeunesse; j'entendais mes chêvres bêler sur le haut de la montagne, et je reconnaissais le joyeux refrain des moissonneurs.

Nous nous saluâmes alors avec une coupe de vin, et je jurai follement par mon toit natal et par mes amis en pleurs, de ne jamais m'éloigner de ces objets si chers; mes tendres enfans me baisèrent mille fois, et ma femme, ivre de plaisir versait de douces larmes.

« Reste, oh! reste avec nous! te voici las et usé! » et le vieux soldat oubliant les soucis et les dangers de la guerre.... Mais les rayons du matin parurent, et le son de la trompette vint encore frapper mon oreille.

LE TOMBEAU DU SOLDAT.

Voyez-vous une pierre blanche, placée sur cette tombe? là repose un soldat. Le coup mortel vint à travers les panaches et les épées, au milieu des balles qui volaient autour des bannières.

Il dort maintenant sous le gazon humide et couronné de fleurs sauvages. L'ombre du temple saint tombe sur sa demeure dernière, au lieu même où bondirent ses premiers pas.

Il avait quitté ses foyers avec orgueil, avec l'épée et la bénédiction de son père; il prit son rang auprès du brave, et vengea les injures de sa patrie.

A la fin de la campagne, il revint environné de l'éclat de sa gloire; l'amoureux soldat vint chercher un cœur où son nom s'était conservé en secret.

Mais un nouveau nuage obscurcit l'horizon; il quitta sa douce retraite pour revoler aux combats; il quitta les lèvres de son jeune enfant pour le bruyant cri de guerre et courut affronter le bronze meurtrier.

Il revint encore.... mais qu'il était changé! le chemin de la tombe était ouvert devant ses pas, et son visage où s'efforçait de rayonner le sourire, était froid et pâle, car l'ombre de la mort obscurcissait son front.

Il parla de victoire, il parla de triomphe; mais que ces paroles sont vaines pour la mère qui n'a plus de fils, pour l'orphelin, pour la veuve dont le cœur est brisé.

Un casque et une épée sont gravés sur la pierre à demi cachée par un saule; là sommeille celui qui reçut la mort au milieu des combats, mais qui mourut sous le toit paternel!

LE DÉPART DU MARIN.*

TOUTE la flotte était amarrée sous les dunes, les flammes ondoyaient au gré du vent, lorsque Suzanne vint à bord. « Où trouverai-je mon amour ? dites-moi, joyeux matelots, dites-moi si mon cher William doit mettre à la voile avec vous? »

William monté sur la vergue, suivait le balancement des vagues; il eut à peine entendu cette voix, si bien connue, qu'il soupira et jeta ses regards au-dessous de lui. Le cordage glissa rapidement entre ses mains ardentes; et prompt comme l'éclair, il s'élança sur le tillac.

* Ce chant populaire et le suivant, sont encore répandus en Angleterre, où on les chante dans les théâtres, à l'époque de l'enrôlement des matelots.

Ainsi l'oiseau qui plane au sommet des airs, s'il entend le cri de sa compagne, referme soudain ses ailes et redescend vers son nid. Le plus noble capitaine de la flotte britannique eût envié les doux baisers qui furent prodigués aux lèvres de William.

« O Suzanne, Suzanne, mes vœux seront toujours constans. Donne-moi ces baisers sans répandre de larmes : nous nous séparons pour nous revoir. Que les vents changent à leur guise, mon cœur comme une fidèle boussole se tournera toujours vers toi!

« N'ouvre point l'oreille aux paroles des gens de la terre qui tentent, par des doutes, d'ébranler ta constance : ils te diront que les marins trouvent, lorsqu'ils voyagent, une maîtresse dans chaque port. Ah! tu peux les en croire, car en tous lieux, tu es auprès de moi.

« Si nous faisons voile vers l'Inde, je retrouve tes yeux dans les diamans : la brise embaumée de l'Afrique est ta suave haleine : je revois dans l'ivoire la blancheur de ton sein; ainsi chacun des objets qui viennent réjouir ma vue, rappelle à mon esprit quelque charme de ma belle Suzanne.

« Qu'importe que la bataille m'appelle loin de toi, n'en gémis point ma bien-aimée : William

préservé des dangers, reviendra près de son amie. L'amour détourne les balles qui volent autour de moi, de peur que des larmes cuisantes ne tombent des yeux de ma Suzanne. »

Le bosseman donna l'ordre fatal; les voiles se gonflèrent. Elle ne pouvait demeurer plus longtemps à bord. Ils s'embrassèrent.... Elle soupira.... il pencha sa tête. Le canot décroissant revint à regret vers la terre. Adieu! s'écria-t-elle, et elle agita sa main blanche.

LE CHANT DES MARINS.

Marins d'Angleterre, vous qui gardez nos mers, vous dont le pavillon a bravé durant dix siècles la bataille et le vent! levez encore votre glorieux étendard pour affronter un nouvel ennemi, et sillonnez l'abîme, tandis que se déchaîneront les tempêtes, et que le combat redoublera de furie.

Les esprits de vos pères s'élanceront de chaque vague; car le tillac était leur champ de gloire et l'Océan fut leur tombe! vos cœurs s'enflammeront où Blake et le puissant Nelson tombèrent, lorsque vous sillonnerez l'abîme au milieu du déchaînement des tempêtes, et que le combat redoublera de furie.

L'Angleterre n'a besoin pour sa défense ni de boulevards ni de tours; car elle marche sur les vagues et sa maison est sur l'abîme. Avec les ton-

nerres de son chêne natal, elle réprime l'orgueil des flots, lorsqu'ils mugissent sur le rivage au milieu du déchaînement des tempêtes, et que le combat redouble de furie.

Météore rougeâtre, le pavillon de l'Angleterre, brillera d'un éclat terrible jusqu'à ce que la nuit se dissipe et que l'astre de la paix reparaisse. Alors, guerriers de l'Océan, nous vous prodiguerons les chants et les fêtes, lorsque la tempête aura cessé de se déchaîner, et que le combat ne redoublera plus de furie.

ROBIN HOOD *

ET

Ses Compagnons.

QUELQUES-UNS parleront de lords et de chevaliers, quelques autres de bons gentilshommes;

* Ce singulier personnage naquit à Locksley, dans le comté de Nottingham, vers l'année 1160., sous le règne de Henri II. Son véritable nom était Robert Fitz Ooth; c'est donc à tort qu'on rend quelquefois ce nom en français par Robin des bois. Il était d'un sang noble et souvent les anciennes chroniques en font un comte de Huntington. A la suite d'une vie très dérangée, il fut proscrit pour dettes, et ce fut alors qu'il alla chercher un asile dans les forêts dont l'étendue couvrait principalement le nord de l'Angleterre. Il affectionna surtout celles de Bornsdale en Yorkshire, de Sherwood dans le comté de Nottingham et de Plompton-park dans le Cumberland. Ce fut là qu'il se composa une compagnie d'environ cent archers, dont il devint le

moi je vous entretiendrai de William Scarlock, du petit John et de Robin Hood.

Ils étaient proscrits, comme chacun le sait, et gens d'un sang illustre ; et leur valeur éclata plus d'une fois dans la riante forêt de Sherwood.

roi. Ses plus chers compagnons étaient le petit John, surnommé *le Cloutier*, William Scarlock (Scadlock ou Scarlet), et, dit-on, une femme nommée Mariane dont il eut les faveurs.

Il régna dans ces forêts pendant plusieurs années, en monarque indépendant, soutenant une guerre perpétuelle contre le roi d'Angleterre et contre tous ses sujets, excepté toutefois contre le pauvre, le nécessiteux et les opprimés. Les forêts étaient son territoire; il y bravait les forces et les lois de l'ennemi. Vivant de chasse, d'or enlevé principalement aux nobles et aux prêtres pour lesquels il montra toujours la plus grande aversion, et du commerce qu'il faisait avec les villages voisins et les grandes villes; il parvint à un âge très avancé. Accablé par les infirmités de la vieillesse et se sentant attaqué de maladie, il voulut se faire saigner par la prieure du Moutier de Kirkley en Yorkshire, qui, pour se venger des offenses qu'il avait faites au clergé, le saigna jusqu'à épuisement total. Ainsi mourut Robin Hood, en 1247, sous le règne de Henri III, et dans sa quatre-vingt-septième année. Il fut enterré sous quelques arbres à peu de distance du monastère; une pierre élevée sur son tombeau reçut cette inscription à sa mémoire : *Kirkley monasterium monialium, ubi R. Hood nobilis ille exlex sepultus.* (*Leland's Collectanea. i* 54.) Aucun héros ne fut chanté plus souvent que Robin Hood; nous avons été obligés de choisir dans un volume entier de ballades, composées sur ce héros populaire, les cinq que nous donnons ici.

Il arriva qu'un jour, suivant les desirs de Robin, ils firent, tous les trois, une promenade pour passer le temps.

Tandis qu'ils se promenaient le long de la forêt, un jour de la Saint-Jean d'été, ils aperçurent trois gardes tout vêtus de vert.

De longs et terribles sabres pendaient à leurs côtés; et le réglement des forêts en main, ils appelèrent d'une voix élevée, ces audacieux proscrits et les sommèrent de s'arrêter.

« Qui êtes-vous, s'écria Robin Hood, vous qui parlez si hardiment ici ? — Nous appartenons tous les trois au roi Henry, et nous sommes les gardiens de son cerf.

— « Non, dit l'audacieux Robin; je suis sûr que cela n'est pas : nous sommes les gardes de cette forêt, et vous le connaîtrez bientôt.

« Venez et déposez vos habits verts sur la terre; nous en ferons autant tous les trois, prenez vos cimeterres et vos boucliers ronds et disputez-nous la victoire.

— « Nous sommes contens, dirent les gardes; nous sommes trois et vous n'êtes pas moins; pourquoi donc seriez-vous en droit de nous effrayer, nous qui n'avons jamais transgressé les lois?

— « Pourquoi?... Si vous êtes trois gardes en

cette forêt, alors nous sommes trois bons voleurs; et nous vous ferons connaître avant que vous partiez, que vous avez rencontré le vaillant Robin Hood.

— « Nous sommes satisfaits, audacieux proscrits, d'éprouver ici votre valeur; et vous saurez bientôt que nous savons mieux combattre que fuir.

« Tirez donc vos épées, proscrits audacieux: ne discourons pas davantage; mais qu'un combat décide cette affaire, car nous détestons les lâches.

« Il y a un de nous ici pour William Scarlock, un autre pour le petit John, et moi je suis pour Robin Hood, parce qu'il est vaillant et fort. »

Ils engagèrent un violent combat; c'était un jour de la Saint-Jean, et depuis la huitième heure jusqu'à la deuxième passée, ils donnèrent le spectacle d'une lutte courageuse.

Là Robin, William et le petit John combattirent avec la plus grande valeur jusqu'à ce que leur haleine fut tout épuisée : alors Robin s'écria :

« Arrêtez, arrêtez! Je vois que vous êtes de vaillans hommes : laissez-moi sonner un air sur mon cor-de-chasse, ensuite nous reprendrons le combat.

— « Nous refusons vos offres, audacieux Robin Hood, le son de ce cor ne peut ni nous faire combattre, ni nous mettre en fuite.

« Attaque donc ou tombe et cède-nous la victoire; il ne sera pas dit que vous nous ayez effrayés, toi et tes joyeux compagnons.

— « S'il en est ainsi, cria l'audacieux Robin Hood, faites-moi seulement connaître vos noms, et dans un moment, les joyeux échos de Sherwood rediront votre gloire.

— « Et qu'as-tu donc, dit l'un deux, à faire avec nos noms? Tu ne les connaîtras point : il s'agit seulement d'un combat à outrance.

— « Nous ne combattrons plus, dit Robin Hood, vous êtes des gens d'une rare valeur : veuillez m'accompagner à Nottingham; là nous combattrons à outrance.

« Nous livrerons le combat autour d'une sambuque et nous verrons qui remportera la victoire : ne vous mettez pas en peine de la dépense, l'or ne nous manquera pas pour la payer.

« Et désormais, aussi long-temps que nous vivrons, nous serons tous frères; car j'aime ces gens de cœur et de main qui veulent combattre et ne jamais fuir. »

Ils s'en allèrent à Nottingham pour s'amender le verre en main; et durant trois jours, ils burent en bons amis.

ROBIN HOOD

ET

L'Évêque d'Hereford.

QUELQUES-UNS parleront des hauts-faits de Robin Hood et quelques autres de hardis barons : moi je vous dirai comment il traita l'évêque d'Hereford, lorsqu'il l'eut dépouillé de son or.

Il arriva qu'un jour, on apprit dans le riant Barnsdale, sous le vert ombrage de la forêt, que l'évêque d'Hereford devait passer avec toute sa suite :

« Venez et tuez-moi une pièce de gibier, dit l'entreprenant Robin Hood ; venez et tuez-moi un daim gras et superbe : l'évêque d'Hereford doit

dîner avec moi aujourd'hui, et il paiera bien son écot.

« Nous tuerons un noble gibier et nous l'apprêterons sur le bord du grand chemin, et nous veillerons de près sur l'évêque, de peur qu'il prenne une autre route. »

Robin Hood se couvrit de vêtemens de berger, avec six de ses gens, et lorsque l'évêque d'Hereford passa, ils se mirent à danser autour du feu.

« Quel est ce bruit, dit l'évêque, et pourquoi ce vacarme ? Pourquoi tuez-vous le gibier du roi, vous dont la bande est si peu nombreuse ?

— « Nous sommes des bergers, répondit l'audacieux Robin Hood, et nous gardons toute l'année les brebis ; mais aujourd'hui nous sommes disposés à nous réjouir et à tuer les cerfs du roi.

— « Vous êtes de braves compagnons, reprit l'évêque, et le roi connaîtra vos actions. Hâtez-vous donc, et venez avec moi, car je veux vous conduire auprès de lui.

— « O merci, merci, s'écria le fier Robin Hood ; merci, je vous en prie ! car il ne convient pas à un homme de la robe que porte votre seigneurie de ravir la vie à tant de gens.

— « Point de pardon, cria l'évêque ; vous n'au-

rez point de grâce, je vous l'affirme! Hâtez-vous donc et venez avec moi, car je veux vous conduire auprès du roi. »

Alors Robin appuya son dos contre un arbre et son pied contre un buisson; et il retira un cor-de-chasse de dessous son habit de berger.

Il en appliqua le petit bout contre ses lèvres, et en tira des sons bruyans jusqu'à ce que soixante-dix de ses gens accoururent et l'entourèrent sur un seul rang.

Tous s'inclinant devant l'audacieux Robin Hood, offraient un spectacle ravissant. « De quoi s'agit-il, maître? dit le petit John: pourquoi sonnez-vous si brusquement?

— « Oh! voici l'évêque d'Hereford qui nous refuse tout pardon. — Coupez-lui la tête, dit le petit John, et jetez-le dans sa tombe.

— « Oh! merci, merci, s'écria l'évêque; merci, je vous en prie! car si j'avais su ce que vous êtes, assurément j'aurais pris une tout autre route.

— « Point de pardon! cria le fier Robin Hood, vous n'aurez point de grâce, je vous l'affirme! Hâtez-vous donc et venez avec moi, car je veux vous conduire au riant Barnsdale. »

Alors Robin prit l'évêque par la main et le conduisit au joyeux Barnsdale: il le fit demeurer et

souper avec lui cette nuit, et humer le vin, la bierre et l'ale.

« Faites régler le compte, dit l'évêque, car il me semble qu'il grossit étrangement. — Donnez-moi votre bourse, maître, dit le petit John, et je vous le ferai connaître sur l'heure. »

Le petit John prit le manteau de l'évêque et l'étendit sur la terre, et il le couvrit de trois cents livres d'or qu'il trouva dans la valise du prélat.

« Je trouve ici, maître, quelque monnaie, dit le petit John, et ce m'est une vue réjouissante; elle me touche de charité pour l'évêque, quoiqu'au fond du cœur il ne soit guère de nos amis. »

Robin Hood prit l'évêque par la main, et il ordonna aux musiciens de préluder : il fit danser le vieil évêque avec ses bottes, et, de la sorte, il le renvoya joyeusement.

ROBIN HOOD

ET

Mariane.

DANS le nord, vivait une jeune et charmante fille, d'un rang illustre et d'un rare mérite; on la nommait Mariane, et c'était une femme courageuse. Elle l'emportait en bonté et en attraits sur la reine Eléonor : Mariane était l'objet des louanges de tous les hommes qui habitaient la contrée.

Ni Rosamonde, ni Jane Shore dont la beauté fut célèbre et brillante, n'auraient surpassé cette charmante bergère qu'adoraient et lords et chevaliers.

Le comte de Huntington, noble seigneur, issu

de noble sang, vint trouver Mariane, sous le nom de Robin Hood.

Mais la fortune contraire aux vœux de ces amans, les força bientôt de se séparer : alors Robin Hood s'en alla vers la forêt, le cœur abattu et dévoré de chagrin.

Mariane éperdue n'avait pas l'esprit moins troublé de l'absence de son ami. Cédant à son inquiétude, elle prit les habits d'un page et parcourut la forêt pour trouver Robin Hood, l'homme le plus brave de ce temps.

Armée d'un carquois et d'un arc, d'une épée et d'un bouclier, Mariane errait sans crainte, pour découvrir Robin Hood dont la possession valait mieux pour elle que toutes les richesses.

Mais Robin Hood lui-même cheminait déguisé; et rencontrant Mariane sous son étrange attirail, il la prit pour un ennemi; ils commencèrent à se porter des coups, et le hardi Robin admirait la valeur de son adversaire.

Ils tirèrent leurs glaives et combattirent pendant une heure si vaillamment, que le sang jaillit en abondance de la face de Robin Hood et que Mariane fut grièvement blessée.

« Oh! retiens ta main, retiens ta main, dit Robin, et tu seras un des miens pour battre le bois

ROBIN HOOD

ET

Le Roi Richard. *

Le roi Richard entendant parler des joyeux tours de Robin Hood et de ses gens, admira beaucoup ces héros et desira les connaître.

Il se rendit à Nottingham avec une douzaine de ses lords : lorsqu'il y arriva, il fit grande chère et y fixa sa résidence.

Ayant demeuré là quelque temps, le monarque et ses lords revêtirent tous des habits de moines et chevauchèrent de la fontaine de l'abbaye vers

* Richard-Cœur-de-Lion. Sir Walter-Scott s'est servi du sujet de cette ballade dans son roman d'Ivanhoé.

la forêt de Barnsdale où Robin Hood préparait, par une halte, tous ses gens à l'attaque.

Le roi était d'une stature plus élevée que ses lords, et Robin Hood le prenant pour un abbé, se réjouissait d'avance de le dépouiller.

Il arrêta le cheval du roi par la bride : « Abbé, dit-il, arrêtez : je suis né pour maudire les hommes qui vivent comme vous, dans le faste et dans l'orgueil.

« Mais nous sommes messagers du roi, dit le roi lui-même : sa royale grâce est arrêtée près de ces lieux et veut s'entretenir avec toi.

« Dieu sauve le roi, dit Robin Hood et tous ceux qui le servent avec zèle, et malédiction sur celui qui niera les droits de sa couronne.

« Tu te maudis toi-même, dit le roi, car tu es un traître. — Non, bien que vous soyez son messager, je jure que vous proférez un mensonge.

« Car je n'ai jamais attaqué d'homme honnête et loyal, mais ceux qui appliquent leur esprit à vivre autrement qu'ils ne doivent.

« Je n'ai jamais nui au laboureur qui s'occupe à sillonner la terre, et je n'ai jamais répandu le sang de ceux qui parcourent les bois à la suite du faucon ou du dogue.

« Mon ressentiment n'atteint que le clergé, qui,

dans ces jours, exerce un grand empire, et les abbés et les moines sur lesquels j'exerce de justes représailles.

« Mais je suis vraiment joyeux, poursuivit Robin Hood, de vous avoir rencontré : venez avec nous et avant que de nous séparer, vous tâterez, ami, d'un régal tel qu'on en apprête dans nos forêts verdoyantes. »

Le roi fut alors grandement étonné ainsi que tous ses gens : ils cherchaient à deviner, non sans crainte, quelle sorte de régal Robin prétendait leur donner.

Robin prit le cheval du roi par la bride et le conduisit à sa tente : « Tu ne serais pas ainsi traité, dit-il, si tu n'étais l'envoyé de mon roi.

« Bien plus : pour l'amour du bon roi Richard, quand tu aurais autant d'or que j'en ai jamais compté, je ne te prendrais pas un ange. * »

Alors Robin Hood porta son cor à sa bouche, et le fit retentir jusqu'à ce que cent dix hommes de sa troupe s'avancèrent tous sur un rang.

Et lorsqu'ils vinrent devant le fier Robin, chaque homme fléchit le genou : Oh, pensa le monarque, c'est un gracieux spectacle à voir.

* Monnaie du temps.

Le roi dit en lui-même : « Ces gens de Robin Hood sont plus respectueux envers leur chef que les miens envers moi ; ainsi la cour peut prendre leçon des bois. »

Et alors ils se rendirent tous pour dîner sur un tapis de verdure : le noir, le jaune, le rouge élégamment mélangés, présentaient l'aspect le plus agréable.

Il y eut abondance de gibier et de volaille, et de poissons de rivière : le roi Richard jura que ni sur la mer ni sur le rivage, il n'avait jamais fait un meilleur festin.

Robin prit alors une canette d'Ale : « Allons! commençons maintenant : que chaque homme prenne sa canette et porte un toast au roi. »

Le roi lui-même but au roi : il en fut ainsi à la ronde : deux barils d'Ale, à-la-fois forte et vieille, furent épuisés à porter ce toast.

Robin Hood prit ensuite en main un bol de vin : « Jusqu'à ce que je meure, je boirai du vin, dit-il, sous le verdoyant ombrage de la forêt.

« Tendez tous vos arcs, dit Robin Hood ; et avec vos flèches armées de plumes grises, formez des jeux comme vous le feriez en présence de notre souverain. »

Ils déployèrent tant d'adresse à tirer de l'arc en

brisant des roseaux et des baguettes, que le roi s'écria qu'il n'avait pas rencontré de semblables hommes dans tous les pays qu'il avait parcourus.

« Bien, Robin Hood! dit alors le roi, si j'obtenais ton pardon, t'engagerais-tu fermement à servir le roi en toute chose ?

— «Oui, de tout mon cœur, dit le fier Robin»: et soudain ils jetèrent leurs chaperons, et jurèrent qu'ils prodigueraient leur sang pour servir le roi en toute chose.

Le roi n'aurait pu se contraindre plus longtemps, car il était vraiment ému.. . . . .

. . . .

. . . .

« Je suis le roi, votre souverain, qui se montre devant vous tous! » Lorsque Robin vit que c'était le monarque, il se prosterna sur-le-champ.

« Relève-toi, dit alors le roi, je veux t'accorder ton pardon : lève-toi, mon ami, qui peut te contester tes droits, lorsque je te permets de vivre? »

Ils se rendirent tous à Nottingham, en poussant des acclamations: mais lorsque le peuple les vit, il crut que le roi avait péri, et que les proscrits venaient pour gouverner le royaume suivant leurs volontés, et le peuple se mit à fuir sans trop choisir les chemins.

Le laboureur laissa la charrue dans les champs, le forgeron s'élança de sa forge, et les vieillards eux-mêmes, qui pouvaient à peine marcher, s'aidèrent de leurs bâtons.

Le roi leur fit bientôt comprendre qu'il avait été dans la forêt verdoyante et qu'à partir de ce jour, il avait pardonné pour jamais à Robin Hood.

Lorsque le peuple eut entendu cela et que la vérité fut connue, ils chantèrent tous : « Dieu sauve le roi ! bannissons le chagrin; la ville est à nous !

« Qui de ces gens est Robin Hood? dit alors le schérif, je hais ce varlet : il nous fit dîner ensemble, moi et les miens, et nous servit tous avec un plat.

« Oh ! dit Robin Hood, je sais ce que vous voulez dire, soyons amis entre nous deux et qu'il en soit de même avec chacun de mes gens.

« Maintenant, maître schérif vous êtes payé, et puisque c'est vous qui récriminez, donnez-moi ce qui m'est dû, car vous ne m'avez jamais payé ce dîner-là.

« Mais s'il plaisait au roi d'honorer aussi votre maison et de souper avec vous, je sais que vous seriez joyeux de cet honneur. »

Le schériff n'osa point contredire ces paroles : un souper fut dressé; le roi fut un des convives;

et Robin Hood riait tout bas de l'embarras du magistrat.

Ils se rendirent tous à Londres, et la cour accueillit Robin Hood avec toute sa suite : il avait été jadis un noble pair, il le redevint encore.

ROBIN HOOD

ET

Le Chevalier.

Robin Hood et tous ses joyeux compagnons régnaient depuis plusieurs années dans Sherwood, lorsque le roi apprit qu'ils avaient montré quelque hardiesse envers ses évêques et ses nobles pairs.

On convoqua un conseil, et l'on délibéra sur les moyens de réprimer leur orgueil; autrement, disait-on, le pays sera entièrement ravagé.

On délibéra un long jour d'été tout entier, et il fut enfin résolu qu'on enverrait quelqu'un tenter l'aventure, et ramener Robin Hood sans retard.

Il plut au roi d'appeler un fidèle et valeureux chevalier nommé sir William : lorsqu'il fût auprès de lui, il lui fit connaître ses volontés.

« Allez de ce pas trouver l'audacieux Robin Hood, et ordonnez-lui de se rendre sans plus de rébellion, autrement l'insolent pygmée en portera la peine, lui et toute sa troupe.

« Prenez ici cent braves archers, tous hommes d'élite et d'une valeur rare, intrépides sous l'armure et capables de vous seconder. »

Le chevalier dit alors : « Mon souverain lige, ils vous seront amenés : je risquerai mon sang contre l'audacieux Robin Hood, et je l'amènerai mort ou vif. »

Cent hommes furent choisis, cent hommes aussi beaux qu'on en vit jamais : ils se mirent en marche un jour de la Saint-Jean d'été, pour s'emparer de ce brave proscrit.

Armés de longs arcs d'if et de lances brillantes, ils marchèrent fièrement et ne ralentirent leurs pas, ne se reposèrent et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent gagné la lisière de la forêt.

Le chevalier dit à ses archers : « Demeurez ici ; préparez tous vos arcs afin de me suivre s'il en est besoin, et soyez attentifs à mon appel.

« J'irai le premier, en personne, avec les lettres de mon roi bien signées et scellées, et s'il consent à se rendre vous n'aurez besoin de décocher nul trait.

Il erra dans les environs jusqu'à ce qu'il parvint enfin à la tente de Robin Hood : il montra la lettre; le fier Robin se leva et se mit en garde.

« Je me rendrais, dit Robin Hood, et alors ils rétracteraient leur pardon : mais va leur dire de ma part que cela ne sera jamais tant que j'aurai sept fois vingt hommes. »

Sir William le chevalier, à-la-fois fier et hardi, entreprit de le saisir à l'improviste, ce que William Locksley ayant soupçonné, il lui conseilla de se garder d'une telle supercherie.

Alors Robin Hood porta son cor à sa bouche et en fit sortir un ou deux sons prolongés : le chevalier en fit autant, et soudain on vit les archers accourir.

Sir William rassembla ses gens avec soin et les fit ranger en ordre de bataille. « Voici l'audacieux Robin Hood! c'est maintenant qu'il faut engager un combat sanglant. »

Les archers tendirent leurs arcs, et des nuages de traits volèrent; dès la première volée le chevalier renommé fit ses adieux au monde.

Cependant leur combat se prolongea depuis le matin jusqu'à midi; les deux partis étaient vaillans et peu disposés à céder la victoire; cette affaire fut engagée le dernier jour de juin.

A la fin la lutte cessa; d'une part ils se retirèrent vers Londres avec un vif empressement; et de son côté, Robin Hood regagna la verdoyante forêt où bientôt il se sentit saisi d'un mal imprévu.

Il envoya chercher un moine pour venir le saigner, et perdit la vie sous sa main; à la nouvelle de son sort, ses archers coururent sans s'arrêter un instant.

Quelques-uns s'embarquèrent, et, traversant les mers, ils gagnèrent la Flandre, la France et l'Espagne; et d'autres partirent pour Rome dans la crainte du jugement, mais bientôt ils revinrent. *

* La mort de Robin Hood est racontée avec des circonstances différentes dans la ballade qui suit; les historiens ont adopté cette dernière version, mais ils ne disent pas que la perfide religieuse qui saigna Robin Hood fut la cousine du héros.

LA MORT DE ROBIN HOOD.

Lorsque Robin Hood et le petit John furent arrivés sur un coteau couronné de bruyère : « Nous avons décoché, dit Robin Hood, plus d'une charge de traits.

« Je ne suis plus capable de lancer un dard ; mes flèches ne voleront plus ; mais j'ai une cousine qui demeure au bas de la colline, plaise à Dieu qu'elle veuille me saigner ! »

Robin se rendit au moutier de Kirkley aussi vite qu'il put marcher ; mais avant qu'il arrivât, on raconte qu'il fut pris d'un mal véritable.

Lorsqu'il eut gagné l'élégant moutier, il souleva l'anneau de la porte, et le fit retentir avec force ; nulle personne n'était plus diligente que la cousine à faire entrer le fier Robin.

« Vous plairait-il de vous asseoir, cousin Robin, dit-elle, et de boire avec moi de notre bierre? — Non, je ne mangerai ni ne boirai jusqu'à ce que tu m'aies saigné. »

— « Bon! j'ai une salle, cousin Robin, dit-elle, que vous n'avez jamais vue, et s'il vous plaît de vous y transporter, je vous y saignerai. »

Elle guida ses pas de sa main de lis, et l'introduisit dans une salle éloignée, et là elle saigna le vaillant Robin Hood tant que le sang put couler.

Elle le saigna à la veine du bras et l'enferma dans la salle; là son sang coula tout le long du jour jusqu'au lendemain à midi.

Il aperçut alors une fenêtre par laquelle il pensa qu'il pourrait s'échapper, mais il était si faible qu'il n'aurait eu la force, ni de sauter, ni de descendre.

Alors il songea à son cor, qui, se dégageant de ses liens, tombait sur son genou; il l'appliqua contre ses lèvres décolorées et souffla faiblement trois fois.

Le petit John l'entendit comme il était assis sous un arbre; « Je crains, dit-il, que mon maître n'approche de sa fin; il sonne si languissamment. »

Le petit John courut au moutier de Kirkley

aussi vite qu'il put marcher, et lorsqu'il arriva, il brisa deux ou trois serrures.

Il brisa les portes sur son passage, jusqu'à ce qu'il fût parvenu auprès de Robin Hood; alors il tomba à ses genoux : « O mon maître, s'écria-t-il, je te demande une grâce :

— « Et quelle est, petit John, dit alors Robin Hood, la grâce que tu me demandes? — C'est, répondit-il, de brûler le moutier de Kirkley avec toutes ses nonnes!

— « Non, non, dit l'intrépide Robin, je ne t'accorderai pas cette grâce : je n'attaquai jamais femme dans tout le cours de ma vie, ni même l'homme qui l'accompagnait.

« Je n'offensai jamais une vierge, et l'on ne verra pas Robin Hood agir de la sorte à ses derniers momens; mais donne-moi mon arc tendu, je veux faire voler une flèche.

« Où l'on ramassera cette flèche, là je veux qu'on creuse ma tombe : qu'une touffe de vert gazon soit placée sous ma tête et une autre à mes pieds.

« Que l'on dépose à mes côtés, mon arc tendu dont le sifflement fut pour moi la musique la plus douce; et que mon tombeau soit formé de terre et de verdure, monument simple et convenable à ma vie.

« Qu'il ait assez d'espace pour que se reposant sur la touffe de vert gazon, le voyageur puisse dire lorsque je ne serai plus : *Ici repose l'audacieux Robin Hood.* »

Ils lui promirent aussitôt d'accomplir ces vœux, et Robin Hood mourut satisfait : ils enterrèrent le héros aux lieux qu'il avait choisi, non loin de l'agréable moutier de Kirkley.



BALLADES ÉCOSSAISES.

Seconde partie.

Ballades Écossaises.

HARDYKNUTE.*

Il marcha maintes fois, en vaillant guerrier, vers le couchant et vers l'aurore; soixante-dix années pesaient sur sa tête, à peine en avait-il passé sept dans le repos : il vivait en ces temps où la perfidie des Bretons causa de grands malheurs à l'Écosse, son épée ne brilla que pour leur ruine; il fut leur ennemi mortel.

* La première partie de cette célèbre ballade parut sous l'anonyme en 1719; et la seconde ne fut publiée qu'en 1781. La date de l'histoire qui en a fourni le sujet, remonte à 1263, lorsque Haco, roi de Norwège, fit une descente en Écosse et y fut défait.

Il ne faut pas confondre le Hardyknute dont il est ici question, avec Hard-Knut, dernier roi de la race danoise.

Sur le sommet d'une colline, s'élevait son château avec ses vastes salles et ses tours sourcilleuses. Son illustre dame, modèle de grâce et de chasteté, n'aurait point eu d'égale en beauté sur la terre sans la reine Emergard.

Il eut de ses flancs treize fils, tous hommes d'une valeur rare ; neuf d'entre eux avaient perdu la vie dans un combat sanglant ; quatre restaient encore ; puissent-ils long-temps vivre pour défendre leur prince et leur patrie! On respectait au loin leur autorité, leur force et leur gloire.

Ils aimaient tendrement leur sœur, la belle et douce Fairly ; son étroite ceinture dessinait une taille élégante ; ses longs cheveux se relevaient en tresse d'or, mais, hélas, l'histoire nous dit que sa beauté fut fatale à toute sa maison.

Au temps de l'été, le roi du Nord brillant de force et de puissance, descendit sur le rivage de la belle Écosse avec une foule d'audacieux chevaliers. Les nouvelles en vinrent au monarque écossais, lorsque entouré de ses nobles chefs, il buvait au milieu des pompes d'un festin royal, un vin vermeil comme le sang.

« A cheval, à cheval, mon auguste maître! vos ennemis sont debout sur le rivage ; les chefs du Nord conduisent vingt mille lances étincelantes.

— « Amenez-moi mon coursier Mage! » s'écria le monarque; on amène le coursier gris pommelé : jamais un roi d'Écosse n'avait monté d'animal plus fidèle.

« Va trouver Hardyknute, mon page, vas dire à ce guerrier qui demeure sur une haute colline, de tirer son épée, la mort des ennemis, et d'accourir à mes côtés. » Le page vola comme un javelot lancé par le bras de son maître. « Descendez, descendez, lord Hardyknute, et venez délivrer votre roi du danger! »

Ses joues basanées et son front bruni se colorèrent d'une rougeur ardente; ses yeux étincelèrent comme à l'approche d'un péril pressant. Il saisit un cor aussi vert que l'herbe des prés, et les sons qu'il en tira cinq fois, furent si perçans que les arbres en tressaillirent dans l'épais bocage, et que les collines en retentirent au loin.

Ses fils avaient passé la matinée dans les jeux où se plaisait leur mâle courage; voici que tout-à-coup, au fond d'une verdoyante vallée, ils entendent le cor de leur père. « Ce cor, disent-ils, ne résonne jamais dans la paix; d'autres amusemens nous appellent... » Ils s'élancèrent du haut de la colline, et soudain coururent se ranger auprès de lui.

« Hier encore, je croyais terminer en paix ma longue carrière, et je me flattais d'éloigner mes cheveux blancs des sanglantes querelles; mais lorsque les guerriers du Nord viennent pour asservir la belle Écosse, il ne sera pas dit qu'Hardyknute a craint de combattre ou de mourir.

« Robin de Rothsay, courbez votre arc et saisissez vos flèches fidèles qui changèrent plus d'une fois l'incarnat d'un superbe visage en pâleur sépulcrale... Brave Thomas, prenez seulement votre lance; vous n'aurez pas besoin d'autres armes si vous combattez comme vous le fîtes naguères contre le farouche héritier de West-Moreland.

Et vous, Malcolm, aussi léger à la course que le cerf de dix ans qui s'élance dans la clairière, allez rassembler mes trois mille hommes exercés à manier l'épée et le bouclier. Que l'on m'amène mon cheval! que l'on m'apporte mon armure! donnez-moi mon glaive d'acier..... » Si les ennemis en voyant ce glaive avaient su quelle main le portait, ils auraient bientôt fui d'épouvante.

« Adieu, mon incomparable dame, dit-il en la serrant dans ses bras, vous me semblez plus belle au déclin de l'âge, que nos vierges vantées pour leurs attraits naissans. Mon plus jeune fils restera près de vous pour garder en mon absence nos

superbes tours et tirer les verroux d'argent qui ferment vos chambres dorées. »

Il la laissa baignée de larmes dans les bras de la belle Fairly.... Il avait quelque temps chevauché sur la mousse et sur la bruyère, franchissant les collines et les vallées, lorsqu'il vint à rencontrer un chevalier blessé dont la plainte frappa son oreille. « Il me faut ici demeurer, il me faut ici mourir, victime des artifices de la trahison : insensé que j'étais de me laisser prendre aux sourires d'une méchante femme! »

— « Seigneur chevalier, si vous étiez, dans ma demeure, étendu sur un siège de soie, les soins compatissans de ma dame, vous prouveraient que jamais elle ne connut la haine. Le jour vous seriez veillé par elle, par ses femmes dans le silence de la nuit; et la belle Fairly calmerait vos maux, en s'offrant à vos regards.

« Levez-vous, jeune chevalier, et remontez sur votre palefroi; l'astre du jour est au milieu de sa course; choisissez un guide parmi mes guerriers. Le chevalier blessé, le regard morne, et le visage abattu, lui répondit : « Généreux chef, poursuivez votre course; car, je le vois, il me faut demeurer ici.

« Il n'est plus pour moi de beau jour ou de

douce nuit; bientôt sous quelque arbre funèbre, la mort glacée me montrera le terme de mes peines. » Hardyknute s'efforça de lui rendre quelque courage, et ne fit pas de longs efforts; l'inconnu se rendit bientôt à ses douces instances.

Je reviendrai sur mes pas avec promptitude pour apaiser vos gémissemens et réparer vos malheurs; mais tout soin privé doit cesser devant l'ennemi de la patrie. Mordac, ta vieillesse est exempte de nous suivre au milieu des batailles : conduis ce chevalier dans ma demeure, et calme sa souffrance cruelle. »

Et bientôt il atteignit, avec sa fière et valeureuse phalange, le sommet d'une colline d'où l'armée norwégienne, campée au milieu d'une vaste plaine, s'offrit à ses regards. « Voyez, ô mes généreux fils! ces farouches pirates attendent insolemment sur le rivage inconquis de l'Écosse, le moment de se mesurer avec nous.

« Élevons nos prières vers celui qui sauva nos âmes sur la croix, et montrons que nos veines sont remplies de sang calédonien. » Il tira sa fidèle épée, alors des milliers de glaives sortant à-la-fois du fourreau, firent jaillir leurs feux aux rayons du soleil, et les trompettes sonnèrent.

Il hâta sa marche pour rejoindre son prince au

bas de la colline, et les ménestrels enflant la cornemuse, s'avancèrent fièrement à sa rencontre. « Trois fois salut, puissant guerrier, orgueil et bouclier de ta patrie! ton roi n'a plus de trahisons à craindre, dès que tu marches à son côté. »

Tous les arcs furent tendus, tous les javelots se croisèrent; les flèches et les dards volèrent si pressés qu'il s'entrechoquaient dans les airs et tombaient arrêtés au milieu de leur vol avant que les ennemis en fussent atteints. Quelque temps les deux partis combattirent avec une rage égale et des succès balancés; mais avant la fin de la journée, le champ de bataille ruissela de sang norwégien sous le fer d'Hardyknute et de ses fils.

Leurs corps sanglans et livides palpitent sur la plaine.... Ils ne se lèveront plus! ils ne reverront plus leur patrie; ils n'iront plus célébrer avec des accens joyeux leurs superbes victoires, et montrer orgueilleusement leurs glorieuses blessures.

Sur les côtes de la Norwège, les veuves éplorées peuvent baigner les rochers de leurs larmes : elles peuvent long-temps contempler l'Océan désert avant que les voiles de leurs époux apparaissent. Jeunes filles cessez d'espérer en vain; vos amans sont couchés dans la tombe. Les vaillans Ecossais

n'ont jamais permis aux pirates de s'échapper de leurs mains vengeresses.

Sur cette plaine inculte où s'élève une croix, simple et glorieux monument, des milliers de héros furieux accomplirent, en ce jour d'été, le vœu sanglant de la guerre. Que les Ecossais, tant qu'il restera des Ecossais, chantent les louanges d'Hardyknute; que son nom soit toujours l'effroi du nord, et que les âges les plus reculés apprennent que toujours il combattit le puissant et que souvent il épargna le faible.

L'impétueux vent d'ouest répandait son souffle glacé; une pluie fougueuse bruissait avec violence, et la nuit répandait ses ombres lorsque Hardyknute songea à regagner ses tours. Ces tours sur lesquelles l'éclat des flambeaux répandait d'ordinaire, durant toute la nuit, une clarté blanchâtre, semblaient noires alors comme un vêtement de deuil. Cet aspect le surprit et le fit soupirer.

« Je ne vois aucune lumière dans l'appartement de ma dame, aucune dans mes salles! Aucune sentinelle ne veille sur le rempart. Quel est ce présage? Robert, Thomas, répondez!.... » Aucune réponse ne vint dissiper leurs alarmes. « N'avancez pas mes fils, je serai votre guide. » Mais ils le devancèrent avec rapidité.

« Aussi promptement j'ai couru sur les ennemis de l'Ecosse..... » Là se termina sa bravade guerrière : il ne songea plus qu'à son épouse et à la tendre Fairly. Qu'avait-il à craindre ? Il l'ignorait : cependant l'effroi faisait tressaillir tous ses membres, et le guerrier n'était plus qu'un père.

Seconde partie.

« Revenez, revenez, hommes de sang, et rendez-moi mon enfant ! » s'écrie une voix désolée que de tristes échos prolongent. Egaré de douleur et d'épouvante, Hardyknute ne retrouvait plus sa force accoutumée : trois fois il souleva sa lance, et trois fois il la laissa retomber.

« O Dieu puissant! dont le précieux amour nous a sauvés sur la croix !... » Il interrompit sa prière et tira son glaive rouge encore du sang norwégien. « Hâtez-vous, ô mes vaillans fils! Nous avons grand sujet de craindre : mais en tous temps, l'homme sage méprise le sort ennemi qu'il ne peut changer.

« Revenez, revenez, hommes de sang, et rendez-moi mon enfant ! » s'écrie une voix désolée que de tristes échos prolongent. La tempête éclata dans toute sa rage : le tonnerre grondant retentissait d'un pôle à l'autre ; la pluie descendait en torrens,

et le feu des éclairs faisait briller au loin leurs armures.

Quel effroi s'empara de leurs âmes agitées d'affreux pressentimens, lorsqu'ils virent le fossé fangeux du château rempli de cadavres ! « Par la croix, dit Hardyknute, je voudrais que le Norwégien eût gagné la journée, pourvu que resté dans ces murs, j'en eusse écarté ce funeste carnage. »

Ils passèrent sans s'arrêter, et bientôt atteignirent la limite de la première cour : ils entendirent de profonds gémissemens et regardèrent attentivement autour d'eux dans l'obscurité. La lune sortant d'un sombre nuage répandit une clarté soudaine et leur fit apercevoir le brave sir Mordac étendu sur la pierre.

Le chevalier était arrosé de sang, du casque à l'éperon : Hardyknute descendit promptement de son coursier en poussant un triste soupir. « O toi le bouclier de ton maître, dans la guerre, et son conseiller dans la paix; apprends-nous quel sort odieux a réservé cette couche à tes vieux ans? »

Le chevalier répondit par un gémissement lamentable : il étendit sa main qu'Hardyknute serra étroitement dans la sienne. « Si vous voyez jamais lord Hardyknute, dites-lui de Mordac

qu'il a consumé ses plus loyaux efforts à repousser la trahison de lord Draffan. »

Il n'en put dire davantage, la cruelle mort l'empêcha de poursuivre. « Je jure devant Dieu de ne goûter aucun repos que je n'aie vu couler le sang de Draffan. O mes fils, votre sœur était trop belle ; mais il ne jouira pas long-temps de son triomphe !

« Voici l'instant, ô mes fidèles amis, de me prouver votre dévoûment : la défaite des hordes du nord vous montre assez que vous ne devez redouter aucun brigand. » Les guerriers émus s'écrièrent : « Que notre maître vive ; tant qu'il pourra nous guider, nous ne craindrons aucun brigand.

— « Revenez, revenez, hommes de sang, et rendez-moi mon enfant ! » s'écrie une voix désolée que de tristes échos prolongent. Ils coururent aussitôt vers la salle et trouvèrent la porte étroitement fermée et chargée de verroux.

Son bras nerveux fit bientôt voler la porte de ses gonds. « Où est-elle, ma fille chérie ? Où l'avez-vous conduite ? J'aimerais mieux la voir expirante que dans votre lit nuptial, fût-ce au prix de tous vos trésors.

— « Il n'est point ici de brigand, ma dame bien aimée ; vous voyez votre époux. Puisse le

plus grand des malheurs atteindre l'auteur de vos maux ! Si vous en croyez mes paroles, et je ne connais pas le mensonge, l'un de nous deux périra demain d'un trépas sanglant. »

La salle où naguère de brillans flambeaux répandaient un joyeux éclat, où de riches banderolles flottaient au-dessus des chevaliers et de leurs dames, était en ce moment si sombre qu'ils n'auraient pu distinguer aucun objet à son extrémité, si la lune, pénétrant par les débris de la porte du sud, n'eût laissé tomber un rayon tremblant.

« Est-ce vous, mon cher et noble seigneur ? » Elle n'en dit pas davantage; mais elle s'évanouit de tendresse et de joie sur son sein d'acier. Il frémit de la contempler dans cet état funeste, et ses craintes se réveillèrent ; mais bientôt elle souleva ses regards attendris, et vit couler les pleurs de son époux.

« Vous n'avez pas coutume de verser des larmes sans un motif puissant. Ah ! tous nos fils sont-ils échappés aux périls affreux de la guerre ? — Nos vaillans fils vivent couverts de gloire; vous les voyez : mais ils cherchent leur sœur ; et son absence est pour nous un grand sujet d'alarmes.

— « Quand vous aurez entendu le funeste récit de nos affronts et de son départ, vous parta-

gerez ma douleur. Oh ! fallait-il écouter un astucieux chevalier et l'envoyer avec Mordac en ces lieux ? Vous auriez percé son cœur si vous aviez connu son dessein perfide.

— « Que dites-vous, ô ma dame ? Ce chevalier avait ému ma pitié par une plainte lamentable : je ne doutai point de sa courtoisie et de sa sincérité. — Ah ! s'écria-t-elle avec des larmes nouvelles, maudit soit le jour qui conduisit ce faux chevalier dans nos murs !

« N'avez-vous pas reconnu le port superbe de Draffan sous cette simple armure, et son audacieux regard sous cette noire visière ?... Sir Mordac entra dans la salle sonore avec son astucieux inconnu : « Mon maître vous envoie ce chevalier « blessé pour lui prodiguer vos soins compatissans.

« Vous devez le veiller vous-même tout le jour, « et vos femmes dans le silence de la nuit ; et la « belle Fairly doit réjouir son cœur, en s'offrant « souvent à ses regards. » Dès que sir Mordac se fut retiré, le fourbe se découvrit. « Si ce n'est l'a-« mour de votre fille chérie, dit-il, je n'éprouve « aucune souffrance.

« Quoiqu'Hardyknute ait rejeté avec dédain la « prière de lord Draffan, qu'il ne soit pas re-« poussé par sa compatissante épouse et la belle

« Fairly. » Ni les paroles doucereuses, ni les menaces du perfide ne me touchèrent. Trahison! m'écriai-je; et l'épée de Kenneth étincela dans sa main.

« Mon fils, vous voyez lord Draffan qui se flatte d'obtenir, par sa supercherie, la foi de votre sœur, tandis qu'Hardyknute repousse les ennemis de l'Ecosse. « Tourne-toi, perfide baron! » s'écria l'intrépide Kenneth, d'une voix foudroyante. Mais dès que Draffan eut tiré son glaive, mon fils tomba dans son sang.

« Je n'ai point desiré que la pâleur du trépas « couvrît si promptement cet aimable visage: « quand mon amour pour votre fille cesserait, je « regretterais encore le sang de son frère; mais « puisque vous voulez éprouver notre force, nous « vous la ferons connaître. » En achevant ces mots, il détacha du mur le cor aux sons perçans.

« Avant que la herse pût être abattue, sa troupe impétueuse avait gagné la première cour. En vain sir Mordac, à la tête de quelques défenseurs, voulut s'opposer à leur passage. Bientôt les brigands furieux entourèrent leur perfide maître, jurant par la Sainte-Vierge qu'il ne nous serait fait aucun mal.

« Ce qui se passa depuis, vous pouvez le devi-

ner sans peine : le charme de notre vieillesse est perdu pour nous. — Il ne le sera pas long-temps ; demain Fairly réjouira votre vue.... Partons, mes fils, nos généreux guerriers murmurent de notre retard.... Adieu ma dame ; l'amour de votre fille dissipera bientôt votre effroi. »

Elle pâlit, et de nouveaux pleurs inondèrent sa joue. « Laissez un de nos trois fils conduire seul cette entreprise ; votre vieillesse pourrait souffrir d'un semblable voyage. Oh ! que deviendrais-je si mon cher seigneur et tous mes fils tombaient dans leur sang? Mieux vaudrait supporter l'offense, que de se venger à ce prix d'un odieux attentat. »

Le vaillant Rothsay se leva soudain et fit valoir son droit d'aînesse; Thomas montra sa lance formidable, et Malcolm vanta sa rapidité. « Mes fils, je vois vos débats avec joie; mais il ne sera jamais dit qu'Hardyknute se soit reposé dans ses salles en apprenant le trépas de son fils.

« Ma dame bien aimée, vous ne devez rien craindre; la justice et le droit sont avec nous. » Il se lève brusquement; il part. La dame s'assied dans l'affaissement de la douleur pour écouter leur marche, et, long-temps encore, elle écoutait après que le son absorbé par l'espace, eut cessé de frapper son oreille attentive.

Ils franchirent avec ardeur les montagnes escarpées, les bruyères et les marais humides; et bientôt, ils virent les premiers rayons du soleil luire sur les tours de Draffan. « Ah ! Fairly, comment avez-vous pu aimer le fourbe dont la trahison causa les malheurs de votre père et qui répandit à vos yeux le sang fraternel? »

La sentinelle courut vers son jeune seigneur qui sommeillait encore. « Ce n'est pas le temps de dormir; vos ennemis furieux descendent de la colline de l'ouest; et je présume, au léopard d'or qui brille sur une large bannière d'azur, que c'est Hardyknute qui vient demander sa fille et le sang de Draffan.

— « Va dire à mes vaillans guerriers qui sont campés au fond de la vallée, d'apprêter leurs flèches pour le combat, et de serrer autour de leurs flancs leurs cottes de mailles. Qu'ils viennent ici me trouver ensuite, et qu'ils ne s'imaginent pas accourir aux joûtes d'un tournoi : lorsqu'Hardyknute s'avance dans la plaine, le combat ne souffre point de retard. »

Il se couvrit aussitôt de son armure éclatante qu'un vieux devin avait affermie par des charmes puissans contre toute atteinte. Un noble chevalier vint au château. « Lord Draffan, je te défie de la

part d'Hardyknute, mon digne seigneur, au combat de la lance ou du glaive.

— « Ton seigneur altier me défie en vain : qui peut, en combat singulier, lutter avec Hardyknute ? Mais puisqu'il propose de faire un essai de nos forces, il verra bientôt que si mes guerriers le cèdent aux siens en fureur, ils l'emporteront sur eux en vaillance.

« Mais si je savais qu'il voulût se soumettre à ce qui ne souffre aucun remède, je ne lui refuserais pas pour sa fille chérie une moitié de mon coursier. » Hardyknute se tenait tristement à l'écart, appuyé sur sa lance; et songeant à sa chère Fairly, il donnait un libre cours à ses soupirs et à ses larmes.

« Que propose le fourbe ? Son infâme attentat n'est-il pas consommé ? Je méprise les offres insidieuses du perfide, dût-il m'offrir son coursier tout entier. » Lord Draffan était déjà prêt à combattre, lorsque la charmante Fairly, s'échappant de sa retraite, descendit dans la salle, en proie à mille craintes.

Semblable à l'astre rougissant qui se lève à travers la rosée, elle s'élança vers son héros; elle jeta ses bras de neige autour de son cou. « Oh ! pourquoi Fairly a-t-elle épuisé sur toi son amour

insensé, sur toi dont le cœur implacable médite, hélas! le trépas de son père? »

Il baisa tour-à-tour sa joue vermeille et son sein charmant; ensuite il traversa tristement la salle et laissa tomber une larme. « O mes guerriers! écoutez avec attention mes paroles; si quelqu'un de vous ose frapper Hardyknute, je jure par le ciel qu'il ne s'éloignera pas vivant.

— « O mes femmes, apportez ma robe nuptiale : je ne prévoyais pas hier qu'il faudrait me lever de la couche du beau Draffan pour assister à sa fin sanglante. » Puis, suivie de ses femmes, elle monta sur un balcon élevé; et bientôt elle vit son vaillant seigneur descendre dans la plaine flamboyante.

Il franchit le torrent de Nethan d'un pas impétueux : Allan portait à côté de lui son blason qui rayonnait au-dessus de son casque. Bientôt, les trompettes donnèrent le signal de la lutte. Avant la neuvième heure, une foule de héros avait perdu la lumière.

Comme un fanal brillant dans les ténèbres de la nuit, le puissant Hardyknute bataillait au milieu de la mêlée : son armure frappée des rayons du soleil, jetait un éclat effrayant. Il cherchait Draffan pour terminer seul avec lui ce cruel com-

bat : mais toujours ses guerriers, pressant leurs rangs autour de lui, défendaient la vie de leur chef.

La Clyde sinueuse roula plus d'un mille, fumante du sang des héros : un petit nombre combattait encore, et la mort seule pouvait arrêter leur ardeur. « Celui qui fuira trouvera, je le jure, sous ma lance, le trépas qu'il voudrait éviter. s'écriait Draffan : et il lançait d'un bout à l'autre de la plaine, son coursier baigné de sang et d'écume.

Il vit bientôt s'avancer à sa rencontre un chevalier dont l'armure était couverte de mailles d'argent. « Je t'ai cherché long-temps dans la mêlée; cette lance va te faire connaître mes desseins. » Le combat fut opiniâtre, enfin l'adresse de Draffan triompha de la jeunesse et de la vigueur de son adversaire : le brillant chevalier reçut à travers sa visière une blessure mortelle.

La visière frappée par la pointe de la lance se souleva, et Draffan reconnut Malcolm. « Vous auriez dû essayer en ce jour votre vitesse renommée, et non pas votre force.—Perfide! vous ne quitterez pas ce champ de bataille, s'écria le vaillant Rothsay, que vous n'ayez reçu de mon glaive la blessure que vous feigniez hier.

— « J'ai versé plus de votre sang que je n'eusse souhaité. Voyez, Rothsay, voyez votre frère étendu sous vos yeux, dans les angoisses de la mort. » L'intrépide Rothsay s'écria, rugissant de rage : « O détestable, ô cruel exploit ! ainsi Draffan recherche l'amour de notre sœur et ne redoute point notre haine ! »

Il achevait à peine ces mots qu'une flèche lancée par un de ses guerriers, glissant rapidement sur le bouclier de Draffan, vint traverser le genou dont Rothsay pressait son coursier et s'enfonça dans le flanc du farouche animal qui se cabra de douleur et de rage ; le vaillant chevalier fut contraint d'abandonner le combat et de quitter l'étrier.

Ses ménestrels empressés vinrent tristement retirer la flèche sanglante; mais le héros ne gémissait que de ne pouvoir revoler au combat. « Réjouissez-vous, mes guerriers, s'écriait Draffan, réjouissez-vous, et tressaillez d'orgueil : la victoire est à nous; aucun chef n'est resté debout pour nous en disputer l'honneur.

Hardyknute entendit cette bravade insolente, comme il se reposait sur sa lance, accablé par la chaleur du midi et la fatigue de ses exploits. Le premier objet qui frappa sa vue en traversant la foule, ce fut Malcolm étendu sur la terre.

« Ah ! le ciel aurait dû réserver ce trépas à mes vieux ans et l'épargner à ta jeunesse.

« Draffan, je connais ta fureur; c'est maintenant contre moi qu'il faut éprouver ta lance. » Mais avant qu'il eût porté le premier coup, Draffan s'était agenouillé. « Lord Hardyknute, frappe si tu l'oses, je ne combattrai jamais avec toi : ta fille qui nous regarde, me défend de te donner la mort.

« Hier, le prêtre a, par un saint nœud, uni ma destinée à la sienne : pour l'amour d'elle, séparons-nous en paix, et ne rallumons plus entre nous la guerre. — Ciel vengeur ! quels nobles discours peuvent s'échapper des lèvres d'un perfide ?.... N'as-tu pas répandu le sang de mes deux fils ?

« Remonte sans retard sur ton coursier, ou je vais descendre du mien pour te combattre pied à pied sur la plaine. Par les mânes de mes ancêtres, avant que le destin nous sépare, l'un de nous deux aura vécu. — Maintenant, songe à ta parole, Allan ! » s'écria Draffan d'une voix ferme : et soudain Allan tira sans effroi son épée, et perça le flanc de son maître.

Il tomba sur l'arène, et bientôt la mort vint fermer ses yeux. « Draffan, j'ignorai jusqu'à cette heure que ton trépas dût exciter mes regrets. Par

le Christ, ô vaillant jeune homme! je voudrais te rendre la vie : je maudis l'implacable ressentiment qui m'a fait causer ton malheur.

« Fairly, jadis ma joie et mon orgueil, aujourd'hui ma douleur et ma honte! Il faut vous ensevelir dans la retraite avec les filles du Seigneur, pour pleurer votre erreur fatale..... Emportez dans ses murs le corps de Draffan, et conduisez ma fille, naguère si chérie, aux lieux où son coupable amour pourra s'expier par les larmes du repentir. »

LA NAISSANCE

De Robin Hood.

WILLIE était large d'épaules et d'une illustre naissance : il servit le comte Richard en qualité de varlet et pour un salaire.

Le comte n'avait qu'une fille aussi belle qu'un lis en fleur; et l'amour lui montra dans Willie, un amant digne de ses charmes.

Un soir d'été, lorsque les feuilles sont belles et verdoyantes, Willie rencontra sa dame, seule au fond d'un bois.

« O Willie ! ma ceinture naguère flottante sur mes flancs, presse étroitement ma taille, et mes joues ont perdu toute la couleur vermeille qui faisait mon orgueil.

« Oh ! si mon père apprenait quelles choses se

sont passées entre nous, avant que de se livrer au sommeil, il ferait suspendre mon amant au sommet de ses tours.

« Mais j'irai dans ma cellule, Willie, j'irai m'y soustraire aux regards curieux dès que le soleil aura cessé de luire : alors, recevez-moi dans vos bras, et que l'amour vous prête des forces. »

Lorsque le soleil fut couché, elle se rendit dans sa cellule et regarda par l'étroite fenêtre dont la clarté de la lune colorait les vitraux.

Enveloppée dans une robe de couleur écarlate, elle s'élança sans crainte : Willie était large d'épaules, et il la reçut dans ses bras ;

Et ils gagnèrent un vert et riant bocage ; et là, avant que la nuit fût écoulée, elle déposa un charmant enfant parmi les feuilles verdoyantes.

Mais à l'heure où la nuit expire, où renaît le jour, lorsque le soleil commençait à paraître, le comte Richard sortit de son profond sommeil et appela ses joyeux pages. « Oh ! qu'est devenue ma fille chérie ? D'où vient qu'elle ne s'offre point à ma vue ?

« J'ai fait cette nuit un rêve effrayant ; Dieu veuille en détourner les suites ! J'ai rêvé que je voyais ma fille bien aimée, noyée dans les flots amers de l'Océan.

« Si ma fille est morte ou malade, ou si elle est enlevée, je jure d'accomplir un vœu ; c'est de vous pendre l'un après l'autre. »

Ils coururent de toutes parts à sa recherche ; et ils la découvrirent dans le riant et vert bocage, allaitant son charmant nouveau-né.

Le comte prit le bel enfant dans ses bras, et le baisa tendrement. « Bien que je voudrais, dit-il, pendre ton père, ta mère est chère à mon cœur. »

Il le baisa plusieurs fois encore : « Mon petit fils, vous êtes à moi ; et Robin Hood du Vert Bocage est le nom que vous porterez. »

Plusieurs chantent les foins, plusieurs chantent les blés, et plusieurs chantent Robin Hood, qui ne savent pas où le héros naquit.

Ce ne fut ni dans la grande salle, ni dans la chambre peinte ; mais ce fut dans le riant et vert bocage, parmi les lis en fleur.

LA SIRÈNE DU GALLOWAY.

Il y a longues années et plus, une fille fut déposée sur le frais rivage de la mer, et chaque première nuit de la lune nouvelle, on l'aperçoit tressant sa chevelure blonde.

Et tandis qu'elle déroule ses tresses d'or, sa voix douce et sonore charme les oiseaux du bocage.

Mais ses accens sont perfides, et celui qui s'aventure à la contempler, ne doit plus espérer d'entendre jamais la chanson de l'alouette et d'assister au lever de l'aurore.

Dans un doux mois de l'été, la première nuit de la lune nouvelle, la nymphe vint s'asseoir sur le sommet d'un roc lavé par la mer, et se mit à peigner sa soyeuse chevelure.

Son peigne était de nacre blanche; sa main,

semblable au lait nouvellement tiré; son sein charmant, comme la neige endurcie.

Elle déroula ses cheveux longs et superbes qui flottaient sur ses épaules d'albâtre, et à chaque anneau qu'elle détachait de son front, elle élevait un chant joyeux.

A ses accens harmonieux, les oiseaux abandonnèrent leurs petits, et volèrent sur le chemin de la hulotte pour écouter l'enchanteresse.

Attiré par ce chant dont la mélodie était si touchante, le renard sauta par dessus le fossé de l'enclos, et vint lécher à ses pieds sa gueule ensanglantée.

La lune, nouvellement levée, s'enflamma d'un rouge ardent, et la pourpre d'une sanglante rosée dégoutta des astres sur le front doré de la marguerite.

« Voici vingt-trois années, dit le jeune Cowhill, que je vois la nuit déployer ses voiles, mais jamais sons plus doux ne retentirent à mon oreille, à travers le bocage.

« Est-ce une voix exhalée de deux lèvres terrestres qui murmure une mélodie si tendre ? Elle attirerait l'alouette au lever du matin, elle peut bien m'attirer aussi.

— « J'ai rêvé, maître, une chose effrayante, et

je crains pour vous ce présage : j'ai rêvé que vous baisiez de douces lèvres qui dégouttaient de votre sang.

— « Viens tenir mon coursier, petit page, viens tenir mon coursier dont le sabot est entouré d'or, jusqu'à ce que j'aie baisé les lèvres célestes qui chantent si doucement. » Et sans perdre de temps, il sauta sur la terre.

« Maître, ne baisez point ces lèvres, ne touchez pas cette main, dit le petit page, si vous voulez regagner sans danger le logis.

« Oh ! qui s'asseoira désormais sur votre selle vide ? Oh ! qui brisera votre gant, et qui prodiguera à votre fiancée les tendres embrassemens de l'amour ? »

Il ôta son chapeau dont l'or garnissait la bordure et que relevait une ganse d'argent; il semblait, à l'éclat de ses vêtemens, le voir courir environné d'une flamme dont la clarté scintillait sous les rameaux du bocage.

« La rosée du printemps tombe doucement, belle fille, sous les rayons argentés de la lune ; mais vous courez mille dangers sur ces algues baignées par la blanche écume de la mer.

« Que vos lèvres séparées sont roses ! Rien n'égale la blancheur des lis de votre sein ! Ah ! ces

yeux caressans séduiraient l'ermite le plus pieux.

— « Otez ces liens et ces joyaux d'or, et cet habit magnifique; et jetez là votre manteau vert qu'un fil docile a couvert de feuilles d'argent.

« Obéissez par courtoisie, beau chevalier, et pour gagner le cœur d'une vierge : l'or qui lace vos vêtemens verts, offenserait sa peau de lis. »

Il se dépouilla de son manteau dont l'or faisait briller la bordure, et de son vêtement orné de fleurs d'or.

« Renouez à présent mes blonds cheveux, enveloppez-moi dans votre manteau, et prenez la jeune fille tout entière.... »

Il baisa ses yeux, il baisa sa joue de rose; et long-temps, il savoura le nectar de ses lèvres caressantes, doux comme le miel de la bruyère.

« Si vous daignez venir au charmant séjour de Cowhill couronner mon amour, sur des tapis de primevères, je vous laverai chaque jour dans du lait nouveau, et j'ornerai votre front de bandelettes d'or.

« Un vin vermeil sera votre breuvage et remplacera l'eau des fontaines : au lieu du blanc lis d'eau, vous aurez pour couche les bras de votre amant.

— « Mais qu'aurez-vous à dire à votre jeune et

belle épouse toute busquée d'argent fin, lorsque les brûlans baisers que vous réserviez pour ses lèvres, seront perdus pour elle et me seront prodigués ?

Il retira ses lèvres de sa bouche de rose, son bras de sa taille légère.... « Douce nymphe, mon hymen s'apprête, il est temps de quitter ces lieux.

« Oh! donne-moi, tendre fille, un gage d'amour, un gage d'amour sincère ! » Elle fit tomber une tresse de ses cheveux d'or, et la noua soudain autour de son front.

« Oh ! ne lie pas si fortement ce doux nœud d'amour, jeune fille; hélas! mon front est enflammé d'une brûlante douleur. »

Sa peau devint bleuâtre et dégoutta d'une sueur de sang; il coucha sa tête parmi les lis d'eau. « Douce nymphe, je me sens endormir ! » Elle s'empressa de lier une tresse de son humide chevelure autour de ses sourcis brûlans. Elle forma trois nœuds parmi les boucles brunes qui flottaient sur sa joue.

Elle tressa sur son front le lis blanc avec des nœuds magiques au nombre de plus de neuf.... » Quand vous seriez fiancé sept fois, cette nuit vous donnerait à moi ! »

Deux fois, il tourna sa tête douloureuse, et

deux fois il entr'ouvrit sa paupière, et deux fois il essaya de soulever les tresses nouées autour de son front.

« Levez-vous, charmant chevalier! votre jeune fiancée attend et soupçonne; et de sa couche, d'une blancheur de neige, ses regards inquiets se promènent dans sa retraite.

« Chevalier, levez-vous ! Déjà elle a jeté la soie brodée autour de ses épaules et revêtu sa jupe somptueuse que l'or fait dresser d'elle-même. »

Il tourna lentement sa tête, il souleva languissamment sa paupière, et s'efforça d'arracher les magiques bandeaux serrés au-dessus de ses sourcis brûlans.

Alors elle emporta son manteau vert dont l'or faisait étinceler la bordure, et son chapeau de soie, relevé par une ganse d'argent.

Et son habit d'or qui jetait des feux aux rayons du matin; et soudain elle courut les plonger dans la blanche écume de la mer.

Elle tira de son doigt l'anneau nuptial, et le jeta dans les flots. « Cette main ne portera plus d'anneau !.... »

Elle l'enferma dans ses bras de lis et ramassa son peigne de nacre.... Ses cheveux bruns et bou-

clés traînaient sur le sable, lorsque les premières vagues vinrent le baigner....

L'étoile se levait au-dessus de la colline, et la lune plus brillante s'avançait déjà sur ses traces, lorsque la chaste fiancée de Galloway demanda si le joyeux fiancé était de retour.

Et tandis que la lune s'élevait sur l'horizon, elle chantait aussi gaîment qu'une jeune accordée, lorsqu'en lui souriant, cet astre allume sa lampe d'amour.

« O Nithsdale! ô riant jardin! Plus d'une fleur charmante forme ta parure; mais ta plus belle rose fleurira bientôt dans ma demeure!

« J'empêcherai que la rosée ne s'échappe de ma rose vermeille; je recueillerai goutte à goutte les perles balsamiques de chaque feuille, et je laverai mon sein d'albâtre avec cette liqueur céleste.

Elle prépara son bandeau de soie et commença un chant nuptial: mais des larmes s'échappèrent plus d'une fois de ses yeux avant le retour de la lumière.

L'aube matinale chargée de rubis réjouit enfin ses yeux; et le soleil s'enflammant au milieu de la rosée, répandit l'or de ses rayons sur le gazon et le feuillage.

Le laboureur sifflait en commençant sa journée; la villageoise lui répondait en chantant ; mais la charmante fiancée de Galloway épiait la campagne avec des yeux humides.

Dans chaque souffle de vent qui faisait frissonner les feuilles de la forêt, elle entendait la voix de son fiancé, et les joyeux sons d'un chœur nuptial dans le ramage de chaque oiseau qui se faisait entendre.

Elle s'assit, séparée de ses femmes, sur les crénaux de la tour : elle retira le busc d'or de son sein et le peigne de sa chevelure ; elle essuya les pleurs qui voilaient sa vue, et regarda longtemps avec des yeux avides.

Et un joyeux passereau lui semblait chanter du fond d'un buisson d'aubépine : « Détachez les tresses voluptueuses de votre chevelure que vous vous plaisiez hier à assembler. »

Et l'alouette tachetée descendit vers elle du sein des nuages, en chantant : « Dénouez ces nœuds nuptiaux et laissez flotter ces longues tresses.

— « Venez demeurer avec moi, doux oiseaux, venez demeurer avec moi ! Le pain deviendra votre nourriture, le vin étanchera votre soif, et votre cage sera d'or. »

Elle posa le gâteau de noces au-dessous de sa

tête, puis sous ses pieds ; elle s'étendit sur sa couche et s'endormit profondément : elle était loin de penser hélas ! que le fiancé était enseveli loin d'elle dans l'abîme écumeux.

Lorsque l'heure eut marqué le milieu de la nuit, sa clochette d'argent sonna comme si le cordon de soie en eût été ébranlé par une force surnaturelle.

Une joue glacée comme le marbre, toucha la joue de la vierge ; une main froide comme la neige que chasse le vent, se posa sur sa poitrine.

« O Cowhill, que ta main est froide ! Oh ! que ta joue est glacée !.... Etreins promptement ces tresses de cheveux blonds d'où l'eau s'épanche en gouttes pesantes.

— « Oh, Marie ! cherche un autre époux pour dormir sur ton sein charmant !.... Mon épouse est la pâle fleur du lis d'eau ; ses feuilles, mon drap nuptial ! »

L'ÉPERVIER.

« Que vous êtes charmant, ô mon aimable épervier! que vous avez un brillant plumage! — Que vous êtes charmant, mon cher maître, mais que votre visage est pâle!

« Auriez-vous perdu dans le tournoi votre épée, ou bien votre lance, ou pleurez-vous la fille des pays du sud que vous ne pouvez aller revoir?

— « Je n'ai perdu dans le tournoi ni mon épée ni ma lance; mais je pleure ma bien-aimée, je la pleure avec des larmes amères.

« Tu es mon espoir, ô mon fidèle épervier! toi qui sais chanter à-la-fois et prendre un essor rapide : tu porteras une lettre à ma bien-aimée, et tu me rendras au retour son message.

— « Mais où la trouver, comment la reconnaître? jamais elle n'entendit mon langage, jamais cet œil ne l'a contemplé.

— « Oh! tu la reconnaîtras sans peine; car de toutes les fleurs de la superbe Angleterre, ma bien-aimée est la plus belle.

« L'incarnat qui pare sa joue, semble une goutte de sang vermeil répandue sur la neige, et la blancheur de son sein brille comme le duvet de la mouette argentée;

« Et près du pavillon de ma bien-aimée, un bouleau déploie ses rameaux en fleurs : c'est là qu'il faut abaisser ton vol et la charmer de ton ramage, tandis qu'elle s'acheminera vers l'église.

« Vingt-quatre dames charmantes l'accompagneront à la messe; mais tu sauras la reconnaître; ma bien-aimée est la plus belle. »

Lord William écrivit une lettre d'amour et l'attacha au cou de son messager qui s'envola vers les contrées du sud, de toute la vitesse de ses ailes.

Il aperçut le bouleau qui déployait ses rameaux en fleurs devant le pavillon de la bien-aimée : il abaissa son vol et la charma de son ramage, tandis qu'elle s'acheminait vers l'église.

Il reconnut sans peine l'illustre dame parmi ses

nobles suivantes; car la fleur qui s'épanouit aux rayons d'un matin ne fut jamais si belle.

Il s'abattit à la porte de la dame et se percha sur un clou : puis il parcourut tendrement les notes d'un chant d'amour, jusqu'à ce que tout fût calme dans sa demeure.

Il chanta d'abord timidement, puis avec hardiesse; et toujours, dans ses chants, revenait ce refrain : « l'amant ne peut revenir. »

« Egayez-vous, égayez-vous, ô mes femmes! jonchez la table de fleurs et que le vin coule, tandis que je vais monter à ma fenêtre pour écouter le chant de cet aimable oiseau.

« Chantez, chantez, ô mon aimable oiseau, le chant que vous chantiez hier : car je m'aperçois à votre tendre ramage que mon bien-aimé vous envoie. »

Il modula d'abord un chant joyeux, et bientôt après un chant grave; puis il arracha son gris plumage pour détacher la lettre.

« Prenez, c'est un écrit que lord William vous adresse; c'est le troisième, dit-il : son cœur ne peut attendre plus long-temps, et l'amour le fera mourir.

— « Revolez l'engager à cuire son gâteau nuptial : qu'il prépare sa plus douce bierre; et je

l'irai trouver au temple de Marie, long-temps avant qu'elle ait vieilli. »

La dame rentra dans sa chambre d'un air languissant et triste, comme atteinte d'un mal soudain et redoutant déjà les approches de la mort.

« J'implore une grâce, ô mon père, j'implore une grâce de vous! — N'espérez point revoir l'orgueilleux seigneur écossais, car je l'ai banni pour jamais; mais je vous accorderai volontiers tout autre demande.

— « Eh bien! si je viens à mourir au sein de ces contrées, que je sois enterrée en Ecosse, et la première église que vous rencontrerez, vous y ferez chanter la messe; et la seconde église que vous rencontrerez, vous y ferez sonner les cloches;

« Et lorsque vous arriverez au temple de Sainte Marie, demeurez là jusqu'à la nuit. » Son père y consentit, il avait donné sa parole.

Elle s'enferma sous ses rideaux, et trompant les yeux vigilans, elle but un breuvage soporifique qu'elle avait préparé avec soin.

Et la pâleur couvrit bientôt ses joues que le sang animait d'un incarnat si vif; et la mort parut s'être emparée pour toujours de sa proie.

Alors sa cruelle marâtre élevant aigrement la voix : « Prenez, dit-elle, du plomb brûlant et

répandez-en une goutte sur son sein, pour vous assurer s'il palpite encore. »

Ils prirent une goutte de plomb bouillant, et la laissèrent tomber sur sa poitrine : « Hélas! hélas! s'écria son père, elle est morte sans prêtre. »

Ni ses dents ne s'entrechoquèrent, ni son corps ne frissonna... « Hélas! hélas! s'écria son père, cette fille n'a plus souffle de vie! »

Ses frères alors se levèrent et lui taillèrent un cercueil; ils le taillèrent dans un chêne massif et le garnirent d'argent pur.

Et ses sœurs reprirent l'aiguille pour lui coudre une coiffe, et à chaque point qu'elles y firent, elles attachèrent un grelot d'argent.

La première église qu'ils rencontrèrent en Ecosse, ils y firent sonner les cloches; la seconde église, ils y firent chanter la messe;

Et lorsqu'ils arrivèrent au temple de Marie, ils virent des guerriers armés rangés en bataille, avec lord William à leur tête.

« Descendez, descendez le cercueil, dit-il, et laissez-moi la contempler. » Mais dès que lord William eut touché sa main, ses couleurs revinrent par degrés.

Elle semblait un lis penché qui vient à renaître;

enfin sa pâleur se dissipa, et de ses lèvres vermeilles, elle sourit à son amant.

« Un morceau de votre pain, mon charmant seigneur, un verre de votre vin! car j'ai jeûné trois longs jours par amour pour vous.

« Retournez, retournez à la maison, mes frères, et faites résonner votre cor! vous vouliez mon malheur, emportez mon mépris.

« Saluez pour moi mon vieux père qui desira que mon sommeil fût doux; mais malheur, oh! malheur à ma cruelle marâtre qui fit brûler mon sein!

— « Malheur à vous, femme légère! puissiez-vous mourir d'une mort funeste; car vous avez laissé votre père et vos sœurs se désoler à la maison loin de vous! »

JOHNIE ARMSTRANG.*

D'AUTRES ont célébré des lords, d'autres ont célébré des lairds et semblables gens d'illustre origine : je vais chanter un gentilhomme qu'on nommait quelquefois le laird de Gilnockie.

Le prince écrivit de sa main délicate une lettre affectueuse, et la fit porter à Johnie Armstrang, pour qu'il vînt lui parler sans retard.

* Johnie Armstrang était un guerrier formidable sur la frontière, vers 1530. Le roi dont il est question dans cette ballade, est sans doute Jacques IV, qui était fort jeune alors. Ce prince venait de se soustraire à la tutelle du comte d'Angus, et voulant affermir son pouvoir, il châtia cruellement les chefs dont les actes portaient atteinte à son autorité : il visita même en personne les montagnes d'Écosse, et s'y empara des plus turbulens, contre lesquels il sévit avec une rigueur extrême.

Les Elliots et les Armstrangs s'assemblèrent; c'était une brillante compagnie... « Nous chevaucherons à la rencontre de notre roi légitime et nous l'amènerons à Gilnockie. »

Le gibier fut apprêté en grande abondance. « Nous irons saluer notre auguste monarque..... J'espère qu'il acceptera un repas à Gilnockie. »

Ils lancèrent leurs destriers sur le Langum-Howin et brandirent leurs lances avec force; les dames regardaient de leurs hautes fenêtres... « Que le ciel accorde à nos gens un heureux retour! »

Lorsque Johnie parut devant le monarque, avec sa suite si magnifique à voir, le roi lui tira son bonnet : il pensa qu'un tel homme régnait aussi bien que lui.

« Puis-je trouver grâce, ô mon souverain lige, pour mes fidèles gens et moi : car mon nom est Johnie Armstrang, et je suis votre vassal, ô mon lige!

— « Sors, sors, inconcevable traître! ne reparais plus à ma vue. Je ne fus jamais clément pour un traître, et tu n'as nulle grâce à espérer de moi.

— « Accordez-moi la vie, ô mon roi, mon lige! et vous recevrez un beau présent de moi.... Vingt-quatre coursiers blancs de lait, me sont tous nés dans une année.

« Je vous donnerai ces coursiers blancs de lait qui se cabrent et hennissent à la vue de la lance, avec autant de bon or d'Angleterre, que les quatre plus forts d'entre eux en peuvent porter sur leurs larges croupes.

— « Sors, sors, inconcevable traître! ne viens plus offenser ma vue. Je ne fus jamais clément pour un traître, et tu n'as nulle grâce à espérer de moi.

— « Accordez-moi la vie, ô mon roi, mon lige! et vous recevrez un beau présent de moi.... Vingt-quatre bons moulins tournans moudent pour moi toute l'année.

« Ces vingt-quatre moulins moudront pour vous toute l'année, avec autant de bon froment que toutes leurs trémies peuvent en contenir.

— « Sors, sors, inconcevable traître! ne viens plus offenser ma vue. Je ne fus jamais clément pour un traître, et tu n'as nulle grâce à espérer de moi.

— « Accordez-moi la vie, ô mon roi, mon lige! et vous recevrez un grand présent de moi... Vingt-quatre vaillans fils de sœurs combattront pour vous, quand tous vos sujets prendraient la fuite.

— « Sors, sors, inconcevable traître! ne viens

plus offenser ma vue. Je ne fus jamais clément pour un traître, et tu n'as nulle grâce à espérer de moi.

— « Accordez-moi la vie, ô mon roi, mon lige! et vous recevrez un digne présent de moi... Tout ce qui respire entre le royaume et la ville de Newcastle, vous paiera tribut. »

— « Sors, sors, inconcevable traître! ne viens plus offenser ma vue. Je ne fus jamais clément pour un traître, et tu n'as nulle grâce à espérer de moi.

— « Vous avez menti, vous avez menti, sire, tout monarque et prince que vous êtes, car dans tout le cours de ma vie je n'aimai jamais rien tant, j'ose le dire, que la loyauté.

« J'aime aussi un gras cheval, une belle femme, deux superbes dogues pour chasser le daim; l'Angleterre m'aurait fourni la farine et la drèche quand j'aurais vécu cent années, elle m'aurait fourni et bœuf et mouton en grande abondance : mais jamais une femme d'Écosse n'aurait dit que je lui eusse fait tort d'un insecte.

« Chercher de l'eau chaude sous la froide glace est certes une folie étrange; j'ai demandé grâce à qui n'en fit jamais, je n'en devais attendre aucune, pour mes gens ni pour moi.

« Si l'on m'eût dit, avant que je quittasse ma demeure, que vous dussiez être sans pitié pour moi, j'aurais su garder la frontière, en dépit de toutes vos forces et de vous-même.

« Mais, si le roi d'Angleterre savait que je suis tombé dans un piège, oh! quelle serait sa joie! N'ai-je pas autrefois tué le fils de sa sœur, en brisant un arbre sur sa poitrine?

Johnie portait une ceinture que l'or enrichissait d'une massive broderie et que le feu des paillettes rendait éblouissante.

Neuf glands pendaient au chapeau de Johnie, et chacun de ces ornemens valait trois cents livres.

« Que manque-t-il à ce misérable pour devenir roi, que le glaive d'honneur et la couronne?

« Où gagnâtes vous, Johnie, ces magnifiques glands qui brillent d'un éclat si riche au-dessus de votre front? — Je les ai gagnés, roi cruel, dans le champ des combats où tu n'osas pas te montrer.

« Si j'avais mon cheval et ma bonne armure, fournissant ma carrière selon mon usage, il serait parlé dans cent ans de ma rencontre avec mon roi.

« Que Dieu soit avec toi, Kirsty; mon frère! puisse-tu long-temps vivre seigneur de Mangertorn; et puisse-tu long-temps résider sur la fron-

tière, avant que tu ne rencontres ton frère chevauchant dans les nuages.

« Et que Dieu soit avec toi, mon fils! Jeune enfant, tu reposes sur le genou de ta nourrice : mais quand tu vivrais cent années, ta vie ne serait jamais plus glorieuse que celle de ton père.

« Adieu superbe Gilnockie, dont les tours inébranlables s'élèvent sur les bords de l'Esk! ô mon charmant castel! si j'avais encore vécu sept années, j'aurais semé l'or au pied de tes murs. »

John perdit le jour à Carlinrigg, avec sa brillante compagnie : jamais le cœur de l'Écosse ne fut si désolé, jamais Carlinrigg ne vit périr d'aussi vaillans hommes.

Ils sauvaient leur chère patrie du joug et des rapines des Anglais, nul n'employa mieux son courage : tant que Johnie vécut sur la frontière aucun de ces étrangers menaçans n'approcha de sa forteresse.

WILLIE DE LIDDESDALE.

Le doux Willie, la fleur de Liddesdale, avait traversé la mer écumante ; il descendit sur des rivages étrangers, y fit choix d'une épouse et l'amena dans sa patrie.

Et plus d'une belle en soupira ; mais jamais fille de Liddesdale ne put rivaliser de charmes avec son épouse.

Car Alice réunissait la douceur, la grâce et la beauté ; ses cheveux étaient blonds et ondoyans, et rien n'eût troublé son sort, si la mère de son époux n'avait cherché à empoisonner son bonheur.

Elle lui faisait endurer une souffrance cruelle ; et la jeune épouse, prête à donner le jour au fruit de son hymen, ne pouvait en être délivrée.

La belle Alice s'assit tristement dans sa chambre : ses douleurs étaient déchirantes ; tous les tourmens se disputaient son cœur , et Willie pleurait en vain sur elle.

Il courut vers sa mère l'enchanteresse, la plus vile de la plus vile espèce ; et dit : « Ma dame possède une ceinture de diamans en dehors et d'or pur en dedans ;

« Et chaque bord d'argent balance soixante clochettes de ce métal. Ah ! qu'elle soit délivrée de son enfant et ce précieux joyau vous appartiendra.

— « Elle ne sera jamais délivrée de son jeune enfant et ne verra jamais la fin de sa peine : mais elle descendra dans la tombe, et vous épouserez une autre fille.

— « Je n'épouserai jamais une autre fille ; je ne connaîtrai jamais d'autre amour ; mais, ajouta-t-il en soupirant, je desire voir mes jours s'approcher de leur fin ! »

Il retourna vers sa mère et dit : Ma dame possède un coursier aussi blanc que la neige, aussi rapide que le chevreuil et qui n'a pas son pareil dans les plaines de Leed ;

« Car ses pieds de devant sont chaussés d'argent, et ses pieds de derrière sont enchassés dans l'or, et à chaque touffe de sa crinière, un gland

d'or suspend un grelot bruyant. Ah! qu'elle soit délivrée de son enfant et vous recevrez ce présent magnifique.

— « Elle ne sera jamais délivrée de son enfant, et jamais elle ne verra la fin de sa peine; mais elle descendra dans la tombe, et vous épouserez une autre fille.

— « O ma mère, vous portez un cœur de femme: prenez pitié des souffrances d'une mère; prenez pitié de votre chair et de votre sang, et que son enfant ne lutte pas en vain contre la mort.

« Il vivra pour honorer son aïeule, pour réjouir et soulager votre vieillesse, pour répandre des larmes sur votre tertre funèbre, lorsque vos ossemens reposeront dans la tombe. »

— « Retirez-vous! car jamais je n'aurai de postérité de cette étrangère; mais elle descendra dans la tombe, et vous épouserez une autre fille.

— « O ma mère, avez-vous jamais connu l'amour, et pouvez-vous exiger que j'aime de nouveau? Pouvez-vous briser le cœur de votre Willie pour qui vous avez souffert les douleurs d'une mère?

« Pouvez-vous livrer à la mort votre fils, votre seule espérance, pour succomber ensuite vous-

même, comme un arbre desséché, chargée de malédictions dans vos vieux ans ?

— « Retirez-vous ! Est-il une plus noire malédiction que d'avoir un enfant rebelle ? Elle ne sera jamais délivrée de son enfant, et jamais elle ne verra la fin de sa souffrance. »

Alors Billy Blin *, qui veilla toujours sur le seigneur de Liddesdale, prononça ces paroles : « Faites acheter une feuille de cire, puis vous la pétrirez et vous la modélerez de votre mieux.

« Vous lui ferez prendre la forme d'un enfant nouveau-né, vous répandrez sur lui l'eau sainte et vous le consacrerez par le signe divin de la croix.

« Portez-le ensuite dans la chambre d'Alice en invoquant neuf fois Marie : puis au nom de la Vierge-Mère, vous déposerez cette image entre les bras de votre épouse.

« Dénouez alors chaque nœud, brisez chaque lien que vous trouverez dans sa chambre ; et retournez ensuite auprès de votre mère pour l'inviter au baptême de votre fils. »

Willie suivit ces avis avec confiance, et bientôt,

* Le nom de Billy Blin est aussi célèbre dans l'Histoire des superstitions Calédoniennes, que celui de l'enchanteur Merlin dans nos vieux romans de chevalerie.

il retourna vers sa mère pour l'inviter au baptême de son fils.

« Qui donc a dénoué les nœuds magiques formés neuf fois parmi les longs cheveux de votre dame ? Qui donc a retiré les liens malfaisans engagés dans sa chevelure ?

« Et qui donc a tué le maître chevreau qui bondissait sous sa couche ? Qui donc a dénoué la chaussure de son pied gauche, et délivré cette étrangère ? »

Alors Billy Blin qui l'avait écoutée, éleva la parole, et la magicienne trembla de tous ses membres, en entendant le sort que Billy Blin jetait sur elle.

« Willie a dénoué les nœuds magiques formés neuf fois parmi les longs cheveux de sa dame ; il a retiré les liens malfaisans engagés dans sa chevelure.

« Il a tué le maître chevreau qui bondissait sous sa couche ; il a dénoué la chaussure de son pied gauche et délivré sa bien-aimée.

« Et vous, la plus cruelle furie qui souilla jamais le nom de mère, le temps ne calmera jamais les cuisantes douleurs que je saurai faire endurer à votre cœur impitoyable ! »

LA DAME DE LA TOUR.

La dame abandonna la tour lorsque son père et le chevalier arrivèrent; elle s'assit et chanta, sous le vert berceau de feuillage, le beau damoisel qu'elle n'osait nommer.

Sa chevelure est noire et son œil étincelant, et son cœur est fidèle et tendre : « Oh ! qu'il est intrépide le jeune héros derrière qui je vais bientôt chevaucher !

« Les vallées sont profondes et les montagnes escarpées, mais son destrier saura bientôt les franchir; le maître de mon cœur sera dans ces lieux aux premières clartés de la lune de minuit.

— « Viens à la maison, ma charmante fille; la rosée du soir humecterait ta chevelure et dissiperait l'incarnat de tes joues.

« Viens à la maison, ma fille chérie, et revêts tes habits de fête; car le galant chevalier dont la main attend la tienne, est enfin arrivé. »

La dame se leva.... sa joue devint pâle; un soupir s'échappa de son sein : car ses pensées volaient encore vers le damoisel qu'elle n'osait nommer.

La lampe est brillante et la chambre éclairée; et les suivantes de la dame s'empressent à la parer de ses riches habits de soie, pour le chevalier étranger.

Oh ! que le visage de la dame est charmant ! Oh ! que ses formes sont belles ! Le plus doux chant d'un ménestrel ne pourrait les décrire.

Sa chevelure est comme la feuille sur laquelle se jouent les rayons de la lune ; et ses yeux brillent comme les larmes d'un amant.

Son double sein s'élève comme le nuage qui s'arrondit sous l'azur du ciel; et sa blancheur s'augmente encore sous les riches couleurs de son collier magnifique.

Mais quoique ses formes soient belles, quoique ses vêtemens soient riches, ce n'est point pour le chevalier étranger qu'on les étale en ce jour.

Et quoiqu'elle semble attentive aux paroles du

chevalier, qu'elle leur accorde un sourire, ses pensées sont loin de lui.

La lumière expire dans la tour du baron, mais la lune luit dans le ciel; et la dame s'assied sous le vert berceau de feuillage où soupirent les brises de minuit.

Il lui semble qu'elle entend le pas d'un coursier; elle écoute attentive; mais ce n'était que le feuillage qui s'agitait au-dessus de sa tête.

Elle se lève et parcourt avec inquiétude la plaine couverte de rosée; mais elle n'entend que le bruit des ruisseaux murmurant au loin dans le silence de la nuit.

Elle observe encore le sentier qui serpente au sein de la vallée verdoyante; mais tout est calme et froid comme la mort, et son amant ne paraît pas.

« Oh! retournons à la tour de mon père, et laissons retomber tristement ma tête; car ma joie est morte et mon espoir a fui; et mon âme a perdu la paix.

« Dormons et cessons d'attendre que le jour s'écoule. Ah! languirai-je toujours pour un amant qui ne songe qu'à trahir? »

La vierge est retournée dans la tour de son père, mais que son cœur est triste! Elle voudrait

se livrer au sommeil, mais le repos a fui loin d'elle.

« Descends, ma fille chérie, descends ici d'un pas joyeux; il y a quelqu'un avec ton père, qui, je le pense bien, aimerait mieux être avec toi.

« Descends, ma charmante fille; pourquoi tarder si long-temps? Descends et dis-nous quels rares joyaux formeront ta parure à ton jour nuptial.

— « Le rameau de cyprès pour enlâcer ma chevelure avec un lien de saule pleureur; les plus pâles fleurs de la forêt pour joncher autour de moi ma demeure.

« La froide argile sera mon lit de noces; le glas annoncera la fête: ainsi sera mariée votre fille; ainsi s'accomplira son hymen.

— « Cesse tes plaintes, ô ma fille chérie! car une autre parure et d'autres apprêts feront l'ornement de ton jour nuptial.

« La cornemuse résonnera, les danseurs bondiront et le festin sera splendide: des liens d'or presseront ta ceinture et les diamans couvriront tes cheveux.

— « J'implore de vous, ô mon père! j'implore une grâce: oh! ne permettez pas que cet hymen s'accomplisse.

« Que peut espérer votre fille de ce lien qui l'épouvante? que de se voir l'épouse infortunée d'un homme qu'elle ne saurait aimer?

— « Il n'est plus temps, ma fille, ma parole est donnée et je ne puis la reprendre. Demande une autre grâce, ô ma fille chérie! demande une autre grâce de ton père.

— « Eh bien! je vous la demande ici même, et je la demande à genoux. Oh! permettez, oh! permettez, mon père, que cet hymen soit ajourné jusqu'à ce que les vents d'automne aient fané le feuillage de la forêt.

— « Cela ne peut être, ô ma fille! demande une autre grâce. — Eh bien! qu'il soit différé seulement, jusqu'à ce que cette petite rose soit tombée de sa tige.

— « Ta marche est défaillante, la pâleur couvre ta joue et des pleurs roulent dans tes paupières : avant ce jour tu ne m'as jamais résisté..... Je ne rejetterai pas ta prière. »

Durant la nuit et le jour, la dame s'assied auprès de la rose qui s'épanouit : on eût dit que la fleur avait dérobé l'incarnat qui s'était enfui de sa joue.

Le page s'élance rapidement à travers le marécage et la vallée jusqu'au seuil d'un noble manoir,

mais on ignore dans ses murs, ce qu'est devenu celui dont on lui raconte le départ.

Il prit son destrier au coucher du soleil et ni les troncs d'arbres ni les roches écroulées n'arrêtèrent ses pas: mais les cheveux grisonneront sur la plus jeune tête avant qu'il soit de retour.

Les feuilles de la rose sont tout-à-fait épanouies, et déjà leur couleur est moins éclatante; elle semble se faner sous l'haleine de la dame, et son calice boit les rosées de ses yeux.

Le page court vers l'est, le page court vers l'ouest et touche les deux côtés de la frontière; mais il ne peut trouver celui dont l'absence attriste le manoir.

Les feuilles de la rose tombent une à une; la tige ne peut les soutenir: ainsi elle voit, une à une, s'enfuir toutes ses espérances.

« Oh! laissons retomber tristement ma tête; sois libre de tes peines, ô mon cœur! et que ma jeunesse printanière se flétrisse ainsi que s'est flétrie la rose.

« La vie ne m'offre plus qu'infortune et douleur profonde; et j'aspire à m'étendre sur mon lit d'argile, et j'aspire au sommeil qui n'a point de songes! »

Les rayons d'argent de l'aurore commencent à briller sur les bocages de la vallée; et les bardes

joyeux accourent pour chanter l'hymne nuptial.

« Pare-toi maintenant, fille chérie, et livre tes sens à la joie; car jamais couple plus beau ne fera l'ornement de la vieille Ecosse.

« Que des liens d'or pressent ta ceinture, que les diamans couvrent tes cheveux : hâte-toi, mon enfant, car il nous faut aller au temple.

— « Les liens d'or vont mal autour de ma ceinture, et plus mal encore, je pense, doit aller ce lien que vous m'ordonnez de serrer.

« Mais le faucon se reposera sur la plaine, et l'alouette dormira sur l'arbre avant que les rideaux du lit nuptial soient tirés ou les draps réchauffés par votre fille. »

L'homme saint peut serrer les nœuds; c'est un droit de son ministère; le père peut accorder la main, mais qui donnera le cœur ?

Le long de la vallée, sur le vent léger du matin, s'élèvent des sons d'allégresse; et mille accords mélodieux, mille joyeuses voix célèbrent à l'envi l'hyménée.

La dame richement parée, sera bientôt conduite au temple; car déjà se rassemblent les joyeux Clans du baron, et le banquet nuptial est dressé.

La dame franchit la porte du manoir, suivie

d'une foule immense : elle retourna ses regards vers la tour et s'efforça de revenir sur ses pas.

« Oh ! veuillez ordonner que cet hymen soit différé ; ne serait-ce, hélas ! que d'un jour ; car mon espoir a fui, mes forces m'abandonnent et je me sens défaillir.

— « Je ne puis, ô ma fille chérie ! le festin est dressé et mes vassaux sont rassemblés pour célébrer ton hymen. »

La dame tourna tristement ses regards vers les bocages de la vallée ; et bientôt un jeune homme apparut à sa vue, pâle comme le brouillard matinal.

Il vint, et dans sa course il semblait devancer les vents : il vint sur un coursier superbe, aussi rapide que la pensée.

« Pour qui ces apprêts d'hymen et cette chère splendide ? Je ne viens point pour causer un long retard, je viens pour voir la fiancée. »

A peine eut-il quitté l'étrier, à peine son armure eut résonné sur la terre, que l'épousée quitta la main du fiancé et jeta ses bras autour de lui.

« Oh ! pourquoi cette longue absence ? Pourquoi n'êtes-vous pas arrivé plus tôt ? — Mes blessures saignent encore, s'écria le jeune héros, et peuvent saigner davantage. »

Il s'arrêta sous les murs du château; ses yeux semblaient lancer des flammes; et la dame pressait la main désarmée du beau damoisel qu'elle n'osait nommer.

Le fiancé tira son glaive, et le sein de la dame palpita d'épouvante. « Misérable étranger, cria le fiancé, tu ne viens ici que pour mourir! »

Son épée siffla dans l'espace : mais le jeune héros en évita l'atteinte : il tira lui-même son glaive et le plongea dans le cœur de son ennemi.

« Il est juste, dit-il, que je te paie ainsi, toi qui soudoyas les brigands dont j'ai reçu ces blessures encore saignantes ! »

La dame frissonnait.... Une étrange surprise s'emparait de chaque guerrier; mais aucun d'eux ne leva le fer; et l'étranger gardait une attitude imposante.

« Je ne suis venu chercher ici, dit-il, rien qui ne m'appartienne, vengeance contre celui qui appela la vengeance, et apporter le cœur le plus loyal à un cœur également fidèle. »

Il prit la main tremblante de la dame et la conduisit quelques pas : il ne dit qu'un mot à son coursier...... « Arrête ! » et légèrement, elle s'élança.

« Oh ! demeurez !.... » Son pied s'arrêta dans

l'étrier, sa main sur la crinière.... « Oh ! demeurez, s'écria le baron, je vous en conjure !

« Je ne vous connais point, jeune homme intrépide ; mais votre glaive et votre âme sont d'acier ; et je ne voudrais pas éprouver leur force.

« Peut-être nos cœurs seront d'accord, je vous présente ma main, et je ne me plains pas du choix de ma fille.

— « Je vous donne la mienne, répondit le jeune homme ; que la discorde cesse de régner entre nous : ma main est maintenant jointe à la vôtre, comme le fut souvent celle de mon père. »

— « A présent, je vous reconnais, s'écria le baron ; et son cœur tressaillit de joie : mes bénédictions sur ma fille qui nous a rendu amis de nouveau !

« Et mes bénédictions sur vous, jeune homme intrépide ! Mon enfant et moi, nous ne serons jamais séparés, et mon enfant et vous, vous serez unis à jamais.

« Epargnons au chevalier nos regrets, puisque ce chevalier fut un traître ; et le barde qui vint pour chanter son bonheur, entonnera notre chant d'hyménée. »

Et un bruyant concert d'acclamations se joignit aux sons de la musique légère : les larges

épées brillèrent au loin, et les chapeaux volèrent dans les airs.

Ils dirigèrent leur marche vers l'enceinte sacrée; la dame ravie, s'avança avec une démarche aisée, avec une grâce charmante, et ne s'efforça plus de revenir sur ses pas.

Ils sont fiancés.... On serre leurs nœuds, et la cérémonie s'achève : le prêtre eut d'autant moins à faire que les cœurs étaient liés d'avance.

De retour au manoir, les danseurs s'animèrent aux sons enjoués de la musique; et le vin coula dans les coupes en abondance, tandis que la dame cédait en secret la victoire au beau damoisel qu'elle n'osait nommer.

Le temps peut ramener et de tendres amours et de joyeux hyménées; mais on ne verra jamais de couple plus beau et plus fidèle dans notre vieille Ecosse.

LA TRAGÉDIE DE DOUGLAS. *

« LEVEZ-VOUS, levez-vous, lord Douglas, s'écria-t-elle : prenez votre brillante armure, et ne permettez pas qu'une fille née de vous, soit mariée à un lord dans les ténèbres de la nuit.

« Levez-vous, levez-vous, mes sept généreux fils! Prenez votre brillante armure, et gardez mieux votre sœur cadette, car l'aînée est partie cette nuit. »

Il la fit monter sur un coursier blanc de lait,

* La ferme de Blackhouse, qui fait partie des possessions du comte de Tarquair, en Selkirkshire, est supposée avoir été le théâtre du tragique dénouement de cette ballade ; et les eaux de Douglas-Burn (le ruisseau de Douglas) qui se jette dans l'Yarrow, passe pour celles dont burent ces amans.

et s'élança lui-même sur un gris pommelé : son cor d'airain se balançait à son côté ; et il s'éloigna d'une course rapide.

Lord William retourna la tête pour regarder s'il n'apercevait rien ; et il aperçut les sept frères de sa bien-aimée qui chevauchaient vers lui sur la lande.

« Descendez, descendez, lady Marguerite, dit-il et tenez la bride de mon coursier, jusqu'à ce que j'aie arrêté vos sept frères audacieux et votre père lui-même ! »

Elle retint le coursier de sa main de neige, et ne versa pas une larme jusqu'à ce qu'elle eût vu tomber ses frères et combattre avec désavantage son père qu'elle aimait tendrement.

« Oh ! retenez votre bras, lord William ! s'écria-t-elle, car vos coups sont étrangement funestes ! Je puis trouver plus d'un sincère amant, mais je ne puis jamais retrouver un père. »

Elle prit son mouchoir de fine toile de Hollande et pansa les blessures sanglantes de son père qui étaient plus rouges que la lie.

« Oh ! choisissez, lady Marguerite, dit-il, ou de me suivre ou de demeurer ! — Je vous suivrai, lord William, dit-elle ; je vous suivrai, car vous ne m'avez pas laissé d'autre guide. »

Il la replaça sur le coursier blanc de lait et remonta lui-même sur le gris pommelé : son cor d'airain se balançait à son côté ; et ils s'éloignèrent lentement.

Ils chevauchèrent à la clarté de la lune, jusqu'à ce qu'ils vinrent à rencontrer un ruisseau sur les bords duquel ils descendirent.

Ils descendirent pour boire à cette source qui roulait une onde claire : le sang du héros incliné jaillit de son sein dans le courant, et soudain, elle sentit s'éveiller ses craintes.

« Relevez-vous, relevez-vous, William, dit-elle, car je crains que vous ne soyez frappé mortellement ! — Ce n'est que le reflet de mon manteau d'écarlate qui brille dans cette eau limpide. »

Ils chevauchèrent encore à la clarté de la lune jusqu'à ce qu'ils eurent atteint la maison de sa mère, à la porte de laquelle ils descendirent.

« Levez-vous, levez-vous, ma mère, dit-il ; levez-vous et laissez entrer votre fils.... Levez-vous, ma mère, car j'ai conquis cette nuit mon adorable dame.

« Oh ! faites mon lit, ma mère ; oh ! faites-le large et profond ! et couchez lady Marguerite à mes côtés ; mon sommeil en sera sera plus doux. »

Lord William expira long-temps avant minuit,

lady Marguerite long-temps avant le jour.... Tous les fidèles amans qui partent ensemble, puissent-ils avoir un meilleur destin!

Lord William fut inhumé dans le temple de Sainte-Marie, lady Marguerite au milieu du chœur : un beau rosier rouge s'éleva du tombeau de la dame, un superbe églantier de la tombe du chevalier.

Les deux arbustes enlacèrent leurs branches; ils semblaient vouloir se confondre; et l'on reconnaissait encore les deux tendres amans.

Le noir Douglas survint : il fut étonné, mais non pas attendri. Il déracina le superbe églantier, et le précipita dans le lac de Sainte-Marie.

JOHNIE DE BREADISLE.

Un matin de mai, Johnie s'étant levé, demanda son aiguière pour y plonger ses mains... « Allez détacher, dit-il, mes dogues fidèles qui sont retenus par des chaînes de fer. »

Lorsque la mère de Johnie eut appris cet ordre, elle tordit ses mains de douleur. « Oh! si vous voulez que je vous bénisse, Johnie, n'allez pas à la forêt.

« Vous avez assez de pain de froment, vous avez assez de vin rouge; ne vous exposez pas au danger pour de misérable gibier: Johnie, je vous en conjure, ne quittez point la maison. »

Mais Johnie prépara son arc et ses flèches une à une: puis, il gagna le Durrisdeer pour aller chasser le daim fauve.

Comme il descendait au Merriemass, sur le penchant de la colline, il aperçut un daim couché sous un buisson de bruyère.

Johnie fit voler une flèche et le daim roux partit, il l'avait blessé au flanc; entre la colline et l'eau, ses chiens abattirent sa proie.

Et Johnie dépeçant le daim, en retira le foie et les poumons pour ses dogues sanglans, qui en firent curée comme des fils de comte.

Ils mangèrent tant de gibier et burent tant de sang, que Johnie et ses dogues s'endormirent d'un sommeil profond sur la verdure.

Un vieux rustre mal avisé vint à passer dans la clairière; puisse-t-il mourir d'une mort funeste! car il courut vers Hislinton où demeuraient les sept gardes de la forêt.

« Quelle nouvelle apportez-vous, vieux rustre à tête grise? — Je n'apporte nulle nouvelle, dit le vieux rustre à tête grise, sinon que ce dont mes yeux peuvent porter témoignage.

« Comme je descendais au Merriemass, j'ai vu sous des églantiers un charmant jeune homme qui sommeillait au milieu de ses dogues.

« La chemise qui couvrait sa poitrine était de fine Hollande, et l'habit qu'il portait par-dessus était du tissu le plus riche.

« Les boutons qui brillaient sur sa manche étaient de l'or le plus pur; et les fidèles dogues parmi lesquels il reposait, avaient des gueules sanglantes. »

Le premier garde alors prit la parole, c'était le chef de tous : « Si c'est Johnie de Breadisle, nous n'approcherons de plus près personne. »

Mais le sixième garde prit à son tour la parole (il était le fils de sa sœur) : « Si c'est Johnie de Breadisle, nous le ferons bientôt mourir. »

Au premier vol de traits que les gardes lancèrent, ils le blessèrent au genou; et le septième garde s'écria : « Une seule flèche encore le fera mourir. »

Johnie appuya son dos contre un chêne, son pied contre une pierre, et tua les sept gardes de la forêt; il les tua tous, hors un.

Il brisa trois côtes dans le flanc de ce dernier; il lui brisa la clavicule, et le mit en double sur un coursier, et lui ordonna de porter à la maison de ses nouvelles.

« Oh! n'est-il pas ici quelque charmant oiseau qui puisse chanter mes paroles, voler à l'appartement de ma mère et lui dire de venir emporter Johnie ? »

Le sansonnet s'envola vers la fenêtre de sa mère:

il se mit à siffler et à chanter; et toujours le refrain de ce chant disait : « Johnie tarde long-temps. »

Ils prirent une branche de noisetier, une autre de prunier sauvage; et ils se trouvèrent en grand nombre pour emporter Johnie.

Alors sa vieille mère se mit à gémir, et des pleurs baignaient son visage: « Ne vous avais-je pas prié, mon fils Johnie, de vous abstenir de la chasse ?

« J'amenai souvent à Breadisle plus ou moins de richesse; mais je ne revins jamais à Breadisle aussi triste, en ramenant un tel trésor.

« Puisse le vieux rustre mal avisé, mourir d'une mort funeste; l'arbre le plus élevé sur les bords du Merriemass sera un matin son salaire. »

L'arc de Johnie est maintenant brisé, ses fidèles dogues sont tués, son corps repose sans vie dans Durrisder, et sa chasse est finie !

LA BELLE ANNIE.

Des pirates enlevèrent, dans le cours de leurs brigandages, la fille d'un roi, la jeune et charmante Annie.

Ils l'emmenèrent à des rivages lointains et la présentèrent au fils d'un duc, qui donna pour la belle Annie beaucoup d'or et de monnaie d'argent.

Et huit longues années s'écoulèrent dans les transports de l'amour le plus tendre; et sept fils charmans furent les fruits de leur union.

Cet illustre seigneur du noble Mecklembourg, sortait d'une tige royale; et sa valeur et sa courtoisie le firent un jour saluer roi.

Mais ce nouveau monarque et ses barons altiers ne soupçonnaient pas que ce fût la fille du roi

d'Angleterre que des forbans avaient vendue comme esclave.

La charmante Annie regretta les huit années qui s'étaient écoulées ; car elle apprit qu'une nouvelle épouse allait partager la couronne.

Elle courut trouver la mère de l'ingrat qu'elle aimait, et se jetant à ses genoux : « Grâce, ô madame ! grâce pour vos petits-enfans et moi.

« S'ils ont jamais reçu vos baisers, s'ils ont été bénis de vous et si vous leur avez souhaité un destin prospère, sauvez-les à présent de l'injustice ou du mépris. Oh ! sauvez vos petits-enfans et moi.

« Leur père peut se laisser toucher encore ; il écoutera les conseils de sa mère ; et il ne portera pas la désolation dans un cœur qui lui fut cher.

« Il eut tout mon amour et mes prémices, qu'avais-je de plus à donner ? Il trouvera sans doute une épouse plus belle, mais jamais, hélas ! qui l'aime autant que moi.

— « Il ne trouvera jamais de plus belle épouse ; il peut en trouver de plus riches, mais sa mère n'aura jamais une fille plus chère que la belle Annie. »

Cette princesse alors, se présentant devant son fils : « Monseigneur et roi, dit-elle, rougissez de l'indigne vie qui vous déshonore !

« Annie est douce et belle; elle vous aime tendrement; et vos sept fils seraient les plus brillans fleurons de votre couronne.

« Son amour, sa vie et sa renommée, elle vous a tout consacré. Partagez avec elle votre lit nuptial; il faut qu'elle ait sa récompense.

— « La charmante Annie, ô ma mère, n'entrera jamais dans mon lit nuptial : achetée par mon or, de forbans étrangers, j'ignore quelle est sa famille. »

Il fit aussitôt écrire une large cédule pour ordonner son mariage et commander ses fiançailles avec une autre épouse.

La malheureuse Annie entendit de son appartement toutes ces paroles. « Dieu puissant, mon céleste père! si mon cœur pouvait cesser de battre. »

Le roi parut, et dit : « Annie, fille charmante, quel présent voulez-vous faire pour le jour de son hyménée à celle que j'épouse?

— « Je lui réserve un beau présent, un présent véritable et que j'ai chèrement payé; car je lui donnerai mes sept fils pour en faire ses pages.

— « C'est un présent, mais, ô belle Annie, vous lui devez quelque présent plus riche et qui puisse charmer davantage une auguste reine. »

— « Le présent que je lui réserve sera le présent le plus cher, un présent qui fait mes soucis! car je lui donnerai ma vie dont le fardeau m'accable.

— « Oh! c'est un présent, mais c'est un triste présent : il vous faut, ravissante Annie, lui donner votre ceinture d'or, si vous voulez obtenir sa bienveillance.

— « Elle n'aura jamais cette ceinture que je ne la puisse plus porter : vous me fîtes ce don le matin funeste où je vous donnai tout. »

Il se présenta devant son épouse : « Ma noble épouse et reine, quel présent recevra de vous ma douce et tendre Annie?

— « Je lui réserve un beau présent, un présent véritable, mon seigneur et roi, dit-elle, car je lui donnerai ma vieille chaussure à porter, ce don sied le mieux à son rang abject.

— « Oh! c'est un présent, mais, ma noble épouse et reine, vous lui devez un autre présent si vous cherchez à me plaire.

— « Je lui ferai donc un véritable présent, mon seigneur et roi, dit-elle, je lui donnerai mes sept meuniers qui demeurent de l'autre côté de la mer.

« Ils sont bien vêtus, bien nourris; ils vivent

dans la joie et dans la santé : nul mieux qu'eux ne mesure le froment et l'orge.

« Mon noble seigneur, dit la belle Annie, daignez m'accorder une grâce : permettez que je monte à l'appartement nuptial pour y voir votre jeune épouse.

— « N'y montez pas, Annie, n'essayez pas d'y pénétrer : vous ne devez pas approcher de cette chambre nuptiale, si vous tenez à ma faveur. »

Annie courut trouver sa mère : « Madame, puis-je aller, dit-elle, à l'appartement nuptial pour voir la nouvelle épouse de mon souverain ?

— « Vous le pouvez, répondit-elle, mais songez à votre parure; et revêtez-vous, ô ma fille, de vos plus somptueux vêtemens, assistée de toutes vos femmes. »

La belle Annie s'avança vers l'appartement, le cœur accablé de tristesse, et précédée de ses fils richement vêtus d'écarlate.

Annie prit un seau d'argent pour boire devant la reine; et ses pleurs coulaient le long de ses joues, en réfléchissant sur son sort.

La fiancée se retourna vers son seigneur : « Parlez et ne déguisez rien; d'où vient cette jeune et charmante dame ? Pourquoi pleure-t-elle si fort ?

— « Ecoutez-moi, ma chère dame, je vous dirai la vérité : ce n'est qu'une nièce charmante qui m'est envoyée de l'autre côté de la mer.

— « Oh ! malheur à moi, mon seigneur, de vous entendre ainsi soutenir un mensonge ! Ce n'est autre que votre Annie : que le ciel dirige ses pas !

— « Eh bien ! je vous dirai tout, jusqu'à sa peine et jusqu'à son infortune ; car elle me fut vendue à prix d'or, par des forbans étrangers.

« Ses enfans rangés devant elle, tous ses jeunes fils si charmans, doivent être aujourd'hui vos pages, et voilà l'objet de sa peine.

— « J'avais autrefois une sœur, une sœur que l'on nommait Anne : elle fut enlevée par des pirates et vendue en des pays lointains.

« Elle nous fut ravie dans ses tendres années ; et ses tristes parens en portèrent le deuil et versèrent long-temps des larmes.

« O belle Annie, es-tu ma sœur ? Noble et charmante violette ! ta mère, depuis ton départ, n'a plus retrouvé de sourire.

« O ma sœur, mon cœur me dit que je te retrouve : voici ton époux ; que le ciel vous protège. »

Et le palais retentit de cris d'allégresse, de

chants et de fêtes; et tous étaient dans la joie de voir l'hymen de la belle Annie.

La fiancée retourna satisfaite au pays de son père; et le plus jeune fils de sa sœur Annie l'accompagna dans le voyage.

ADAM DE GORDON. *

Vers le temps de la Saint-Martin, lorsqu'un vent rigoureux soufflait dans la plaine, il arriva qu'Adam de Gordon dit à ses gens : « Allons surprendre une forteresse.

« Et quelle forteresse surprendrons-nous mes joyeux gens et moi ? Nous irons de ce pas au château de Towie et nous verrons la belle châtelaine. »

La dame contemplait des murs du château le vallon et la plaine, lorsqu'elle découvrit un grand

* En 1571, sir Adam de Gordon ordonna une expédition contre Alexandre Forbes, châtelain de Towie : sur le refus que fit l'épouse de celui-ci de rendre le château, Ker, le commandant du parti, brûla cette dame et toute sa maison, au nombre de trente-sept personnes.

nombre de gens qui chevauchaient vers la place.

« Ne voyez-vous pas, ô mes amis, ne voyez-vous pas comme moi ? J'aperçois venir un grand nombre d'hommes et j'ignore si ce sont des amis. »

Elle s'imagina que c'était son époux qui revenait vers ses foyers : c'était le traître Adam de Gordon qui ne redoutait ni le crime ni la honte.

Elle n'eut pas plutôt serré son corset et revêtu sa robe, qu'Adam de Gordon et les siens parurent autour de la place.

La dame courut sur la tour, aussi vite que ses forces lui permirent, afin d'essayer si par ses paroles, elle pourrait l'apaiser.

Mais lorsqu'il vit la dame sauve et toutes les portes fermées, il entra de dépit dans un violent accès de rage.

« Descendez vers moi, belle dame, descendez vers moi : vous coucherez dans mes bras cette nuit; demain vous serez mon épouse.

— « Je ne descendrai point, perfide Gordon, je ne descendrai point vers toi; je ne veux pas abandonner mon époux bien aimé, quoiqu'il soit loin de moi.

— « Rendez votre château, madame, abandonnez-moi cet asile, ou je vais tout-à-l'heure vous y brûler vous-même, avec vos trois enfans.

— « Je ne le rendrai point, perfide Gordon, au gré d'un traître tel que toi; et si vous me brûlez avec mes enfans, mon époux saura vous punir.

« Mais apportez mon pistolet, mon fidèle Glaud, et chargez bien mon fusil; car si je ne perce le cœur de ce boucher sanguinaire, nous sommes tous perdus. »

Elle se posta sur le mur et fit voler deux balles. Elle n'atteignit point le cœur du perfide et n'effleura que son genou.

« Mettez le feu au château, cria l'infâme Gordon, furieux de douleur et de rage: perfide lady! vous maudirez cette action, lorsque vous brûlerez dans les flammes.

— « Malheur à vous, mon valet Jock! je vous ai bien payé vos gages : pourquoi chassez-vous la pierre de ce mur et laissez-vous pénétrer la fumée vers moi?

« Malheur, malheur à vous, mon valet Jock! j'ai bien soldé votre salaire; pourquoi chassez-vous la pierre de ce mur et me laissez-vous dans les flammes?

— « Vous m'avez bien payé, madame, vous m'avez bien payé mes gages; mais je sers à présent Adam de Gordon; il faut faire ce qu'il commande ou mourir. »

Son plus jeune fils s'écria des genoux tremblans de la nourrice : « Fuyons, ô ma mère ! laissons cette maison, car la fumée me suffoque !

— « Je donnerais tout mon or, ô mon fils ! et tout mon patrimoine, pour qu'un souffle de vent d'ouest détournât la fumée de ton visage. »

Sa fille chérie, sa fille petite et légère, s'écria : « Oh ! faites-moi jeter dans ces draps et descendre le long du mur. »

Ils la lièrent et la descendirent ; mais sa chute fut mortelle, car Gordon la reçut sur la pointe de sa lance.

Oh ! que sa bouche était charmante, et que ses joues étaient vermeilles, et qu'on aimait à voir ses blonds cheveux sur lesquels dégouttait alors un sang rougeâtre !

Il la renversa sur la terre avec sa lance.... Oh ! que son visage était pâle ! « Vous êtes, dit-il, la première victime que je desirai jamais rappeler à la vie. »

Il la retourna plusieurs fois.... Que sa peau de lis était blanche ! « J'aurais épargné, reprit-il, cette céleste figure pour qu'un jour son sourire fît les délices d'un époux.

« Signez-vous, mes gens, car j'augure une fu-

neste catastrophe : je ne puis contempler cet innocent visage qui gît là sur le gazon.

— « Qui s'embarrasse des présages est toujours assailli d'inquiétudes ! Revenez à vous, mon cher maître, et qu'on ne dise jamais qu'Adam de Gordon fut effrayé par une femme. »

Mais lorsque la dame eut vu la flamme dévorante rouler au-dessus de sa tête, elle versa des pleurs et baisa ses deux fils : « Mes enfans, il nous faut mourir. »

Le Gordon sonna du cor et dit : « Retirons-nous, retirons-nous ! puisque Towie est tout en flammes, je tiens qu'il est temps de partir. »

L'époux observait en ce moment l'horizon et s'avançait sur la lande : d'aussi loin que purent s'étendre ses regards, il aperçut l'embrasement de son château.

Son esprit enfanta d'horribles soupçons, et de tristes pressentimens l'agitèrent. « Courez, cria-t-il à ses gens, celui qui restera en arrière n'obtiendra jamais rien de moi.

Ils s'élancèrent, les uns à pied, les autres à cheval, et tous franchirent le vallon d'une course rapide ; mais ils ne purent arriver avant que l'incendie eût dévoré la châtelaine et ses enfans.

Il tordit ses mains, il arracha ses cheveux, et

ses gémissemens redoublèrent. « Ah ! traîtres ! cet attentat vous coûtera des pleurs cruelles ! »

Et il vola sur les traces du Gordon avec la vitesse de l'aigle ; il eut bientôt vengé sa dame chérie dans le sang de l'infâme.

LORD KENNETH

ET

La belle Ellinour.

Un riant matin, lord Kenneth revêtit l'or et le vert; et jamais le Don ou la Spey ne virent un plus galant chevalier.

Il saisit fièrement ses flèches rapides, et tel qu'un libre et hardi baron, il marcha vers les ombrages de la forêt.

Le chevreuil s'élança de son lit parmi d'effrayans précipices : mais il ne retrouva jamais sa douce compagne; l'arc de Kenneth avait résonné.

Du milieu de l'épais bocage, le daim partit comme l'éclair à travers la vallée : mais il fut trahi par ses pieds agiles; la flèche de Kenneth avait sifflé.

La gelinote et le coq sauvage s'élevèrent en criant au-dessus du marais et de la colline : mais plus d'une aile ensanglantée prouva que la main du héros était sûre.

De la forêt au marécage et de la montagne à la vallée, il perça de ses traits, jusqu'à la chute du jour, et les hôtes des bois et les habitans de l'air.

Il remit à ses gens le butin de sa chasse pour le porter à sa demeure; et seul, aux doux rayons de l'astre des amans, il traversa le bois et la prairie.

Il s'avançait avec joie et chantait la charmante Ellinour dont la tendresse avait fixé le jour de leur hymen : mais le jour le plus fatal était arrivé pour son amante.

Il s'approcha de son noble séjour et visita les doux ombrages où souvent, avec elle, il s'était reposé sur les bords du ruisseau limpide : il couvrit de baisers le bouleau témoin des sermens d'Ellinour.

Il passa près de la cascade, et ses yeux aperçurent à travers des saules touffus, un cigne éclatant de blancheur qui se jouait sur l'onde transparente.

Superbe, il déployait au-dessus de l'onde son sein aussi blanc que la neige.... Kenneth prit son

arc, et sa main trop sûre fit voler la flèche mortelle !

Il entendit un faible cri ; et soudain un gémissement se perdit en murmurant sous la vague ! surpris, il s'élança sans connaître sa victime.

Mais quelle bouche, hélas ! essayerait d'exprimer l'affreux supplice de son âme ? Il traîna sur le rivage un corps inanimé... C'était celui d'Ellinour !

GIL MORRICE. *

GIL MORRICE était fils d'un comte: ce ne furent ni ses richesses, ni l'éclat de son faste qui répandirent au loin son nom, mais l'amour que lui porta une dame qui vivait sur les bords du Carron.

« Où trouverai-je un charmant garçon qui, pour le prix d'une chaussure, veuille aller au château de lord Barnard inviter sa dame à venir?

« Chargez-vous de ce message, Willie, et portez-le en diligence : les valets s'en vont pédestrement, mais vous, vous aurez un coursier fringant.

— « Oh! non, non, mon cher maître! je n'oserai point, sur ma vie : je n'irai jamais au châ-

* Cette romantique et populaire ballade a fourni le sujet de la tragédie de Douglas.

teau du superbe baron inviter sa dame à venir.

— « Mon doux, mon cher, mon aimable Willie, essayerez-vous de lutter contre le torrent? Partez; je veux être obéi.

— « Mais, ô mon cher maître, s'écria-t-il, vous êtes seul dans ce vert bocage : renoncez à ce projet, je vous en conjure, car je crains que vous ne soyez surpris par vos ennemis.

— « Hâtez-vous et courez, vous dis-je; courez au château la prier de venir en ces lieux sans retard : si vous refusez d'obéir à mes ordres, je ferai couler votre sang.

« Dites-lui de prendre son élégant manteau que l'or enrichit; et priez-la de se rendre seule au vert bocage.

« Et qu'elle n'oublie pas la tunique de soie dont sa main a brodé les manches : priez-la de venir trouver Gil Morrice.... Qu'elle ne prenne point congé du sévère baron.

— « Oui, je porterai votre mystérieux message, mais que ce soit à vos dépens, puisque vous méprisez mes conseils.

« Le baron est un homme puissant qui ne souffrira jamais une offense; et vous verrez avant qu'il soit nuit, que vous aurez peu de sujet de vous glorifier de vos conquêtes.

« Et puisque je me vois forcé de porter un tel message, je fais un vœu qui ne sera pas vain, c'est de le remplir pour votre malheur. »

Et lorsqu'il vint au pont en ruine, il passa le fleuve à la nage; et lorsqu'il atteignit le château de Barnard, il ne voulut ni appeler, ni frapper, et franchit lestement la muraille.

Il entra dans la salle où le festin était dressé, lorsqu'à table et le verre en main, le baron s'égayait avec son épouse.

« Salut, salut, mes nobles sires ! je viens m'acquitter d'un message. Madame, il faut vous rendre au vert bocage avant la fin du jour; vous êtes invitée à prendre cet élégant manteau que l'or enrichit, et à vous y rendre seule.

« Et n'oubliez pas la tunique de soie dont votre main broda les manches : c'est Gil Morrice qui vous appelle.... Ne prenez pas congé du sévère baron ! »

La dame frappa du pied et fit signe des yeux : mais il se plut à déjouer toutes ses ruses.

« C'est ma suivante assurément que ce message regarde : il ne peut m'être adressé. — Je suis venu pour inviter la dame de lord Barnard, et je pense bien que vous l'êtes. »

Alors la nourrice rusée qui tenait l'enfant sur

son genou, se leva et dit : « Si vous êtes envoyé par Gil Morrice, c'est à moi que s'adresse votre message.

— « Vous mentez, impudente nourrice, vous mentez aussi haut que je puis l'entendre. Je suis venu pour inviter la dame de lord Barnard et je pense bien que vous ne l'êtes pas. »

Alors le sévère baron se leva agité par la colère : il renversa la table de ses genoux; et les coupes de cristal et la vaisselle peinte roulèrent en débris à ses pieds.

« Allez chercher une robe qui pende sur le clou parmi vos parures : je veux me rendre au vert bocage et causer avec votre amant.

— « Oh ! demeurez à la maison, milord, demeurez, je vous en supplie : oh ! n'usez point de violence envers un homme qui ne fut jamais coupable envers vous. »

Cependant Gil Morrice était assis sous le vert bocage; il sifflait, il chantait et répétait dans l'attente : « Ma mère tarde long-temps. »

Le baron vint au bocage, le cœur dévoré de soucis; et bientôt il aperçut Gil Morrice qui peignait sa blonde chevelure.

« Nous ne nous étonnons pas, Gil Morrice, que vous soyez les amours de ma dame; la plus belle

partie de mon corps est plus noire que votre talon.

« Toutefois, Gil Morrice, jamais cette beauté ne vous aura fait regretter, plus qu'à cette heure, celle où vous vîtes le jour : je ne partirai pas sans cette tête charmante ! »

Il tira sa fidèle épée en frémissant de rage, et d'une main trop rapide, il plongea l'acier fatal dans le corps de Gil Morrice.

Il releva sa tête et la fixa sur une lance; le plus vil de tous ses gens eut cette tête à porter.

Il prit le corps de Morrice et le mit en travers sur un coursier; et il le porta dans sa demeure et le déposa sur un lit.

Des murs élevés du château, la dame jetait ses regards sur la plaine et sur la vallée; et elle aperçut la tête de Gil Morrice qui s'avançait vers le rempart.

« J'aime mieux cette tête sanglante avec sa blonde chevelure, que lord Barnard et toutes ses terres qui s'étendent au loin. »

Elle prit la tête de Gil Morrice, et baisa ses joues et ses lèvres. « Morrice, tu fus jadis un fardeau embarrassant pour moi.

« Je t'eus dans la maison de mon père avec crime et honte : je t'élevai dans le bocage, connu de moi seule.

« Souvent assise auprès de ton berceau, je passai les heures à te veiller durant ton sommeil ; et maintenant, il me faut aller répandre auprès de ta tombe les pleurs maternelles. »

Elle baisa de nouveau ses joues et ses lèvres ensanglantées. « Oh ! j'aimais mieux mon fils Morrice que toute ma famille.

— « Retirez-vous, méchante femme, puissiez-vous trouver une mort funeste ! Si j'avais su qu'il était votre fils, jamais cette main ne l'eût immolé.

— « Oh ! ne m'accablez pas, milord, ne m'accablez pas d'outrages ! Avec cette même lance, percez plutôt mon cœur et délivrez-moi de mes peines.

« Puisque la tête de Gil Morrice ne saurait calmer seule votre jalouse rage, que cette main dispose encore d'une vie sans défense.

« Il n'est plus pour moi ni jours fortunés, ni paisibles nuits : je remplirai l'air de mes tristes sanglots, et je pleurerai jusqu'à perdre la vue.

— « Hélas ! trop de sang fut versé par moi : n'implorez point la mort ; je donnerais ma vie pour racheter la sienne.

« J'écoute votre plainte avec une douleur profonde ; je verse des larmes de repentir sur celui qui n'est plus : je regrette avec amertume que

cette main maudite ait fait couler son sang.

« Essuyez vos pleurs, mon illustre dame, ils ne guériront point sa blessure : vous voyez sa tête sur la lance, le sang de son cœur sur la terre.

« Je maudis la main qui l'a tué, l'esprit qui m'a fait soupçonner le mal, les pieds qui m'ont si rapidement porté pour assassiner un enfant.

« Et je pleurerai Gil Morrice comme mon propre fils : je n'oublierai jamais le jour affreux où son sang a coulé. »

GRAHAM ET BEWICK.

Le bon lord Graham se rendit à Carlisle : il y rencontra sir Robert Bewick, et ils cheminèrent joyeusement vers la taverne d'où ils ne sortirent que lorsqu'ils furent en joie.

Le bon lord Graham éleva sa coupe... « Sir Robert Bewick, je bois ceci à toi, et je bois ceci à nos deux fils qui sont au logis ! car ils seront, comme nous, l'honneur de leur pays.

— « Oh ! si votre fils eût appris comme le mien, dans quelques livres, s'il eût appris comme lui le métier de la guerre, ils auraient pu devenir deux valeureux frères d'armes, et faire ensemble l'orgueil de la frontière.

« Ils auraient pu la garder glorieusement contre tous ceux qui demeurent dans la contrée du sud :

mais votre fils n'est que méchant, et il ne peut être le compagnon du mien.

« Vous l'avez envoyé aux écoles et il ne saurait lire ; il ne méritera votre bénédiction que lorsque vous aurez vu comment son bras peut défendre sa tête. »

Le bon lord Graham demanda par deux fois le compte : il paya une couronne et sortit en chancelant ; le tout en l'honneur du bon vin et de la liberté.

Il se rendit à l'étable où trente-trois coursiers foulaient une abondante litière ; il prit son cheval du milieu des autres et revint au logis en homme de cœur.

« Salut, mon vieux père ! dit Christian Graham, depuis long-temps déjà, vous êtes loin de la maison. — Je viens de Carlisle où tu m'as valu un outrage.

« J'ai été à Carlisle où j'ai rencontré sir Robert Bewick : il jure que vous n'êtes que méchant et que vous ne sauriez pas être le compagnon de son fils.

« Je vous ai envoyé aux écoles, et vous ne sauriez lire : vous ne mériterez ma bénédiction que lorsque je vous aurai vu défendre votre tête contre Bewick.

— « Que Dieu défende, ô mon vieux père! qu'une semblable chose arrive! Le jeune Bewick fut mon maître et je fus son élève : je périrais sous ses coups.

— « Oh! retiens ces paroles, fils indigne! Si tu ne me vides pas sans retard cette querelle, voici mon gant, c'est avec moi qu'il te faudra combattre. »

Christian Graham s'inclina pour ramasser ce gage, et le présentant avec respect : « Oh! reprenez votre gant, mon père ; le vent l'a fait tomber de votre main.

— « Que dis-tu là, misérable? Oses-tu bien rester debout et me parler de la sorte? Si tu ne vides promptement cette querelle, voici ma main droite, je veux combattre avec toi. »

Alors Christian Graham s'en alla dans sa chambre pour se livrer à ses pensées : il lui fallait combattre avec son vieux père, ou avec son maître et son ami, le jeune Bewick!

« Si j'immole mon tendre ami, je n'obtiendrai jamais la bénédiction de Dieu : mais si je frappais mon vieux père, je pense que ce serait un péché mortel.

« Si j'immole mon ami, c'est que Dieu le veut; ainsi, qu'il soit obéi! mais je fais un vœu avant que de

sortir : c'est de ne point survivre à ma victime. »

Alors il endossa une vieille et solide jaque de mailles et couvrit sa tête d'un casque d'acier ; il arma son flanc d'un glaive et d'un bouclier.....

L'aimable Bewick entouré de cinq élèves, leur enseignait à se mettre en garde et à manier l'épée avec adresse; bientôt il prit son glaive sous son bras et se promena autour de l'enclos de son père.

Il jeta ses regards sur la plaine éclairée par le soleil, et aperçut un homme couvert d'une armure brillante, qui chevauchait avec rapidité sur la route.

« Oh ! qui franchit cette route en se dirigeant si rapidement de ce côté ? Je pense que c'est mon cher compagnon, je pense que c'est le jeune Christian Graham.

« Soyez trois fois le bien-venu, mon cher compagnon ! soyez le bien-venu pour moi. — Ah ! faut-il affliger mon ami, et lui dire que je suis venu combattre contre lui ?

« Mon père est allé à Carlisle : il y a rencontré votre père qui jure que je ne suis que méchant et que je ne saurais être votre compagnon.

« Il ajoute qu'on m'a envoyé aux écoles et que je ne saurais lire; je n'obtiendrai la bénédiction de

mon père que lorsqu'il aura vu comment mon bras peut défendre ma tête.

— « Oh! que Dieu défende, mon cher compagnon, qu'une semblable chose arrive! Nous prendrons trois arbitres et nous verrons si nous pouvons réconcilier nos parens.

— « Retiens ta langue, ô jeune Bewick! et fais-moi grâce à présent de tes paroles! mais si tu es un homme de cœur comme je suis sûr que tu l'es, viens de l'autre côté du fossé et combats avec moi.

— « Mais je n'ai point sur mon dos de harnais comme le tien. » Graham se dépouilla alors de sa cotte de maille; il jeta son casque d'acier, il planta sa lance dans la terre et il attacha son coursier à un arbre.

Alors Bewick se débarrassa de son manteau; il jeta son psautier, appuya sa main sur le bord du fossé et le franchit courageusement.

Ils combattirent durant deux longues heures : la sueur dégouttait abondamment de leur visage, mais il ne s'y mêlait aucune goutte de sang.

Enfin Graham porta à Bewick un coup inattendu : il le frappa sous la mammelle gauche; et Bewick, mortellement blessé, tomba sur la terre.

« Levez-vous, levez-vous, ô mon cher compagnon! relevez-vous et dites-moi trois paroles....

Votre blessure est-elle mortelle ? Faut-il implorer les secours du ciel ou de l'art ?

— « A cheval, à cheval, ô jeune Graham ! et fuyez avec promptitude : abandonnez cette contrée ; que nul ne puisse connaître le crime que vous avez commis.

— « Oh ! j'ai tué le jeune Bewick, si tu dis vrai ! mais j'ai fait un vœu avant que de sortir, c'est de ne pas survivre à ma victime. »

Il affermit le pommeau de son épée entre des pierres et franchit trente-trois pas ; puis il s'élança sur la pointe de cette épée, et tomba mort sur la terre.

Ce fut alors que survint sir Robert Bewick : il vit son brave fils encore vivant : « Levez-vous, levez-vous, mon fils, dit-il ; je pense que vous avez gagné la victoire.

— « Oh ! retenez vos paroles, mon père ! faites-moi grâce de vos propos orgueilleux : vous pouviez boire votre vin en paix et nous laisser vivre mon compagnon et moi.

« Faites creuser une tombe à-la-fois large et profonde, une tombe pour nous y renfermer tous les deux ; mais placez Christian Graham du côté du soleil, car je suis sûr qu'il a gagné la victoire.

— « Jour de malheur ! s'écria le vieux Bewick :

hélas ! que je suis coupable ! j'ai perdu le garçon le plus valeureux qui jamais ait porté mon nom.

— « Jour de malheur ! dit le bon lord Graham, j'ai fait une perte irréparable ! J'aurais osé sans crainte traverser la frontière si j'avais eu Christian Graham à mes côtés.

« M'eût-on conduit à travers Liddesdale, gardé par trente cavaliers, si j'avais eu Christian Graham derrière moi, j'aurais été bientôt libre !

« J'ai perdu mes espérances, j'ai perdu ma joie ; j'ai perdu la clef et la serrure : j'aurais osé traverser le monde, si j'avais eu Christian Graham à mes côtés ! »

LE JEUNE BEKIE. *

JAMAIS il ne vogua sur la mer de chevalier plus brave que le jeune Bekie : il quitta ses foyers et

* « Parmi la foule d'Anglais qui, cédant au besoin de subsister, s'attachèrent, comme valets, aux riches normands, et les suivirent dans les expéditions d'outre-mer, portant leurs lances, et menant en main droite leurs chevaux de bataille, se trouvait, au temps du roi Henri Ier, un homme de Londres, que les historiens appellent Gilbert Becket. Il paraît que son vrai nom était Beck, et que les Normands, parmi lesquels il vécut, y joignirent un diminutif familier commun dans leur langage, et en firent Becket, comme les Saxons en faisaient Beckie ou Beckin ; Gilbert Beckie, selon l'orthographe saxonne, et Becket selon la normande, se rendit donc à la croisade sous la bannière d'un seigneur de race étrangère, pour courir la fortune au royaume de Jérusalem, et essayer si lui-même, avec un peu de bonheur, ne deviendrait pas haut baron en Syrie, comme les valets d'armée de Guillaume-le-Conquérant l'étaient devenus en Angleterre : mais les Arabes se défendirent avec plus de

servit à la cour de France, pour la nourriture et des gages.

Il n'avait pas été douze mois à la cour de France, que la fille du roi devint l'objet de son amour, et qu'il fut aussitôt jeté dans une affreuse prison.

succès que les Saxons. L'anglais Becket fut fait prisonnier de guerre et devint esclave dans la maison d'un chef mahométan.

« Tout malheureux et méprisé qu'il était, il obtint l'amour de la propre fille du chef sarrazin, dont il était le captif; s'étant évadé par le secours de cette femme, il revint dans son pays; et sa libératrice ne pouvant vivre sans lui, abandonna la maison paternelle pour courir à sa recherche. Elle ne savait que deux seuls mots intelligibles pour les habitans de l'occident, c'étaient *Londres* et *Gilbert*. A l'aide du premier, elle s'embarqua pour l'Angleterre, sur un vaisseau de marchands et de pélerins, et par le moyen du second, courant de rue en rue, et en répétant Gilbert! Gilbert! à la foule étonnée qui s'amassait autour d'elle, elle retrouva l'homme qu'elle aimait. Gilbert Becket, après avoir pris, sur cet incident miraculeux, les conseils de plusieurs évêques, fit baptiser sa maîtresse, changer son nom sarrazin en celui de Mathilde, et l'épousa... » (Thierry, *Histoire de la conquête*, tom. II, pag. 378).

De ce mariage naquit, en l'année 1119, le fameux Thomas Becket, chancelier d'Angleterre. L'aventure de Gilbert Becket est singulièrement défigurée dans la ballade que nous donnons ici; il existe deux autres romances à ce sujet, dont les détails sont plus conformes à l'histoire, mais d'une originalité moindre : nous ne nous sommes pas fait scrupule d'admettre celle-ci dans ce Recueil qui n'a rien d'historique.

Le roi n'avait qu'une fille; son nom était Isabelle : Isabelle se rendit à la prison pour écouter la plainte du chevalier.

« Oh ! si quelque dame obtenait ma grâce, je courrais à son étrier; ou si quelque veuve obtenait ma grâce, je ferais vœu d'être son fils.

« Mais si quelque fille acquittait ma rançon, je l'épouserais avec un anneau; je lui donnerais des salles, je lui donnerais des chambres, et les superbes tours de Linne. »

Nu-pieds elle traversa les appartemens : ce n'était point qu'elle manquât de chaussure ou de temps pour la mettre.

Mais c'était de peur que son père n'entendît le bruit de ses pas; car elle avait volé les clés de la prison pour descendre dans le cachot.

Et lorsqu'elle aperçut le jeune Bekie, elle fut surprise et saisie de douleur, car son teint était pâle, et les rats avait dévoré sa blonde chevelure.

Elle lui procura des vêtemens brillans, et lui remit cinq cents écus d'or, pour en faire des largesses.

Elle lui fit encore donner un coursier avec une selle royale, une lesse de levriers de la même portée, et le fidèle guide Hector.

Ces deux amans se jurèrent par un serment solennel, qu'ils seraient unis l'un à l'autre avant l'espace de trois ans.

Mais un an s'était à peine écoulé depuis son retour au sein de sa patrie, qu'il se vit obligé d'épouser la fille d'un duc, ou d'abandonner tous ses biens.

« Hélas! s'écria le jeune Bekie, je ne sais que résoudre; car je ne puis aller trouver Isabelle, et ma bien-aimée ne peut venir à moi. »

Ce fut alors qu'un jour, comme Isabelle s'endormait, tout-à-coup Billy Blin lui apparut aux pieds de son lit.

« Oh! réveillez-vous, réveillez-vous, Isabelle! pouvez-vous dormir si profondément lorsque le jour des noces de Bekie se prépare, et que son mariage approche?

« Courez à l'appartement de votre mère, et ordonnez à deux de ses dames de vous accompagner soudain.

« Habillez-vous en écarlate et vos dames en tendre vert, et mettez sur vous des ceintures qui puissent payer un comté.

« Dirigez-vous ensuite sur le rivage de la mer, et descendez sur la grève; et les barques de la Hollande viendront en voguant jusqu'à vos côtés.

« Mettez le pied sur le navire en criant : « Gloire « à vous, Seigneur ! » et je serai votre pilote pour vous faire traverser la mer. »

Elle courut à l'appartement de sa mère et ordonna à deux de ses dames de l'accompagner soudain.

Elle s'habilla d'écarlate et ses dames de tendre vert ; et elles mirent sur elles des ceintures qui pouvaient payer un comté.

Elles se dirigèrent ensuite vers le rivage de la mer et descendirent sur la grève ; et les barques de la Hollande vinrent en voguant jusqu'à leurs côtés.

Elle mit le pied sur le navire en criant : « Gloire à vous Seigneur ! » et Billy Blin fut leur pilote pour leur faire traverser la mer.

Lorsqu'elle fut arrivée à la porte du jeune Bekie, elle entendit les sons d'une musique joyeuse ; et ce bruit lui fit soupçonner que c'était le jour de ses noces.

Elle mit la main dans sa poche et donna trois marcs au gardien. « Prenez ceci, gardien sévère, et courez dire à votre maître de venir en ces lieux. »

Lorsqu'il eut monté les degrés, il fléchit le genou jusqu'à terre : il salua le roi, la reine et le jeune Bekie.

« Voici trente-trois ans que je garde votre porte : trois dames y sont maintenant ; et jamais il ne s'en présenta de semblables.

« L'une est habillée d'écarlate et les deux autres de tendre vert ; et les ceintures qu'elles portent pourraient payer un comté. »

La mariée jalouse prit alors la parole : « Si cette étrangère, dit-elle, est belle au dehors, pour nous nous sommes aussi belles en dedans. * »

Le jeune Bekie s'élança de son siège, et des pleurs roulèrent dans ses yeux. « Je gagerais ma vie que c'est Isabelle qui vient de traverser la mer pour moi. »

Il descendit rapidement les degrés ; et, lorsqu'il vit que c'était elle, il la saisit éperdûment dans ses bras et la couvrit de baisers.

« Avez-vous oublié, Bekie, le serment que vous m'avez fait le jour où je vous arrachai d'une prison affreuse, lorsque votre sentence de mort était déjà prononcée ?

« Je vous fis donner un coursier avec une selle royale, une lesse de lévriers de la même portée et le fidèle guide Hector. »

* Il est impossible de rendre ce jeu de mots, même en s'écartant un peu du sens littéral.

On reconnut aussitôt que la dame ne proférait point de mensonge; car dès ses premières paroles les chiens s'étaient couchés à ses pieds.

« Remmenez, remmenez à la maison votre fille chérie, et que la paix l'accompagne : car je dois épouser Isabelle qui vient pour moi de traverser la mer.

— « Est-ce donc la coutume de votre maison ou la mode de votre pays d'épouser une fille un matin de mai, et de la renvoyer le soir?.... »

LADY ELSPAT.

« O MILADY ELSPAT ! que votre front est noble et doux ! que j'aime l'or de votre chevelure ! Parmi toutes les filles dont l'Ecosse est fière, il n'en est point d'aussi belle que lady Elspat.

— « Accomplissez, charmant William ! accomplissez les vœux que vous avez formés ; et cette nuit, avec vous, je fuirai sans alarmes le château de ma mère. »

Elle dit : mais un jeune page avait entendu ces paroles. Il s'empressa de les redire à la mère orgueilleuse qui prépara le sort le plus funeste au charmant William.

Car on le saisit par son ordre, et on le lia si cruellement avec la corde de son arc, que son sang vermeil jaillissait de chaque doigt de sa main charmante.

Et comme, sur ces entrefaites, le lord Justicier arriva dans la ville, elle fit traîner devant lui le charmant William, tout chargé de liens infâmes.

« Et de quel crime, dit le juge, madame, accusez-vous ce jeune homme ? — Il a démoli mon château bâti de ciment et de pierre ;

« Il a brisé mes coffres fabriqués de fer et de chêne, et volé mes riches joyaux : je sais qu'il les a volés tous. »

Lady Elspat prit la parole en s'inclinant devant le juge : « Vous avez tout dit, ô ma mère ! je prie le lord Justicier de m'entendre à mon tour.

« Il n'a point démoli son château bâti de ciment et de pierres : il n'a point volé ses riches joyaux, car je sais qu'elle les a tous.

« Mais il a obtenu mon premier amour et j'ai juré d'être son épouse ; et, parce qu'il n'a pas une brillante fortune, elle veut nous séparer. »

Le lord Justicier se levant, prit la parole, et des pleurs roulaient dans ses yeux. « Je vois que ce jeune homme n'a commis aucun crime ; détachez ses liens et qu'il soit libre.

« Et vous, lady Elspat, reprenez votre amant ; recevez tous les deux ma plus douce bénédiction ; car, s'il est votre premier amour, il est aussi le fils de ma sœur aînée.

« J'ai dans mon étable un coursier qui m'a coûté beaucoup d'argent et d'or : vous avez gagné de mon patrimoine autant de bonne terre qu'il en peut enfermer dans sa course durant un jour d'été. »

SIR PATRICK SPENCE.

Le roi séjourna dans la cité de Dumferlin; et, tandis qu'il y buvait un vin généreux : « Où trouverai-je, dit-il, un bon marin qui mettra pour moi ce navire à la voile? »

Alors un charmant page qui servait à genoux le monarque, lui répondit : « Sir Patrick Spence est le meilleur marin qui jamais ait touché du pied la mer. »

Le roi écrivit une large lettre qu'il scella de sa propre main; et sir Patrick se vit forcé de se rendre à ses ordres.

« Que signifie ce message, et que veut le monarque? Je ne fus jamais bon marin et je ne prétends pas le devenir.

— « Qu'il vente ou qu'il pleuve, que la neige

ou le grésil bondissent sur le tillac, il faut que demain nos vaisseaux déploient leurs voiles. — Hélas! mon cher maître, je redoute une funeste tempête.»

Ils déployèrent la voile, avec diligence, le lundi matin; et le mercredi suivant, ils débarquèrent en Norwège.

Ils n'y restèrent pas un mois, mais bien trois mois tout entiers; et les hommes de Norwège leur dirent : « Vous dépensez toute notre monnaie d'argent :

« Vous dépensez tout notre or et n'épargnez pas notre cuivre. — Vous mentez effrontément, vous mentez; car j'ai sur mon navire autant de monnaie d'argent que tous mes gens et moi pouvons en porter : un demi-tonneau de bon or rouge a passé la mer avec moi.

— « Qu'il vente ou qu'il pleuve, que la neige ou le grésil bondissent sur le tillac, il faut que demain nos vaisseaux déploient leurs voiles. — Hélas! mon cher maître, je redoute une affreuse tempête.

« Hier, j'ai vu la nouvelle lune qui tenait l'ancienne dans ses bras; si nous mettons à la mer, je crains quelque danger funeste. »

Ils n'avaient pas encore franchi, en mer, l'es-

pace de deux milles, que les ancres se rompirent et que les huniers s'abattirent : il survint une affreuse bourasque.

« Où trouverai-je un aimable garçon qui prendra ces voiles en main et grimpera sur le perroquet pour reconnaître la terre ? »

Nos bons seigneurs écossais répugnaient à mouiller leur chaussure ; mais avant l'aurore ils avaient mouillé leurs chapeaux.

Plus d'une couche de plumes flotta sur la vague écumeuse ; plus d'un lord d'Ecosse ne revit jamais ses foyers, et plus d'un tendre enfant pleura de rester sans père.

A quarante milles d'Aberdeen, à une profondeur de cinquante brasses, reposent tous nos bons seigneurs écossais avec sir Patrick à leurs pieds.

Les dames tordirent leurs mains blanches ; et les jeunes filles arrachèrent leurs tresses ondoyantes, pour l'amour de leurs bien-aimés que jamais elles ne revirent.

Long-temps, long-temps encore, nos dames peuvent rester sur la grève, et jeter leurs regards sur la mer, avant qu'elles aperçoivent sir Patrick et ses gens voguer vers le rivage.

GILD-ROY. *

Gild-Roy était un beau jouvenceau; il portait des roses jusque sur ses souliers : ses bas étaient de soie et noués avec d'élégantes jarretières. C'était un gracieux aspect que de voir un garçon si bien mis : il faisait ma joie et les délices de mon cœur, mon séduisant Gild-Roy.

Oh ! qu'il avait de charmans yeux ! Son haleine était plus suave que le parfum des scabieuses. Il ne porta jamais un plaid montagnard, mais de riches habits de soie. Il obtenait l'amour des plus belles dames; aucune, pour lui, ne se montrait sévère.... Ah ! malheureuse que je suis, je regrette chaque jour mon cher Gild-Roy !

* Gild-Roy était un brigand fameux qui fut exécuté après avoir commis différens crimes dans le Perthshire.

Mon Gild-Roy et moi naquîmes tous les deux dans la même cité ; et nous ne comptions pas sept années lorsque nous commençâmes à ressentir l'un pour l'autre un amour invincible : nos faciles parens étaient ravis de joie en pensant d'avance au jour de mes noces avec Gild-Roy.

J'achetai pour Gild-Roy, mon amour, une chemise de noces de fine Hollande avec des manchettes délicatement travaillées ; et j'en reçus avec joie un anneau de mariage. Jamais ni garçon ni fille ne chantèrent aussi gaîment que je le fis avec mon Gild-Roy.

Notre printemps s'écoula dans la joie jusqu'à notre seizième année : souvent nous passions les heures ensemble sous de frais ombrages ; souvent assis sur des bancs de verdure, nous échangions de doux baisers et nous folâtrions, tandis qu'il ornait mes cheveux d'une guirlande, mon charmant Gild-Roy.

Oh ! qu'il eût été joyeux de passer avec moi sa vie entière ! mais hélas ! son âme intrépide l'entraînait à des exploits brillans ; dans plus d'une aventureuse affaire, il montra son courage ; et c'est-là maintenant ce qui fait saigner mon cœur pour mon cher Gild-Roy !

Lorsqu'il prit congé de moi, mes yeux se mouil-

lèrent de larmes. « Adieu, lui dis-je : que ma bénédiction t'accompagne ! Que Dieu te garde, ô mon bien-aimé ! car toute ma joie s'est enfuie : mon cœur est déchiré depuis que nous devons nous séparer, ô mon charmant Gild-Roy ! »

La reine d'Ecosse ne possédait rien dont la tendresse de mon amant me laissât manquer ; car il m'amenait vaches et brebis, et même lorsqu'elles étaient rares. Tous ces biens étaient honnêtement acquis ; car il n'attaquait jamais ceux qui lui payaient ponctuellement leur taxe*, mon doux Gild-Roy.

Mon Gild-Roy, de près comme de loin, était redouté dans chaque ville ; et souvent il enleva courageusement les richesses de plus d'un vaurien de la plaine. Aucun homme n'osait se rencontrer seul à seul avec lui ; c'était un si vaillant soldat. Enfin, il succomba sous le nombre et fut pris, mon galant Gild-Roy !

Malheur aux misérables qui firent une loi de pendre un homme pour sa richesse ; de priver de la vie pour une cause aussi légère que le vol d'un cheval ou d'une jument ! Si leurs lois n'avaient pas été si sévères, je n'aurais jamais perdu ma joie,

* La *taxe noire* imposée sur la plaine par les habitans des montagnes. *Voyez* le roman de *Rob-Roy* de Walter-Scott.

jamais le chagrin n'aurait humecté mes joues pour mon cher Gild-Roy.

Si Gild-Roy avait commis une faute, c'était beaucoup de le bannir. Oh! quelle affreuse cruauté de pendre un si charmant mortel! de pendre la fleur de l'Ecosse, un si doux et si beau chevalier!.... Aucune dame n'avait une main aussi blanche que la tienne, ô mon Gild-Roy!

Gild-Roy les épouvantait tellement qu'ils chargèrent ses membres de fers : ils le conduisirent à Edimbourg et l'élevèrent sur une potence. Ils l'élevèrent au-dessus de tous les autres; c'était un si hardi garçon! Ainsi mourut le jeune homme que je préférais, mon charmant Gild-Roy!

Aussitôt qu'il eut exhalé son âme indépendante, j'emportai son corps adoré; je baignai cette charmante dépouille des larmes que la douleur m'arrachait; je le déposai dans le fond d'une tranquille tombe; et maintenant je pleure sans cesse, je pleure mon aimable Gild-Roy.

LES BORDS DE L'YARROW.

Echauffés un soir par les fumées du vin, avant de terminer l'orgie, ils réglèrent entre eux un combat qu'ils jurèrent de se livrer à la pointe du jour.

« Oh! demeurez à la maison, mon noble seigneur; oh! demeurez à mes côtés : mon farouche frère médite contre vous quelque trahison sur les funestes rivages de l'Yarrow.

— « Oh ! portez-vous bien, ma galante dame; oh ! portez-vous bien, ma Sarah ! car il me faut partir ; dussé-je ne jamais revenir des funestes rivages de l'Yarrow. »

Elle baisa sa joue, elle peigna sa chevelure, selon sa tendre habitude ; elle suspendit à son flanc

sa vaillante épée, et soudain il marcha vers les rivages de l'Yarrow.

Il s'avançait tristement aux naissantes clartés de l'aurore, lorsqu'il aperçut neuf hommes armés au fond d'une caverne, sur les rivages lugubres de l'Yarrow.

« Oh! venez-vous céder ici la moitié de votre héritage, ou venez-vous tirer l'épée? — Je viens tirer ma noble épée sur les beaux rivages de l'Yarrow.

« Si je vous vois tous, vous êtes neuf contre un, et la partie est inégale: je combattrai toutefois, tant que durera mon épée, sur les beaux rivages de l'Yarrow. »

Il en blessa quatre, il en immola cinq sur les bords sanglans de l'Yarrow: mais l'implacable chevalier s'en vint par derrière et le perça lâchement d'outre en outre.

« Allez, allez à la maison, tendre beau-frère, et dites à votre sœur Sarah de venir lever son infortuné seigneur: il dort profondément sur les rivages de l'Yarrow...... »

— « J'ai fait hier un rêve triste et je crains un prochain malheur; j'ai rêvé que j'arrachais la bruyère avec mon bien-aimé sur les bords de l'Yarrow.

« Doux zéphirs qui soufflez du sud où s'est dirigé mon amour, apportez à ma bouche un baiser de ses lèvres chéries, et donnez-moi de ses nouvelles.

« Mais des hommes armés sont aux mains dans la vallée : leur aspect accroît mon inquiétude.... Ciel !.... ils ont égorgé le plus charmant chevalier.... Il est tombé dans son sang, sur les bords de l'Yarrow. »

Elle descendit du haut de la colline, le cœur plein de trouble et d'inquiétude; et dans le fond de la vallée, elle aperçut dix hommes égorgés sur les bords sanglans de l'Yarrow.

Elle baisa sa joue, elle peigna sa chevelure et chercha sur son corps ses blessures affreuses ; et elle les baisa jusqu'à ce que ses lèvres furent rougies de sang, sur les bords funestes de l'Yarrow.

« Retenez vos paroles, ô ma sœur ! elles m'affligent. Je veux remplacer par un meilleur choix l'époux que vous avez perdu sur les rivages de l'Yarrow.

— « Retenez vos paroles, ô mon frère ! elles m'affligent. Jamais il n'a fleuri de plus belle rose que celle qui gît maintenant moissonnée sur les rivages de l'Yarrow. »

LES COTEAUX DE L'YARROW.

« Tes coteaux étaient beaux, fleuve de l'Yarrow! lorsque j'y rencontrai pour la première fois mon amant : que tes coteaux sont lugubres, fleuve de l'Yarrow, maintenant que tes flots couvrent son corps!

« Désormais, Yarrow, tu n'es plus qu'un fleuve de deuil : je ne contemplerai plus sur tes bords mon bien-aimé, la fleur de l'Yarrow!

« Il me promit un coursier blanc comme le lait pour me porter au berceau de ses pères; il me promit un petit page pour me guider aux tours paternelles.

« Il me promit un anneau nuptial; le jour de notre hymen était fixé : il est maintenant l'époux

de la tombe, hélas ! de son humide tombe au sein de l'Yarrow !

« Que ses paroles furent douces à la dernière entrevue ! Je lui déclarai librement mon amour, enlâcée dans ses bras, je ne pensais guères, hélas ! que je devais le perdre.

« A peine fut-il parti, j'aperçus son fantôme : il s'évanouit en poussant un soupir douloureux : trois fois, le spectre s'éleva de l'Yarrow et fit entendre un gémissement plaintif.

« Sa mère regarda de sa fenêtre avec toute l'impatience d'une mère : sa petite sœur en larmes parcourut le sentier du bois verdoyant pour aller à la rencontre de son frère.

« Elles le cherchèrent du côté de l'est, elles le cherchèrent du côté de l'ouest, elles le cherchèrent par toute la forêt ; mais elles n'aperçurent que le nuage de la nuit,... elles n'entendirent que le mugissement de l'Yarrow.

« Ne regarde pas plus long-temps de ta fenêtre ; tu n'as plus de fils, tendre mère ! N'erre pas plus long-temps, aimable fille : hélas ! tu n'as plus de frère.

« Ne le cherchez plus long-temps vers l'est ou vers l'ouest ; ne le cherchez plus à travers la forêt : car voyageant au milieu de la nuit profonde, il est tombé sans vie dans l'Yarrow.

« Les pleurs n'abandonneront plus ma joue ; je ne serai la compagne d'aucun autre ; je chercherai ton corps dans le fleuve, et je dormirai alors avec toi au sein de l'Yarrow. »

Les pleurs n'abandonnèrent plus sa joue : elle ne devint la compagne d'aucun autre ; elle trouva son corps dans le fleuve, et sommeille à présent avec lui au sein de l'Yarrow.

ALISON GROSS.

Aison Gross qui réside au fond de cette tour, la plus effroyable sorcière des régions du nord, m'attira un jour dans sa retraite et me tint le plus doux langage.

Elle caressa ma tête, elle peigna ma chevelure, me fit doucement asseoir sur ses genoux, et dit : « Si vous voulez être mon amant sincère, je vous donnerai des choses rares. »

Elle déploya sous mes yeux un manteau d'écarlate, chargé de fleurs d'or et de franges brillantes. « Si vous voulez, dit-elle, être mon amant, ce magnifique manteau vous appartiendra. »

— « Retirez-vous, laide magicienne ! retirez-vous et laissez-moi : je ne serai point votre amant, et je n'aspire qu'à fuir votre présence. »

Elle courut chercher une tunique de soie dont la bordure était brodée de perles, et dit : « Si vous voulez être mon fidèle amour, ce présent superbe est à vous ! »

Elle me fit admirer une coupe d'or incrustée de pierres éblouissantes. « Si vous voulez, dit-elle, être mon amour, je vous donnerai cette riche coupe.

— « Retirez-vous, effroyable sorcière! retirez-vous et laissez-moi; car je ne voudrais pas baiser votre bouche impure pour tous les présens que vous pourriez me faire. »

Elle se tourna courroucée et souffla trois fois dans un cor d'airain ; ensuite elle jura par la lune et par les étoiles, que je maudirais le jour où j'étais né.

Elle atteignit une baguette d'argent, et l'agitant trois fois en cercle, elle murmura des mots si terribles que ma force s'évanouit, et que je tombai sur la terre privé de sentiment.

Elle me fit prendre la forme d'un reptile affreux, et me força de m'enlacer autour du tronc des arbres; et chaque nuit de samedi la voyait revenir auprès de moi.

Elle apportait un bassin d'argent avec un peigne d'argent pour peigner ma tête sur son

genou; mais plutôt que de baiser sa bouche effroyable, j'aurais préféré ramper toujours au pied des arbres.

Mais enfin, le soir de la Toussaint dernière, comme l'heureuse Cour passait de ce côté, la reine descendit sur un tapis de marguerites à portée de l'arbre auquel je me tenais enlacé.

Elle me saisit avec sa main blanche et me caressa trois fois sur son genou. Je repris ma première forme, et je cessai de m'enlacer autour du tronc des arbres.

L'HOMME A LA BESACE. *

Le vieux et rusé Carle vint devers la lande en me disant : « Hôtesse courtoise, voulez-vous accueillir un pauvre homme infirme ? » La nuit était froide ; le vieillard prit place auprès de l'âtre : il commença par frapper sur les épaules de ma fille, et se mit à déclamer avec joie et à chanter.

« Eh quoi ! dit-il, serais-je aussi privilégié que lorsque je vis pour la première fois cette contrée ?

* Cette ballade a été composée par le roi Jacques V, pour perpétuer le souvenir d'une aventure dont il fut le héros. Les Écossais se plaisaient à nommer ce prince, le brave homme, le roi des pauvres ; *gude man o Ballangeigh ! King of the poor !* (*Lives of eminent Scotsmen.*)

Combien je serais joyeux et content ! je ne l'aurais pas espéré. » Il devint enjoué et elle devint contrainte; mais sa vieille mère ne s'aperçut pas que tous les deux s'étaient donné le mot, et que l'amour avait établi entre eux une intimité parfaite.

« Oh ! dit-il, quand vous seriez aussi noire que le fut jamais la couronne du chapeau de votre père, je vous placerais derrière mon dos et je m'en irais avec vous au dehors. — Oh ! dit-elle, quand je serais aussi blanche que le fut jamais la neige descendue sur le mur de l'enclos, je m'habillerais belle comme une lady, et je m'en irais au dehors avec vous. »

Ils formèrent entre eux ce complot. Ils se levèrent un peu avant le coq, poussèrent adroitement la serrure et gagnèrent les champs. Sur le matin, la vieille femme se réveilla et endossa lentement ses hardes ; puis elle courut au lit de la servante pour s'informer du pauvre homme infirme.

Celle-ci courut vers le lit où le mendiant avait reposé : la paille était froide et il était dehors. L'hôtesse tordit ses mains et s'écria : « Malheureux jour ! il manquera quelque chose de nos provisions. » Les uns coururent aux armoires et les

autres aux coffres, mais rien n'avait été dérobé. Elle sauta de joie et s'écria : « Le ciel soit béni ! j'ai logé un pauvre honnête homme.

« Puisque rien n'a été soustrait, comme vous l'annoncez; que le beurre est dans la baratte et le laitage sur la claie, allez à la maison et réveillez mon enfant : ordonnez-lui de venir promptement au parloir * ». La servante alla vers l'endroit où reposait la fille : les draps étaient froids et elle était dehors ; et la servante aussitôt revint dire à la dame que son enfant était parti avec l'homme à la besace.

« Ah ! misérable mendiant !.... Fille indigne !.... Courez ; hâtez-vous de retrouver les traîtres ; car elle sera brûlée et il sera pendu, le maudit homme à la besace ! » Quelques-uns montèrent sur les coursiers, quelques autres partirent à pied : la dame était, à-la-fois, furieuse et inquiète : elle n'aurait pu marcher, elle pouvait encore moins demeurer en place; mais il lui restait la faculté de maudire et de jurer.

On chercha au loin, de tous les côtés, au-delà de la lande. Tranquilles au fond d'une vallée où personne n'aurait pu les découvrir, les deux fu-

* Le *parloir* est la chambre que l'on habite en commun durant le jour.

gitifs, dans les ébats d'une douce joie, coupaient une large tranche d'un fromage nouveau : l'épreuve était bonne et leur plaisait à l'un et à l'autre ; il jurait de l'aimer toujours. « Je serais désolée de vous quitter, disait-elle, ô mon cher homme à la besace !

« Que ferait ma mère, si elle me voyait avec vous ? Dans un homme aussi charmant, elle ne reconnaîtrait jamais l'homme à la besace. — Ma bien-aimée, dit-il, vous étiez trop jeune et n'aviez pas appris le langage du mendiant pour me suivre de ville en ville et porter la besace.

— « Mon ami, je gagnerai votre nourriture de place en place ; je filerai et je travaillerai pour ceux qui en auront besoin : c'est vraiment un gentil métier que de porter la besace. Je plierai une jambe et je courberai mon genou ; je poserai une mouche noire sur mon œil : ils me prendront pour une estropiée ou pour une aveugle, tandis que nous chanterons et que nous serons heureux. »

MALCOLM ET MARIE.

S'ÉLOIGNANT des morts et des mourans qui jonchaient la vallée, Malcolm avait remis dans le fourreau son glaive et laissé derrière lui le fatal champ de bataille. Le jour venait de disparaître, la froide nuit lui succédait : son coursier s'avançait lentement loin des sentiers battus ; chaque pas faisait saigner ses blessures, et le sang qu'il répandait écartait de son esprit l'espérance et la joie.

Son âme rappela sa force. « Oh ! puissé-je, dit-il, avant que ma vie s'éteigne, presser une fois encore ma bien-aimée dans mes bras ! Je pense qu'à cette heure, errant éperdue au milieu des bois, parmi l'épaisseur des ombres, elle attend avec inquiétude que je vole près d'elle du champ des terrible alarmes. »

Tandis qu'il approchait du manoir qu'il avait quitté si diligemment au lever de l'aurore, celle qu'il aimait d'un amour si tendre, errait au milieu des ténèbres : son pas était tantôt lent et tantôt rapide ; tantôt elle demeurait silencieuse, et tantôt elle murmurait à voix basse ; et dans l'égarement de son esprit, elle courait quelquefois vers le ruisseau turbulent.

Ce furent ces paroles qui redoublèrent son trouble : « Viens, Marie, ô ma bien-aimée ! viens, avant que mes yeux se ferment pour jamais, réjouir, une dernière fois, mon âme : que je reçoive tes charmes sur mon sein sanglant, que je puisse encore une fois t'enlacer amoureusement dans mes bras, et je déposerai paisiblement la vie sous la fleur et l'herbe sauvages. »

Cette rencontre fut tendre ; les cœurs des deux amans battaient avec force ; mais le sang du héros s'échappant en ruisseaux de pourpre, inondait le plaid de sa bien-aimée. Ses genoux chancelans fléchirent ; son âme ne put s'arrêter davantage : une dernière fois, il murmura le nom de Marie, et ferma les yeux pour toujours.

Comme ils échangeaient le dernier baiser, Marie sentit s'évanouir les forces de sa vie ; son tendre cœur se brisa sur le sein du héros : un frissonne-

ment convulsif rompit l'union de son beau corps et de son âme, et cette plus pure partie d'elle-même s'envola pour jamais avec son bien-aimé.

Le gazon frais et fleuri, la blanche et sauvage aubépine ombragent maintenant le jeune favori de l'amour et de la gloire, et la vierge qu'il adorait. La fleur s'épanouit sur leur tombe; les échos résonnent autour d'eux, et les joyeux chantres des bois élèvent leurs concerts, sans respect pour leur sommeil.

COMPLAINTE

De Marie Stuart. *

MAINTENANT la nature suspend son manteau vert sur les arbres en fleurs, et jette son voile de

* Le fragment suivant est attribué à la reine d'Ecosse elle-même, nous le reproduisons ici comme un morceau précieux et remarquable par sa simplicité touchante.

« En vain je soupire et je me lamente ; ces murs ne peuvent que répéter ma plainte : hélas ! ma peine augmente lorsque je pense aux jours qui sont passés.

« A travers la grille de ma prison, j'aperçois les oiseaux qui se jouent dans l'air : mon cœur palpitant soupire après la liberté ; mes yeux sont égarés par le désespoir ! . . . .

. . . .

« Femme perfide ! dans les âges à venir ta fureur sera détestée ;

marguerites blanches sur le gazon de la prairie: maintenant Phébus égaye le cristal des eaux et mêle ses rayons à l'azur des cieux; mais rien ne peut charmer le prisonnier accablé d'ennuis au fond de son cachot.

Maintenant les alouettes saluent le matin en s'élevant sur leurs ailes couvertes de rosée; le merle fait résonner à midi, sur le feuillage, les échos des bois; la grive sauvage annonce par ses cris variés le coucher du jour: ils se réjouissent, amoureux et libres, loin des soucis et de l'esclavage.

Maintenant le lis fleurit le long du ruisseau et la primevère se montre au bas du coteau; l'aubépine s'épanouit au fond de la vallée et la prunelle étale ses blanches fleurs. Le plus chétif paysan de la belle Ecosse peut respirer leurs parfums; et moi, la reine de toute l'Ecosse, je suis confinée dans une affreuse prison!

et lorsque nous dormirons dans la tombe tous les cœurs me plaindront encore.

« O voûtes où de froids brouillards, où l'horreur habitent avec le silence et la solitude, que le jour s'écoule avec ennui! Que la cloche du soir sonne tristement!

« Les chouettes crient du haut des crénaux; les vents sourds semblent murmurer autour de moi: O Marie, prépare-toi à mourir! Mon sang se glace à cette voix.... »

J'ai régné sur la superbe France, et j'y ai connu le bonheur; le matin, je me levais avec joie et le soir, je retournais avec joie à ma couche : souveraine de l'Ecosse, je languis ici au milieu des traîtres; sous des fers étrangers, sous le poids d'un malheur sans terme.

Femme perfide, ma sœur et mon ennemie! la vengeance prépare un glaive qui percera ton âme : les pleurs que contient le sein d'une femme te sont étrangers; tu ne connais pas le baume que l'on fait couler sur les blessures du malheur.

O mon fils! mon fils! puissent des astres plus doux luire sur ta tête! Puissent-ils embellir ton règne, ces plaisirs qui, jamais, ne sourirent au mien! Que Dieu te garde des ennemis de ta mère, ou qu'il ramène leurs cœurs vers toi : mais si tu rencontres un ami de Marie, protège-le pour elle.

Oh! fasse le ciel que le soleil de l'été ne répande plus son éclat sur ma tête! Que les vents d'automne ne fassent plus ondoyer, sous mes yeux, le blé jaunissant! Que l'hiver ne se déchaîne plus qu'autour de ma demeure dernière, et que les prochaines fleurs dont s'ornera le printemps s'épanouissent sur ma paisible tombe!

LES BORDS DE LA DÉE.

L'ÉTÉ régnait, les zéphirs soufflaient doucement et le rossignol chantait mélodieusement sous le feuillage, lorsqu'au pied d'un rocher où coulait la rivière, je m'assis sur les bords de la Dée.

Coule, aimable Dée ! coule, douce rivière ! tes bords, ô la plus pure des ondes ! me seront toujours chers, car là je gagnai la première, l'amour et la faveur de Sandy, la gloire et l'orgueil de la Dée.

Mais il s'est maintenant éloigné de moi et m'a laissée dans la tristesse pour aller réprimer l'audace des rebelles ; car il est vaillant : hélas ! je n'ai pas l'espoir de le voir revenir, pour s'égarer encore avec moi sur les bords de la Dée.

Jeune et sans secours, il est parti sur les flots

mugissans; et j'erre, parmi les saules que j'aimais autrefois, solitaire sur les bords de la Dée.

Mais le temps et mes prières me le rendront peut-être; l'heureuse paix peut me ramener mon berger chéri : ah! lorsqu'il reviendra, je veillerai sur lui avec tant de soin, qu'il n'abandonnera plus les doux rivages de la Dée.

La Dée alors coulera en déployant tous ses attraits : les agneaux se joueront encore sur ses bords tandis que m'égarant sans inquiétude avec mon Sandy, je goûterai de nouveau tous les charmes de la Dée.

LE SONGE DE MARIE.

La lune avait dépassé la plus haute des collines qui s'élèvent au-dessus de la source de la Dée et de la cime orientale, elle répandait sa lumière d'argent sur la vallée, tandis que Marie, reposant sur le duvet, dormait d'un profond sommeil. Ses pensées s'élançaient au-delà des mers vers le beau Sandy, lorsqu'elle entendit une voix douce et faible qui disait : « Marie, ne pleure plus pour moi ! »

Elle souleva mollement sa tête pour regarder qui ce pouvait être, et elle vit le jeune Sandy, debout et frissonnant, le visage pâle et les yeux caves. « O ma chère Marie ! mon argile est froide, elle gît sous une mer orageuse : loin, loin de toi je sommeille dans les bras de la mort ; ainsi, Marie, ne pleure plus pour moi.

« Trois jours orageux, trois orageuses nuits, nous fûmes ballotés sur le furieux Océan, et longtemps nous cherchâmes à sauver notre barque : mais tous nos efforts furent inutiles. Lorsque l'horreur glaçait mon sang, mon cœur était encore rempli de ton amour. La tempête est passée, et j'ai le repos; ainsi Marie, ne pleure plus pour moi!

« O vierge adorée! toi même prépare-toi à me joindre : nous serons bientôt réunis sur ce rivage où l'amour est exempt de soupçons et d'inquiétude, où l'on n'est plus séparé. » L'aigre chant du coq se fit entendre, le fantôme s'enfuit : elle ne vit plus rien, mais l'ombre en s'éloignant répéta d'une voix douce : « O Marie, ne pleure plus pour moi! »

JOCK D'HAZELDEAN.

« Pourquoi pleurez-vous sans cesse, aimable fille ? Pourquoi pleurez-vous sans cesse ? Je vous marierai au plus jeune de mes fils, et vous serez son épouse ; et vous serez son épouse, ô fille si charmante à voir ! » Mais hélas ! elle laissa tomber des larmes pour Jock d'Hazeldean.

« Bannissez votre douleur obstinée, essuyez cette joue si pâle : le jeune Frank est chef d'Errington et lord de Langleydale ; il précède tous les autres dans nos fêtes, son glaive est tranchant dans la bataille. » Mais hélas ! elle laissa tomber des larmes pour Jock d'Hazeldean.

« Vous ne manquerez ni d'une chaîne d'or, ni d'une riche tresse pour lier votre chevelure, ni d'un courageux chien de chasse, ni d'un faucon

docile, ni d'un palefroi vigoureux et superbe ; et vous marcherez la première dans nos solennités. » Mais elle laissa tomber des larmes pour Jock d'Hazeldean.

L'église fut parée au lever du jour; les cierges brillèrent sur l'autel; le prêtre et le futur époux attendirent la fiancée, et dames et chevaliers attendirent avec eux : on la chercha tour-à-tour, et dans la chambre et dans la salle, mais on ne la découvrit point ! Elle était de l'autre côté de la frontière, et partie avec Jock d'Hazeldean.

LA FUITE DE LUCY.

La feuille flétrie tombait du branchage du bouleau, et le jour lugubre de Saint-Martin avait amené le déclin de l'année, lorsque Lucy rangea son modeste bagage dans sa légère cassette et quitta son vieux maître et ses voisins si chers, car Lucy avait servi dans la vallée tout l'été. Elle y vint avant que la fleur s'épanouît sur le pois : elle était orpheline, et ils avaient été généreux envers elle ; c'était sans doute ce qui faisait que les pleurs s'amoncelaient dans ses yeux.

Elle passa près de l'étable, auprès de Jemmy; le cœur du jouvenceau fut cruellement déchiré lorsqu'il apercut la fugitive : « Adieu, Lucy !....» dit-il. Elle sentit les larmes amoncelées couler aus-

sitôt de ses yeux. Tandis qu'elle cheminait lentement dans sa fuite sur le bord du ruisseau, chaque oiseau chantait : « Adieu, Lucy ! » Elle entendit le corbeau répéter cet adieu, au sommet de l'arbre ; et le rouge-gorge le gazouillait parmi les feuilles jaunissantes.

« Oh ! qui jette mon pauvre cœur dans un si grand désordre, et qui fait couler si fort les larmes de mes yeux ? Qui me fait donc desirer de posséder un sort plus doux, s'il ne m'est pas réservé ? Je suis comme un agneau séparé du sein maternel ; le pauvret ne peut retrouver ni mère, ni amis : je redoute et j'ai fui mon unique amour, et je ne m'étonne point que les pleurs coulent si fort de mes yeux.

« Avec le reste de mes vêtemens, j'ai roulé le beau ruban bleu que Jemmy me donna hier lorsqu'il me rencontra et me vit sangloter : je n'oublierai jamais son lugubre regard. Il ne me dit que : « Adieu Lucy ! » Je me souviendrai de ce mot jusqu'au jour de ma mort.

« L'agneau aime le champ couvert de marguerites mouillées par la rosée ; le lièvre aime la fougère et les rejetons de la plante ; mais Lucy aime Jemmy ! » Elle se retourna, et son regard chercha la place chérie qu'elle ne devait plus revoir.

Oh ! le jeune Jemmy peut errer languissamment et sans joie : il peut pleurer sur le bord du ruisseau ! Sa charmante Lucy, cette beauté si douce et sans égale, gît glacée au fond de sa tombe, et ne reviendra jamais.

DERWENTWATER.

Derwentwater est un charmant lord : sa chevelure est blonde et la douce flamme de l'amour s'allume aux éclairs de son œil de faucon. Il vint l'autre soir au château de notre seigneur et s'écria d'une voix fière : « Levez-vous, levez-vous pour notre bon roi Jacques, et préparez-vous à partir ! »

L'épouse de notre seigneur était à ses côtés et l'amour unissait étroitement leurs mains ; mais lorsque le jeune Derwentwater parut, elle relâcha ces liens de neige ; et lorsqu'il fléchit le genou en disant : « Ma noble et charmante dame.... » elle sentit s'échapper de ses yeux de brûlantes larmes d'amour.

« J'aurai présens à ma pensée cet anneau superbe et cette main de neige lorsque mon glaive descen-

dra sur les casques impuissans des guerriers; et je me rappellerai ces anneaux d'or qui roulent autour de votre bel œil bleu, lorsque j'essuirai le sang sur ma lame, et que je m'appuirai sur ma longue épée. »

La dame ne prononça pas une parole lorsqu'il pressa sa main de neige; elle ne prononça pas une parole lorsqu'il entoura de son bras sa taille déliée; mais « ô mon Derwentwater! » soupira-t-elle lorsqu'elle rencontra ses lèvres brûlantes.

Il avait déjà détaché de sa main le gland d'or qui retenait son gantelet et laissé tomber de ses yeux une étincelle qui soumit la dame à l'amour... Descendez, descendez, s'écria notre bon seigneur, descendez mon illustre dame : oh! n'arrêtez pas le jeune lord Derwent... le soleil est levé. »

Le soleil matinal s'élevait dans les cieux avec un front rouge de sang.... La dame regarda du sommet de la tourelle aussi long-temps qu'elle put apercevoir les guerriers, et chaque soupir qu'elle exhalait pour son époux en devançait trois autres pour Derwentwater.

MAXWELL.

« Où allez-vous vieux rustre infirme, et que portez-vous là ? — Intrépide soldat, je vais sur le penchant de la colline pour faire changer à mes brebis de reposée. »

Le vieux rustre infirme fit une ou deux enjambées de toute la longueur d'un jarret vigoureux. « Je vois que vous êtes un robuste vieillard ; voulez-vous m'indiquer ma route ? »

Et il s'en alla avec le vieux rustre infirme jusqu'à la lisière de la forêt verdoyante... « Descendez et marchez, intrépide soldat, car vous ne pouvez plus chevaucher ici. »

Il tira les rênes de son superbe coursier gris, et sauta légèrement sur la terre : son habit de guerre était du plus bel écarlate et tout enrichi de glands d'or.

Le vieux rustre infirme se débarrassa de son plaid et jeta son bonnet de dessus son front; et quel autre était-ce que le jeune Maxwell qui tira soudain sa terrible épée?

« Vous avez égorgé mon père, vil Southron, et vous avez égorgé mes trois frères, vous avez brisé le cœur de ma sœur unique, de ma sœur que j'aimais comme la lumière de mes yeux.

« Tirez votre épée rouge encore du sang de ma famille : cette épée a moissonné la plus charmante fleur qui jamais ait levé sa tête aux rayons du soleil!.... . . . .

. . . .

« Il y a là un coup funeste pour mon cher et vieux père; il y en a deux pour mes trois frères, il y en a un au cœur pour ma sœur unique, pour ma sœur que j'aimais comme la lumière de mes yeux..... »

BARBARA ALLAN.

Ce fut vers le temps de la Saint-Martin, lorsque les feuilles tombaient, que sir John Graeme, dans le pays de l'ouest, se prit d'amour pour Barbara Allan.... . . . .

. . . .

Il envoya son valet à travers la ville à l'endroit où la beauté demeurait: « Oh! hâtez-vous de venir trouver mon cher maître si vous êtes Barbara Allan. »

Elle s'achemina lentement vers l'endroit où il

* On suppose que Barbara Allan, indignée de quelques propos légers échappés à son amant, le fit empoisonner, et qu'elle ne put lui survivre. On voit qu'il existe une grande lacune de temps entre la première stance de cette ballade et la seconde.

était couché, et lorsqu'elle tira le rideau : « Jeune homme, il me semble, dit-elle, que vous êtes mourant.

— « Oh! je suis malade, et n'est-ce pas Barbara Allan qui cause ma mort?... — Il vaudrait mieux pour moi que vous n'eussiez jamais existé, quoique tout le sang de votre cœur se soit à présent écoulé.

« Oh! ne vous rappelez-vous pas, jeune homme, poursuivit-elle, que lorsque vous n'étiez occupé qu'à boire à la taverne, vous portiez des santés à la ronde, et que vous dédaigniez Barbara Allan?»

Il tourna son visage du côté de la muraille et la mort vint lutter avec lui : « Adieu, adieu tous mes amis; oh! épargnez Barbara Allan! »

Elle se leva lentement et le quitta; et elle dit en soupirant qu'elle ne voulait pas rester séparée de sir John, puisque le trépas l'avait privé du jour.

Elle avait à peine cheminé pendant un mille ou deux lorsqu'elle entendit sonner le glas funèbre, et chaque son que rendait la cloche balancée criait : malheur à Barbara Allan!

« O ma mère, ma mère, préparez ma couche, oh! préparez-la molle et étroite : puisque mon amant est mort aujourd'hui pour moi, je mourrai pour lui demain! ».

JOHNY COPE.

Cope envoya de Dunbar un cartel : « Charles, osez vous rencontrer avec moi, et je vous apprendrai l'art de la guerre, si vous venez à ma rencontre au lever du matin. »

Lorsque Charles eut jeté les yeux sur la lettre, il tira son épée du fourreau : «Venez, suivez-moi, mes valeureux gens, et nous irons à la rencontre de Johny Cope, au lever du matin.

« Maintenant, Johny, soyez aussi brave que vos paroles, éprouvons le fer et le feu, et ne vous sauvez pas comme un oiseau effrayé que l'on chasse de son nid, au lever du matin. »

Lorsque Johny Cope entendit ces mots, il pensa qu'il n'était pas hors de propos d'avoir un coursier rapide pour s'enfuir au lever du matin.

« Fi maintenant, Johny, fi de monter et de courir : les cornemuses montagnardes font entendre leurs sons. — « Il vaut mieux dormir dans une peau saine, car ce sera un sanglant matin. »

Lorsque Johny Cope revint à Dunbar, ils lui demandèrent : « Où sont vos gens? — Que le diable me confonde si je le sais, car je les ai laissés tous au lever du matin. »

— « En vérité, Johny, c'est n'être pas honteux que de venir avec les nouvelles de votre propre défaite, et d'avoir laissé vos gens dans un si grand embarras au lever du matin.

« Ah! ma foi, dit Johny, j'ai gagné un frisson en voyant leurs claymores et leurs philabegs : si je les affronte de nouveau que le diable brise mes jambes : ainsi je vous souhaite un bon matin. »

LA FILLE DE DUNANA.

Au sein de la vallée profonde où loin des lieux habités par les hommes, le ruisseau promène en serpentant ses ondes, la fille de Dunana sommeillait aux rayons naissans du jour.

Les zéphirs soufflaient parmi ses cheveux noirs humectés de rosée, et la fleur de la primevère carressait sa joue pâle; souvent elle ouvrait à demi ses yeux et murmurait, en exhalant des soupirs : « Oh! qui peut avoir empêché mon amant de venir? »

Une ancienne querelle de famille l'avait forcée de cacher son amour, et la vierge s'était échappée du château de son père, et elle attendait son chevalier sous l'aubépine fleurie.

Elle avait vu les étoiles gravir au sommet des

cieux azurés et la lune se lever dans tout son éclat et s'acheminer vers l'ouest; mais l'absence de son chevalier s'était prolongée et son cœur n'avait plus ni paix ni consolation.

Lorsqu'elle eut retrouvé quelques momens de calme, elle s'assit sous des rameaux d'aubépine et le ruisseau qui murmurait sourdement invita ses esprits au repos, et la fille de Dunana sommeillait encore aux rayons naissans du jour.

Oh! qu'il fut cruel de lui dire comment son noble amant avait succombé! Mais celui dont aucun mortel n'aurait dompté l'audacieux courage, fut trouvé loin de Dunana, dormant du sommeil de la mort, au fond d'une vallée où des voyageurs passèrent.

Et maintenant quoique la nuit approche et que la tempête s'élève avec d'affreux rugissemens, la vierge inattentive à toute autre chose qu'à son malheur, vient s'asseoir et pleurer au fond de la vallée, n'aspirant qu'à dormir avec son amant, dans le sein de la tombe, sous l'aubépine sauvage.

L'ABSENCE D'HABBIE.

Au pied de cette colline escarpée où le ruisseau roule une onde bruyante, une bergère s'assit; elle soupirait en filant toute seule : « Oh! si les souffrances de mon cœur pouvaient se calmer! hélas! il ne connaîtra point de paix jusqu'à ce que notre Habbie revienne à la maison.

« Tandis que mon rouet tourne, j'allonge mon lin que je file pour en faire une robe à mon enfant : les cordons seront bleus et l'étoffe sera rouge : oh! que nous serons tous beaux lorsque notre Habbie reviendra à la maison.

« Le matin qu'il nous dit adieu, notre coq ne chanta point; notre poule grise, délaissée, caqueta toute seule : on n'entendit point dans le champ

voisin le cri du passereau, le matin lugubre où notre Habbie quitta la maison.

« Lorsque le vent souffle avec violence et détache le chaume de notre toit; lorsque la pluie dégoutte de tous côtés dans notre cabane, et que chaque ruisseau gonflé franchit ses bords, je verse des pleurs pour Habbie qui vogue sur l'océan.

« Lorsque les combats seront terminés et que la mer sera tranquille, notre Habbie reviendra dans ses foyers sur le Culloden : mon sommeil alors sera doux comme le cours de la Dée. Oh! que nous serons tous joyeux lorsque notre Habbie reviendra à la maison. »

DONALD CAIRD.

Donald Caird est revenu : annoncez dans le bourg et dans la vallée, que Donald Caird est revenu.

Donald Caird sait chanter et jouer un air; il sait mener joyeusement la danse des montagnes, boire jusqu'à rendre aveugle le maître du logis, flatter jusqu'à s'attirer le cœur de la femme. Il peut cercler un sceau, couler un cuvier, causer familièrement avec qui que ce soit : annoncez dans le bourg et dans la vallée que Donald Caird est revenu.

Donald Caird sait prendre un lièvre au lacet, il connaît les ruses du daim fauve; il sait har-

ponner le saumon, et faire un détour pour tirer un coq de marais à la dérive. Gardes des eaux, des champs et des forêts, quand vous dormez il veille; et ni l'honneur ni le salaire ne sauraient vous enhardir à épier Donald Caird.

Donald Caird peut vider une roquille aussi promptement que l'hôtesse la remplit : quiconque vend de bonne liqueur sait comment Donald apaise une querelle. Lorsqu'il est ivre, il est insolent et hautain; il garde le haut de la chaussée; le chef montagnard et le seigneur de la plaine doivent faire place à Donald Caird.

Fermez l'armoire et retirez la clef du coffre, ou bien quelques provisions pourraient s'en aller en fumée : Donald Caird trouve trop de choses où se font entendre les sons de la cloche d'Allan Gregor : d'énormes morceaux de fromage et de petits monceaux de bois, tantôt une poule et tantôt une truie; des toiles ou des chiffons enlevés de la haie ou de la cour... prenez garde aux fourches, Donald Caird.

Une sentence sévère fut prononcée contre Donald Caird : son cou fut courbé sous le joug, et des fers chargèrent ses pieds : mais Donald Caird, à force d'étude, acquit le don d'échapper au gibet : les anneaux de fer et les barres d'acier tombèrent

comme de la glace de sa main et de son talon...
Veillez sur les brebis dans le parc et dans la vallée,
Donald Caird est revenu.

Donald Caird est revenu : gardez-vous d'apprendre au shériff que Donald Caird est revenu.

ROBIN GRAY.

Lorsque les brebis sont dans le parc et les génisses dans l'étable, lorsque tous les êtres fatigués se livrent au sommeil, les souffrances de mon cœur s'échappent en rosée de mes yeux, tandis que mon vieil époux ronfle auprès de moi.

Le jeune Jemmy m'aimait avec ardeur et me rechercha pour épouse; mais il ne possédait rien au-delà d'une couronne : pour faire de la couronne une livre, mon Jemmy traversa la mer; et la couronne et la livre étaient l'une et l'autre pour moi.

Il n'avait pas été absent douze mois et un jour que mon père eut à pleurer la perte d'un bras et que notre vache fut enlevée : ma mère tomba ma-

lade et Jemmy était encore sur la mer lorsque le vieux Robin Gray vint me courtiser.

Mon cœur dit, non! et je rêvai le retour de Jemmy, mais le vent soufflait avec violence et le navire couvrait les rochers de ses débris, hélas! pourquoi Jenny ne mourut-elle pas? pourquoi craignit-elle de s'écrier malheur à moi!

Mon père ne pouvait brasser et ma mère ne pouvait filer : je travaillais jour et nuit sans gagner leur pain : le vieux Robin les soutint l'un et l'autre, et il me dit les larmes aux yeux : Jenny; pour l'amour d'eux, épousez-moi!

Mon père raisonnait avec force et ma mère ne parlait point : mais elle me regarda fixement, jusqu'à ce que mon cœur fut prêt à se briser : c'est ainsi que je donnai ma main; mais mon cœur était sur la mer; et le vieux Robin Gray devint mon époux.

Ce n'était pas, depuis une semaine seulement que j'étais mariée, lorsqu'un soir, étant tristement assise devant la porte, je vis l'ombre de Jemmy, car je ne pus m'imaginer que ce fût lui jusqu'à ce qu'il m'eut dit : « Je suis revenu, ma bien-aimée, pour m'unir avec toi. »

Oh! que nous pleurâmes amèrement et que nous prononçâmes peu de paroles! Nous ne prîmes

qu'un baiser et nous nous arrachâmes des bras l'un de l'autre; je desire mourir, mais il n'est pas à croire que ce vœu s'accomplisse : mais hélas! faut-il vivre pour pleurer?

J'erre comme un fantôme et je ne puis rester auprès de mon rouet : je n'ose penser à Jemmy, car ce serait un péché : je ferai même de mon mieux pour être une honnête femme, car le vieux Robin Gray est un bon époux.

LA PAUVRE PETITE JESSIE.

Oh! qui me força de pleurer lorsque je me séparai de Willie, tandis que chacun faisait tant de vœux pour sa bonne fortune? Les voisins me le reprochèrent, et dirent que mes pleurs étaient superflues, que je reverrais promptement Willie.

Il me donna la main lorsqu'il descendit au fleuve, car, hélas! il fut toujours un tendre frère pour moi : mon cœur était douloureusement oppressé du départ de Willie, et la goutte de rosée qui jaillit de mon œil était amère.

Ce ne furent ni le baiser qu'il me donna en partant, ni son doux serrement de main qui causèrent alors ma peine, et ce ne fut point la larme qui s'échappa de son œil bleu, lorsque le bateau s'éloigna lentement du rivage.

La tendre larme que je vis ruisseler sur sa joue charmante me plut, je l'avoue, mais elle redoubla ma peine; car quelque chose disait constamment en moi : « Ah! Jessie, vous ne reverrez jamais Willie.

Le malheur de l'enfant est d'être séparé de sa mère; la linotte se désole lorsqu'on lui a ravi ses petits; mais, hélas! se voir enlever le seul et tendre frère qu'on possède..... Ce tourment ne peut ni se peindre ni se décrire.

J'ai rêvé cette nuit que Willie était près de moi, aussi tendre pour sa Jessie que joyeux de la revoir; et justement au point du jour un ami vint me voir, et me dit que je ne le reverrais plus.

Je n'ai personne maintenant pour me regarder avec tendresse et me caresser; je cherche des yeux un ami, mais je n'aperçois point d'ami : je ne sais ce que deviendra la pauvre Jessie; le monde est pour moi sans attraits.

Il y a long-temps que j'ai perdu mon père et ma mère; je suis naïve et pauvre, et j'erre dans l'abandon : je n'aimais qu'un seul être, un frère unique et chéri; mon Willie.... il dort dans un tombeau.

LE MENDIANT.

« Quel est celui qui s'avance vêtu d'habits en lambeaux et se courbant sur un bâton noueux, l'épaule chargée d'une besace grossière, et un large glaive pendant à sa ceinture. La neige amoncelée remplit le vallon; un vent perçant souffle sur la colline : vous ne pouvez aller sur le Borinaîroch, une piquante gelée glacerait votre sang.

« Entrez, et placez-vous auprès de la flamme bienfaisante qui réchauffera votre vieillesse débile; entrez et partagez le toit d'un ami, pour vous abriter contre la cruelle tempête. Vous ne deviez point penser qu'un Ecossais fût dépouillé de la pitié : vieil inconnu, donnez-moi votre main frissonnante, et prenez pour votre demeure mon réduit solitaire. »

Mais quoique le pain fût cuit par notre femme, et qu'il n'en fût jamais de plus délicat, et quoique souvent notre vache eût été vantée, il ne pouvait goûter ni le pain ni le laitage : mais il regardait fixement comme si l'heure terrible approchait pour finir ses malheurs; semblable à quelque vieux chêne, avant que la tempête ait jeté dans la poussière ses antiques rameaux.

« Dites-moi, vieillard, où vous avez gagné cette lame rongée de rouille et cette cicatrice honorable : je pense que vous avez été sur plus d'un champ de bataille, au milieu de l'horrible tumulte de la guerre. » Il ne put répondre... Un sourire funèbre apparut dans ses regards intrépides et sereins; et, avant que nous l'eussions soutenu, le corps du vieux soldat gisait sans vie sur le plancher.

LA VISION.

Je me tenais debout non loin d'une tour sans faite, où la violette jaune embaume l'air chargé de rosée, où la chouette gémit dans son berceau de lierre, et raconte à la lune son nocturne souci.

Les vents reposaient, l'air était calme, les étoiles scintillaient dans le ciel; le renard glapissait sur la colline, et les échos lointains des vallées lui répondaient.

Au pied des murs en ruine, le ruisseau précipitait sa course sous des coudriers, pour joindre l'impétueuse Nith, dont les vagues et les chutes mugissaient au loin.

L'azur glacé du Nord lançait des éclairs qui se croisaient au-dessus de la nue avec un effroyable

frémissement; et ces flammes dans leur essor s'avançaient et se retiraient, semblables aux faveurs de la fortune, aussitôt perdues que gagnées.

Mes regards erraient à l'aventure : tout-à-coup aux rayons de la lune, s'agite sous mes yeux et se lève un sévère fantôme, vêtu de l'habit des ménestrels.

Je demeurai comme une statue de pierre; son air imposant m'avait glacé de crainte; et sur son bonnet s'offrait gravée distinctement cette devise sacrée.... LIBERTÉ :

Et de sa harpe, il tira des accords qui auraient troublé le sommeil de la tombe et forcé les morts à dresser la tête : mais hélas! c'était un chant d'infortune comme il n'en parvient jamais à l'oreille d'un Breton.

Il chantait son premier jour avec joie; il pleurait avec amertume sur son dernier temps : mais ce qu'il dit... il faut le taire!

LORD GRÉGORY.

Il est minuit; le ciel est noir, et la tempête gronde; un malheureux voyageur cherche ta tour, lord Grégory, ouvre ta porte.

C'est une infortunée que son amour pour toi a fait exiler de la maison de son père. Ah! témoigne-moi du moins quelque pitié, sinon de l'amour.

Lord Grégory, ne te souvient-il plus du bosquet situé sur les bords charmans de l'Irwine, où pour la première fois j'avouai cet amour virginal que j'avais nié si long-temps?

Combien de fois tu me promis, tu me juras d'être à moi pour toujours! Et mon cœur imprudent, hélas! ne se méfiait pas du tien.

Ton cœur est dur, lord Grégory, et ton sein

est de roche. Foudre du ciel qui luis à ma vue, oh! me donneras-tu le repos!

Tonnerres qui grondez au-dessus de ma tête, frappez une victime volontaire!.. mais épargnez mon perfide amant; pardonnez-lui ses torts envers le ciel et moi.

LE RETOUR DU VOYAGEUR.

Lorsque le temps silencieux eut franchi trente années dans sa course légère, je regagnai mon pays natal, plein d'espérances et de craintes. Qui pouvait savoir si les amis chéris que j'y avais laissés existaient encore, ou si j'y retrouverais les joies que j'avais éprouvées autrefois?

Mon cœur battait à chaque pas qui me rapprochait de mon ancienne demeure : chaque place où je passais, me rappelait quelque jour fortuné de mes premières années; ces jours envolés loin de moi, ces jours chéris, dont le souvenir me retraçait le bonheur d'autrefois.

Mes tours couvertes de lierre vinrent frapper ma vue; les chants joyeux des ménestrels ne s'y

faisaient plus entendre : aucun ami, les bras ouverts, n'accourut à ma rencontre, et je n'aperçus aucun visage connu, jusqu'à ce que Donald que j'avais laissé dans la force de l'âge, chancela sur le seuil, et pleura de voir s'avancer vers lui, l'enfant qu'il avait porté autrefois.

Une race nouvelle, sortie du mélange de plusieurs autres, veut aujourd'hui que je lui paie son salut : elle frissonne à l'aspect de mes gothiques murailles, et mes bocages touffus l'importunent. « Coupe, me crie-t-elle, coupe ces arbres sombres; abats ce pin lugubre! » — Non! contemplez ici les noms de vos pères; ils ont grandi avec cette écorce.... ils parlent d'autrefois!

LE RETOUR DU SOLDAT.

Lorsque l'affreuse guerre fut lasse de souffler la mort, et que la douce paix reparut pour l'orphelin et la veuve éplorée, je quittai les drapeaux et les tentes sous lesquels j'avais long-temps habité, mon humble havresac sur le dos, toute la richesse d'un pauvre et honnête soldat.

Un cœur loyal battait légèrement dans mon sein : ma main ne s'était point souillée de pillage, et je m'acheminais gaîment à travers les vallons de la belle Ecosse, vers ma demeure natale. Je songeais aux doux rivages de Coïla; je songeais à ma Nancy, au sourire enchanteur qui ravissait ma jeune âme.

Enfin, j'atteignis la délicieuse vallée où s'é-

coula dans la joie, le matin de ma vie : je dépassai le moulin et le bosquet d'aubépine où j'avais souvent juré l'amour aux pieds de ma Nancy. Qui vint s'offrir à ma vue? ma bien-aimée elle-même, assise devant la demeure de sa mère, et je me détournai pour cacher les pleurs qui s'amoncelaient dans mes yeux.

D'une voix altérée : « Fille aimable, lui dis-je, heureux celui que votre cœur préfère! Ma bourse est légère, je me suis écarté de la troupe, et je desirerais trouver chez vous l'hospitalité. J'ai long-temps servi mon prince et ma patrie; ayez pitié d'un soldat. »

Elle me regarda avec attention et ne me parut jamais plus belle. Autrefois, dit-elle, j'aimais un soldat, je ne puis l'oublier : vous partagerez sans façon notre humble cabane et notre repas frugal. Oh! l'honorable signe! la chère cocarde! Soyez le bien-venu dans notre demeure. »

Elle m'examina.... rougit comme la rose.... Et, pâle comme un lis, elle tomba dans mes bras en s'écriant : « Es-tu mon cher Willie? — Par celui qui créa le soleil et les cieux, et dont le regard pénètre les cœurs, je suis ton fidèle Willie; puisse le véritable amour obtenir encore sa récompense!

« La guerre est terminée et je reviens sous ma chaumière; je retrouve ton cœur tendre et constant : quoique pauvres en biens, nous sommes riches en amour; et nous ne serons jamais séparés. — Mon aïeul, reprit-elle, m'a laissé de l'or, une ferme bien pourvue : Viens, ô mon fidèle soldat, sois le bien-venu, mon bien-aimé!

« Pour de l'or, le navigateur laboure l'Océan, le fermier laboure la terre, mais la gloire est le partage du soldat; la richesse du soldat est l'honneur. Ne méprisez jamais le brave et pauvre soldat; ne le comptez pas comme un étranger; souvenez-vous qu'il est le soutien de sa patric, au jour et à l'heure du péril. »

CHANT DE ROBERT BRUS

A son Armée. *

Ecossais qui avez versé votre sang avec Wallace; Ecossais que Brus a guidés souvent, saluez

* Le chant de Bruce est connu en Angleterre sous le nom de *Bannock-Burn*, dont voici l'origine. Les habitans de la partie soumise de l'Écosse (en 1308, sous Édouard Ier, roi d'Angleterre), éprouvaient, dans toute leur étendue, les maux qui suivent une conquête, dit M. Thierry, que nous citons; ils avaient des gouverneurs étrangers, des shériffs, des baillis étrangers. « Ces anglais, dit un poète contemporain, étaient « tous avides et débauchés, hautains et dédaigneux. Ils insul- « taient les femmes et les filles. De bons chevaliers, dignes et « honorés, étaient mis à mort par la corde. Ah! la liberté est « une noble chose. » (1)

Ce sentiment énergique dans le cœur des Écossais, ajoute M. Thierry, les rallia bientôt autour d'un nouveau chef, Ro-

(1) Ah! Freedom is a noble thing (David Barbour, the Bruce p. 12).

votre couche sanglante ou la victoire glorieuse!

Voici le jour et voici l'heure! Voyez se rem-

bert de Brus ou Bruce, l'un des anciens compétiteurs de Jean Baliol. Bruce fut sacré roi dans l'abbaye de Scone, quand il n'y avait presque pas une ville, depuis la Tweed jusqu'aux Orcades, qui ne fût au pouvoir des Anglais. Sans armée et sans trésors, il prit pour quartiers, comme Wallace, les forêts et les montagnes, et y fut poursuivi par ses ennemis avec de la cavalerie et de l'infanterie, et jusqu'à des chiens dressés à suivre l'homme comme le gibier à la piste (1). Il n'y avait, dans son royaume, dit un vieux historien (2), personne qui osât l'héberger, ni en châteaux, ni en forteresses; traqué comme une bête fauve, il alla de colline en colline et de lac en lac, vivant de chasse et de pêche, jusqu'à la pointe du promontoire de Cantyre, et delà dans la petite île de Rachlin ou de Rath-erin, voisine de la côte d'Irlande. Là il planta son drapeau royal aussi fièrement que s'il eût été à Edimbourg, envoya des messagers en Irlande, et obtint quelque secours des Irlandais de race, à cause de l'ancienne fraternité des deux nations, et de leur haine commune contre les Anglo-Normands. Il envoya ensuite dans les îles Hébrides et sur toute la côte de l'ouest, pour solliciter l'appui des chefs galliques de ces contrées, peu soucieux dans leur indépendance sauvage, de ce qui advenait de la population des plaines et des villes de l'Ecosse, qu'ils appelaient Saxonnes, comme celles de l'Angleterre, et qu'ils n'aimaient guère davantage. Tous les Clans à l'exception d'un seul, lui promirent leur foi et leur secours. Les chefs et les barons des basses terres, de race anglaise, normande ou écossaise, firent entre eux des pactes d'alliance et de fraternité d'armes, à la vie et à la mort,

(1) The king Edward with hornes and hounds him sought (Hardings Chronicle).

(2) Froissard.

brunir le front de la bataille : voyez approcher les forces du superbe Edward.... Edward! Les chaînes et l'esclavage!

Qui veut trahir l'honneur? qui veut livrer un lâche à la tombe? qui est assez bas pour faire un esclave?... Traître! tourne le dos et fuis!

Qui veut tirer avec force le glaive de la liberté pour la couronne et les droits de l'Ecosse? Calédonien, reste debout libre, ou tombe libre avec moi!

Par les souffrances et les maux de l'oppression,

pour le roi Robert et le pays, contre tout homme Français, Anglais ou Ecossais (1). Probablement par le premier de ces mots, ils entendaient le roi et tous les seigneurs d'Angleterre qui ne parlaient que la langue française; car les Français étaient alors les meilleurs amis des patriotes de l'Ecosse.

Bruce donna rendez-vous à ses partisans du côté de Stirling, vers le lieu où commence à s'élever la chaîne des montagnes de l'ouest, et c'est près de là que fut livrée la bataille décisive de Bannock-Burn, ou du ruisseau de Bannock (1315). Les Ecossais y furent vainqueurs. Leurs ennemis, affaiblis par cette grande défaite, se virent successivement chassés de toutes les villes fortes qu'ils occupaient, et obligés de repasser la Tweed en désordre, poursuivis à leur tour, par toute la population des plaines du sud, et surtout par celle des frontières ou du Border, population alors très redoutable pour une armée en déroute (Thierry, tom. III, pag. 392).

(1) Contrà omnes mortales Francos, Anglos, Scotos defendere ad ultimum terminum vitæ.... (Walter's Scott, Lord of the isles, notes).

par vos fils promis à de serviles chaînes, nous épuiserons nos veines les plus chères, mais ils seront.... ils seront libres !

Jetons sur la poussière les usurpateurs insolens : que dans chaque ennemi tombe un tyran! Que la liberté soit dans chaque coup! En avant! Triomphons ou mourons!

LE CHANT DU JACOBITE.

Auprès des murs de ce château, vers le déclin du jour, j'entendis un homme qui chantait, quoique l'âge eût blanchi sa tête; et, tandis qu'il chantait, ses pleurs coulaient en abondance. « Il n'y aura de paix, dit-il, que lorsque Jacques reviendra.

« L'Eglise est en ruines et l'Etat en querelles... Partout règnent la fourberie, l'oppression et la guerre désastreuse : nous n'osons pas parler, mais nous savons bien ce qu'il faut blâmer..... Il n'y aura de paix que lorsque Jacques reviendra.

« Mes sept fils généreux ont tiré l'épée pour Jacques, et maintenant je pleure autour de leurs tombeaux cachés sous le gazon du champ funéraire : leur perte a brisé le cœur de ma fidèle et

vieille compagne... Il n'y aura de paix que lorsque Jacques reviendra.

« La vie est un fardeau pesant sous lequel ma vieillesse plie, puisque j'ai perdu mes enfans et qu'il a perdu sa couronne : mais jusqu'à mon dernier moment, mes paroles seront les mêmes.... Il n'y aura de paix que lorsque Jacques reviendra. »

CHANT DES VOLONTAIRES

De Dumfries.

L'ORGUEILLEUX ennemi menace-t-il d'une invasion? Qu'il soit en garde! Il y a des murailles de bois sur nos mers et des volontaires sur le rivage. La Nith prendra sa course vers Corsincon, et le Criffel coulera dans le Solway, avant que nous permettions à l'étranger de rallier ses bataillons sur la terre bretonne.

Ne soyons pas semblables à des dogues acharnés, qui prolongent leur querelle jusqu'à ce que le bâton la termine; que le Breton soit ami du Breton : demeurons unis; car il n'appartient qu'à des mains anglaises de venger les injures des Anglais.

L'édifice de l'Eglise et de l'Etat peut n'être pas sans défaut : mais qu'un ouvrier étranger n'y vienne point porter une main téméraire. Le sang paternel en a fait les frais, et quiconque oserait l'attaquer, par les cieux, le sacrilège deviendrait victime de son audace!

Le malheureux qui voudrait un tyran, et cet autre misérable qui voudrait asseoir la populace sur le trône! puissent-ils être damnés ensemble! Celui qui refusera de chanter, Dieu sauve le Roi! sera pendu aussi haut que le clocher : mais nous, tandis que nous chanterons, Dieu sauve le Roi! nous n'oublierons jamais le peuple.